

Bachelor en enseignement préscolaire et primaire

« J'étais élève en 39-45. »

**Regards d'anciens écoliers vaudois sur leur vie en classe durant la
Deuxième guerre mondiale**

Jessica Pillonel

Directrice de mémoire: Sylviane Tinembart

Membre du jury: Sabine Oppliger

2017

Remerciements

Je remercie infiniment les personnes qui ont accepté de répondre à mes questions et sans lesquelles ce travail n'aurait pu voir le jour. Je remercie aussi chaleureusement Madame C. Z pour son soutien, ses conseils et son accueil à l'EMS de Sainte-Croix. Enfin, j'adresse un grand merci à ma directrice de mémoire, Madame Sylviane Tinembart, pour les discussions et le temps qu'elle a consacré à la lecture de ce mémoire, et avec laquelle j'ai eu plaisir à travailler. Spéciale dédicace à mon ami J.

Table des matières

1 / Introduction	5
1.1 / Choix du sujet	6
1.2 / État de la recherche	6
2 / Contextualisation	8
2.1 / Situation politique	8
2.2 / Les courants pédagogiques en vogue	9
2.3 / L'école vaudoise durant l'entre-deux guerre	10
2.4 / Le système scolaire vaudois	12
3 / Problématique	16
3.1 / Méthodologie et construction de l'objet de recherche	18
3.1.1 / La recherche historique	18
3.1.2 / Qu'est-ce que l'histoire orale?	19
3.1.3 / Limites et apports de l'usage des sources orales	22
3.1.4 / Des témoins pour construire l'histoire	23
3.1.5 / Pertinence de l'usage des témoignages dans le cadre de cette recherche	24
3.1.6 / Le récit de vie	25
3.2 / Les entretiens	27
3.2.1 / Instruments de recherche	27
L'échantillon	27
La grille d'entretien	28
3.2.2 / Difficultés	29
3.2.3 / Profils des intervenants	31
4 / Analyse thématique des entretiens	34
4.1 / Organisation de l'école	34
4.2 / Les relations enseignants-élèves	39
4.3 / Les relations parents-enfants	42
4.4 / La guerre	44
4.5 / L'influence du contexte sur les enfants et l'école	46
5 / Discussion des résultats et confrontation des sources	49
6 / Conclusion	54
7 / Annexes	57
7.1 / Grille d'entretien pour les anciens élèves	57

7.2 / Déclaration de confidentialité	57
7.3 / Retranscriptions des entretiens	57
7.3.1 / Retranscription de l'entretien avec Madame Caroline P.	58
7.3.2 / Retranscription de l'entretien avec Rose-Marie S.	66
7.3.3 / Retranscription de l'entretien avec Claudine B.	75
7.4.4 / Retranscription de l'entretien avec Liliane C.	82
7.3.5 / Retranscription de l'entretien avec Jeanne et Ray H.	95
7.3.6 / Retranscription de l'entretien avec Sébastien P.	111
7.3.7 / Retranscription de l'entretien avec Charles P.	118
7.3.8 / Retranscription de l'entretien avec Gabriele M.	123
8 / Bibliographie	133

1 / Introduction

30 août 1939: l'Allemagne nazie annexe la Pologne au su et au vu du reste du monde qui observe ces événements bouche-bée. Le second conflit débute avec son lot d'atrocités envers les militaires et les civils, de familles déportées, d'enfants abandonnés aux quatre coins de l'Europe. La Confédération helvétique, qui n'a pas connu la guerre sur son territoire, se retrouve isolée au milieu de ses voisins en guerre. Dans le pays de Vaud, la population n'est pas rassurée, les hommes montent la garde aux frontières et la peur d'une invasion est tangible en ces premiers mois de conflit.

Pourtant, la vie continue et les enfants prennent chaque jour le chemin de l'école. Vraiment ? En partant de notre hypothèse de départ qui vise à analyser l'impact de la Seconde guerre mondiale sur le système et la vie scolaires vaudois, nous verrons que ce conflit a eu des répercussions sur l'école de ce canton, non seulement au niveau du quotidien et de l'aspect matériel, mais aussi dans le domaine idéologique. Après le conflit, les mesures exceptionnelles sont abandonnées mais la guerre a-t-elle occasionné des changements dans le domaine de l'éducation vaudoise ? Voici les questionnements qui nous préoccupent dans cette recherche et auxquels nous tenterons de répondre.

Ce travail est construit de la manière suivante: dans un premier temps, nous présentons la littérature scientifique en lien avec notre thématique. Dans un second temps, nous exposons le contexte de l'époque qui nous intéresse, en retraçant les grands événements politiques et pédagogiques. Nous décrivons également le fonctionnement de l'école vaudoise. Nous situons dans la troisième partie les enjeux de la problématique et le cadre méthodologique utilisé dans cette recherche. La quatrième partie est consacrée à l'analyse des résultats qui sont discutés dans la partie suivante où nous exposons les résultats de notre étude. Enfin, nous présentons dans la partie de conclusion les limites de notre travail, les éventuelles pistes pour approfondir notre thématique et l'apport qu'un tel travail peut nous apporter pour notre avenir professionnel.

1.1 / Choix du sujet

Cette recherche vise à combler un vide historique ou du moins, à défaut de combler, à proposer des pistes d'analyse concernant l'impact du second conflit mondial sur l'école vaudoise. Elle vise également à présenter quelques témoignages de ceux qui ont vécu ces moments sur les bancs d'école et qui ont accepté de partager leurs souvenirs de cette période.

La pertinence du sujet de recherche se situe dans son choix méthodologique et son intérêt historique pour le domaine de l'éducation. Recouper les sources écrites de l'époque avec les sources orales récoltées devrait mettre en lumière le potentiel décalage entre l'histoire officielle liée aux textes de loi, aux procès verbaux, aux plans d'études du Département de l'Instruction publique et des cultes et l'expérience personnelle des acteurs de ce temps. Ainsi, les deux types de sources se complètent, se font écho pour, nous l'espérons, retracer l'histoire de l'école vaudoise durant la période de la Mobilisation (1939-1945).

1.2 / État de la recherche

Notre sujet de recherche touche à des thématiques variées, telles que l'histoire de la Suisse durant la Seconde guerre mondiale, de l'école vaudoise ou encore la vie en classe en période de guerre ; pour en explorer les diverses dimensions, plusieurs ouvrages utilisés comme sources secondaires ont servi à recenser et fournir la documentation nécessaire pour la contextualisation et l'élaboration du cadre théorique.

La littérature scientifique concernant la Deuxième guerre mondiale est très riche. Pour cette étude, nous avons choisi de nous référer à l'ouvrage de l'historien suisse François Walter, *Histoire de la Suisse* en cinq volumes, qui propose une histoire détaillée de notre pays. Nous appuyons également nos propos sur la publication d'André Chamot parue en 1979, *Le temps de la Mob en Suisse romande*, qui relate le quotidien de la population romande et accompagne les textes de nombreuses illustrations. Les documents d'archives cinématographiques *La Suisse pendant la deuxième guerre mondiale*, produits par la cinémathèque suisse en 2010 offrent un témoignage en images de cette époque, tout comme les archives de la RTS,

disponibles en ligne, qui mettent à disposition du public plusieurs extraits radiophoniques datant des années 40.

Il n'existe aucun ouvrage proposant une histoire de l'école vaudoise durant le second conflit mondial. Par contre, le thème est évoqué dans des publications plus générales. Ainsi, Simone Forster (2008), dans son ouvrage *L'école et ses réformes*, présente un aperçu de l'histoire de l'Instruction publique en Suisse à travers le temps, en inscrivant toujours les débats dans le contexte historique des différentes époques, tant au niveau national qu'international. Elle consacre un chapitre aux deux guerres mondiales et à leurs influences sur la Suisse et l'école. Son ouvrage propose des pistes de recherche intéressantes, comme les conséquences de la malnutrition des enfants sur leurs apprentissages. Un autre livre, celui de Simone Volet (1982), moins récent, *École, communes, canton: le cas du pays de Vaud*, analyse la mise en place progressive de l'école publique obligatoire dans ce canton et des institutions qui sont responsables de sa gestion (comme par exemple, le Département de l'instruction publique). Deux autres ouvrages sont consacrés aux sociétés créées par le corps enseignant. Le premier relate l'histoire de la Société Pédagogique Vaudoise (SPV). Il s'agit de *1856-2006. La société pédagogique vaudoise. Histoire et perspective* (Peter, N., et al., 2006). Le second, intitulé *Les bâtisseurs de l'école romande* (Palandella, et al., 2015) a été publié à l'occasion des 150 ans de la Société des instituteurs romands. Enfin, la revue *l'Éducateur* retrace non seulement l'histoire du syndicat et de son organe de presse, mais présente également au travers des écrits de témoins directs les conflits et les moments de crise que celui-ci a traversés, notamment lors des deux conflits mondiaux.

Plusieurs ouvrages de chercheurs en sciences humaines ont appuyé la construction de l'objet de recherche et de la méthode de récolte de données choisie. Nous avons opté pour la collecte de sources orales sous forme de récits de vie, avec le recours à l'interview. Les ouvrages de Bertaux (1997 / 2010) et Kaufmann (2011 / 2016) proposent tous deux une marche-à-suivre pour mener à bien une recherche basée sur le récit de vie et l'entretien, de l'élaboration du projet à l'analyse de données. L'ouvrage de Nadine Fink (2014) consacré à l'enseignement de l'histoire en Suisse romande, apporte un éclairage intéressant sur la méthode historique faisant usage du témoignage et de l'histoire orale. Son chapitre sur les témoins de la Seconde

guerre mondiale en Suisse montre comment les souvenirs des témoins sont parfois en décalage, voire en opposition avec les travaux des historiens. Les ouvrages de Wallenborn (2006) et de Ritchie (2002 / 2015) consacrés à l'histoire orale nous ont également aidé dans l'élaboration de l'objet de recherche. Nous aimerions finalement citer l'ouvrage du neurologue Daniel L. Schacter sur la mémoire, ouvrage qui présente les dernières avancées sur le fonctionnement de la mémoire et qui a apporté de précieuses informations sur la construction des souvenirs.

2 / Contextualisation

2.1 / Situation politique

Durant l'Entre-deux-guerres, la Suisse, alors peuplée d'un peu plus de 4 millions d'habitants, est touchée par le crash boursier de 1929, dont les effets se font sentir durant les années 30 par une légère augmentation du chômage¹. Le principal secteur d'activité à cette période est celui de l'industrie (environ 44% de la population active en 1940). Le pays subit les influences des idéologies extérieures avec l'apparition de courants fascistes ou alors très conservateurs et patriotiques². Le gouvernement réagit à ces différents groupes en interdisant le port des uniformes en public et en imposant certaines limites à la liberté de presse. Dès le début de la décennie, la Confédération renforce son armée en réaction à la situation européenne et met l'accent sur la « Défense spirituelle » du pays. Cette volonté de renforcer la cohésion nationale ainsi que les valeurs suisses se manifeste également dans le corps enseignant, où la thématique d'une éducation civique nationale occupe une place importante dans les débats des différentes sociétés pédagogiques des années 30 (Forster, 2008). Selon Walter (2010, p.36), « deux attitudes sont profondément ancrées dans l'esprit de la population suisse à la veille de la guerre: d'une part, une peur viscérale de la subversion communiste, d'autre part, un

¹ Voir à ce sujet l'article de Céline Schoeni (2005) sur les discriminations salariales à l'égard des femmes dans les années vingt. Cette auteure souligne la remise en cause du travail féminin en Suisse, mais également au niveau international. Le contexte socio-économique joue clairement un rôle dans ce mouvement qui vise à réduire le rôle de la femme à celui de mère au foyer. Dans le canton de Vaud, l'offensive est particulièrement virulente envers les institutrices primaires et les fonctionnaires mariées, dont le salaire était perçu comme une injustice sociale. Les institutrices sont victimes de discriminations salariales (elles touchent un salaire moins élevé que les hommes et une rente moins élevée à la retraite). Plus généralement, Schoeni explique comment s'est mise en place une division sexuelle du travail dans le secteur tertiaire.

² On peut citer le mouvement zurichois à tendance national-socialiste *Nationale Front*, fondé en 1933, ou l'*Union nationale*, mouvement genevois créé par Georges Oltramare. La Fédération fasciste suisse est fondée en 1933 par le colonel Arthur Fonjallaz.

antisémitisme latent ». Toutefois, la population se montre inquiète face aux événements qui se produisent en Allemagne et à la montée du nazisme. Ainsi, la peur d'une invasion est réelle après l'agression allemande contre la Pologne, puis contre la France et les pays neutres (Belgique, Danemark, Pays-Bas, Norvège) ; celle-ci se concrétise notamment par le déploiement des forces armées suisses au nord du pays et la fuite de certains habitants de cette région vers les Alpes et la Suisse romande.

2.2 / Les courants pédagogiques en vogue

Dès le début du XX^e siècle³, le mouvement de l'Éducation nouvelle se répand à travers l'Europe⁴, notamment grâce à l'action de plusieurs pédagogues comme les Suisses Adolphe Ferrière⁵ et Édouard Claparède qui créent en 1925 à Genève le Bureau International d'Éducation⁶. En France, Célestin Freinet⁷ acquiert de plus en plus de popularité au sein de la communauté enseignante et Maria Montessori crée ses maisons des enfants en Italie. La guerre de 14-18 génère chez ces pédagogues une activité intense qui se traduit par de nombreuses correspondances, publications et voyages⁸. Durant l'Entre-deux-guerres, plusieurs congrès de la *Ligue internationale pour l'éducation nouvelle* (fondée à Calais en 1921) sont organisés et entretiennent la réflexion pour une réforme de l'école qui passe par la mise en place des méthodes actives et qui prône l'implication de l'enfant dans son processus de formation. Ces réflexions s'inscrivent dans le sillage de Rousseau et de Pestalozzi et basent l'enseignement sur les intérêts des enfants dans l'idée de développer l'envie d'apprendre, l'autonomie et l'esprit critique de ces derniers.

³ Même avant pour certaines écoles comme celle de Cecil Reddie, la *New School* d'Abbotsholme, créée en 1889.

⁴ Ferrière (1945) date l'École nouvelle de la fin de la Première guerre mondiale, mais plusieurs Écoles nouvelles existaient avant cet événement.

⁵ Adolphe Ferrière publie en 1909 son *Projet d'école nouvelle* et sera toute sa vie un penseur actif dans le champ de l'éducation nouvelle.

⁶ Le BIE sera dirigé par la suite pendant 40 ans par Jean Piaget. Il est aujourd'hui rattaché à l'Unesco. Avant cette date existait déjà un Bureau international de écoles nouvelles (B.I.E.N) créé à Genève en 1899.

⁷ Freinet, blessé durant la guerre de 14-18, voit l'école comme le premier lieu d'apprentissage de la citoyenneté. Après la guerre de 39-45, il gère un centre d'accueil pour les enfants orphelins de la guerre.

⁸ Ferrière se rendra dans de nombreux pays (Autriche, Italie, Tchéco-Slovaquie, Pologne, Allemagne, Hongrie, Turquie, U.R.S.S) afin d'étudier les pratiques des différentes écoles nouvelles mises en place. Il publie ses observations dans son ouvrage *L'école active à travers l'Europe*, paru en 1948.

Les Écoles nouvelles⁹ visent un triple but: satisfaire les besoins psychologiques spontanés de l'esprit de l'enfant; l'armer pour la vie d'aujourd'hui ou mieux encore, pour celle de demain; enfin le mettre à même de s'élever par son effort propre aux valeurs universelles de l'esprit indépendantes du temps et du lieu: la vérité, le bien, la beauté! [...] L'École nouvelle est avant tout un *internat familial situé à la campagne*, où l'*expérience personnelle* de l'enfant est à la base aussi bien de l'éducation intellectuelle - en particulier par le recours aux travaux manuels - que de l'éducation morale, par la pratique du système de l'autonomie relative des écoliers. (Ferrière, 1947, pp. 311 et 314)

Ainsi, tous ces penseurs et acteurs du monde de l'éducation s'opposent à l'école traditionnelle qui « emprisonne » l'enfant, met l'accent sur l'apprentissage par coeur et sur l'éducation intellectuelle des enfants au détriment de l'expérience et de l'intérêt de ceux-ci. Dans le canton de Vaud, des écoles nouvelles verront le jour, comme *L'École nouvelle de Gilamont* à Vevey en 1910, *Le Home Chez Nous* à Lausanne créée en 1919 ou encore *l'École nouvelle de la Suisse romande* à Chailly en 1906. Ce mouvement s'essouffle à la fin du deuxième conflit mondial, et durant celui-ci les congrès de la Ligue internationale seront interrompus.

2.3 / L'école vaudoise durant l'entre-deux guerre



1939: photo de classe. Classe primaire d'Éclépens
Source: <https://www.musee-ecoles.ch/photos-de-classes/la-photo-de-groupe/classe-primaire-d-eclepens>

Il est étrange de constater que, même en Amérique, bien des parents, surtout les couches populaires de la population, ne rêvent pas, pour leurs enfants, une école meilleure que celle qu'ils ont subie eux-mêmes. Triste résultat de l'esprit d'acceptation passive que l'on s'acharne à imposer à nos enfants pendant les longues années de leur scolarité! Car rares sont les maîtres, même dans nos libres démocraties, qui provoquent la spontanéité et l'esprit d'initiative chez leurs élèves; et tout l'ensemble de nos programmes rigides n'est-il pas fait pour parquer l'esprit des enfants et le conduire selon les avenues que notre esprit préconçu d'adultes a tracées à leur usage? (Ferrière, 1947, p. 32)

Au sein de l'école publique en Suisse, la Première guerre mondiale avait occasionné une pénurie d'instituteurs, ces derniers étant mobilisés. Des classes avaient été fermées et

⁹ Ferrière mentionne dans son ouvrage *Transformons l'école*, les 30 points définissant l'école nouvelle et établis par les membres du Bureau international des écoles nouvelles en 1919.

certaines sources mentionnent des problèmes de discipline chez les élèves¹⁰. Après le conflit, les acteurs et les actrices du monde enseignant tentèrent de s'organiser pour résister à la montée des régimes totalitaires et préserver des idéaux démocratiques. Ainsi, le règlement de 1937 de l'enseignement primaire du canton de Genève interdit à ses enseignants et aux élèves toute diffusion de propagande politique ou confessionnelle¹¹. La loi scolaire vaudoise du 19 février 1930 ne fait quant à elle aucune allusion à de telles interdictions. Cette crainte d'une contamination des idéologies fascistes transparait lors du congrès annuel de la Société pédagogique romande de 1937 durant laquelle on insiste sur l'importance de former l'esprit civique et le sentiment national dès l'école primaire:

Il convient de remarquer aussi que dans les états totalitaires : Allemagne, Italie, Russie, le régime scolaire a subi des modifications profondes. L'école y a pris soudainement une importance considérable ; elle a été accaparée pour des fins politiques ; sa tâche essentielle consiste à imprégner l'âme de la jeunesse du mythe choisi par la nouvelle communauté : racisme, fascisme, communisme. De très bonne heure, l'enfant est arraché à sa famille pour recevoir le baptême de cette éducation nationaliste ; de sorte que dans les états dictatoriaux, le rôle de la famille en matière d'éducation est réduit à bien peu de chose. Et le maître d'école y est tout entier à la dévotion des dieux de l'Etat. Ces bouleversements dans le domaine de l'école n'ont pas manqué d'exercer une certaine influence en Suisse. [...] une vingtaine de thèses que nous nous bornerons à citer en manière d'analyse ; elles ont été adoptées sans modification à la quasi-unanimité du Congrès.

8. Les instituteurs s'opposent de tout leur pouvoir à l'instauration en Suisse d'un État totalitaire, négation des libertés humaines essentielles.

¹⁰ « En classe, l'influence de la guerre se traduit par une nervosité, une excitabilité plus grande. Il en résulte plus de distraction qu'en temps ordinaire; la discipline en devient plus difficile, surtout dans les classes inférieures. Un instituteur de Montreux signale dans sa classe une diminution d'obéissance, de soumission et de respect. Il est certain que la guerre n'est pas seulement une école d'héroïsme et de domination de soi-même. On ne peut nier qu'elle éveille chez certains enfants des idées de haine, de vengeance, de pillage et de meurtre. Le respect de la vie humaine a certainement baissé. Ce que lisent les élèves, ce qu'ils entendent dans les conversations, ce qu'ils voient dans les journaux illustrés ou au cinématographe, tout cela est bien fait pour les exciter et pour les détourner de leur tâche habituelle. » Chessex, A. (1916). *L'école populaire suisse pendant la guerre européenne. Annuaire de l'instruction publique en Suisse*, 7. p. 8 <http://dx.doi.org/10.5169/seals-110212>

¹¹ « Depuis quelques années, on constate que les jeunes, même les élèves des classes primaires, se passionnent pour les débats et manifestations politiques. Trop souvent, les parents tolèrent que leurs enfants se préoccupent de questions qui ne sont pas de leur âge, et qui, en tout cas, ne doivent pas franchir le seuil de l'école publique. [...] C'est la raison pour laquelle le nouveau règlement de l'enseignement primaire prévoit aux articles 114 et 115: « La propagande politique ou confessionnelle, sous quelle forme que ce soit, est interdite à l'école. Le port d'insignes de groupements politiques, d'uniformes quelconques est interdit à l'école. » Duvillard, E. (1937). *Chroniques genevoises. Annuaire de l'instruction publique en Suisse*, 28, p. 150 <http://dx.doi.org/10.5169/seals-112480>

9. L'école suisse doit préparer à la démocratie des citoyens au caractère bien trempé, instruits et robustes.

13. L'enseignement de l'histoire nationale doit être objectif : montrer les beautés, mais aussi les faiblesses du passé ; situer l'histoire suisse dans l'histoire générale ; faire comprendre avant de juger, en s'aidant de l'histoire de la civilisation. Il doit contribuer à la formation de l'esprit civique et du sentiment national.

14. L'éducation patriotique insistera sur les points suivants : combattre l'esprit de clocher dans ses mesquineries, faire sentir la solidarité entre Suisses, mettre au cœur des adolescents le désir de rendre son pays grand par la valeur morale et par la pratique de la justice.

(Matthey, 1936, pp. 85-87)

Certains cantons (Lucerne, Vaud, Appenzell, Zurich) intègrent des cours d'éducation civique à leur programme scolaire, mais ils jouissent d'une liberté de choix sur la mise en place de tels cours, même si l'État helvétique encourage de telles mesures. Les cantons sont à cette époque souverains en matière d'Instruction publique. Néanmoins, il existe des sociétés ou des conférences intercantionales, comme la CDIP (Conférence des directeurs de l'Instruction publique en Suisse romande) créée au XIX^{ème} siècle, qui ouvrent des fenêtres de dialogues entre les différents systèmes scolaires.

L'école vaudoise de l'Entre-deux-guerres semble très rigide: les instituteurs et les institutrices jouissent d'un statut au sein de la communauté et paraissent tenir leur classe d'une main de fer, comme en témoignent les analyses des interviews des anciens élèves.

2.4 / Le système scolaire vaudois

En 1939, le système scolaire vaudois est encore très décentralisé avec une organisation qui varie entre les différentes communes ou selon que les élèves sont scolarisés dans un petit village de campagne ou dans une ville. L'enseignement est régi par la *Loi sur l'Instruction publique primaire* du 19 février 1930 et les objectifs d'apprentissage sont définis par le plan d'études de 1935. La loi subit une révision partielle en 1937 et voit l'introduction à ce moment-là de cours obligatoires d'Instruction civique pour tous les jeunes de 15 à 19 ans.

L'organisation de l'école est répartie entre le Département de l'Instruction publique et des cultes, qui établit les lois et les règlements et veille au bon fonctionnement des écoles grâce au système des inspecteurs et des inspectrices, les commissions scolaires (formées d'un

municipal et de villageois) qui visitent régulièrement les écoles de leur commune, les municipalités qui créent les écoles, gèrent les locaux et le personnel, et les préfets, qui s'assurent que la municipalité gère correctement le budget de l'école et fournissent un rapport au département.

L'année scolaire débute le 15 avril de l'année en cours et dure 42 semaines. Elle est obligatoire pour les enfants à partir de 7 ans et jusqu'à leurs 16 ans révolus. L'école enfantine est facultative pour les enfants à partir de cinq ans. La scolarité est divisée en trois cycles: le degré inférieur, qui comprend les deux premières années d'école (de sept à neuf ans), le degré intermédiaire, qui comprend les trois années suivantes (de neuf à douze ans) et le degré supérieur, qui comprend les trois ou quatre dernières années scolaires (de douze à quinze ou seize ans). Dès la sixième, les élèves ont la possibilité d'entrer au collège, payant, pour suivre un cursus plus poussé. Depuis 1911, ceux qui suivent le cursus primaire ont la possibilité, pour les meilleurs d'entre eux, de suivre les cours de la primaire supérieure. Enfin, les élèves peuvent aussi terminer leur école primaire à quinze ans pour faire une année d'école ménagère pour les filles ou d'orientation professionnelle pour les garçons. Le nombre d'élèves par classe est fixé à 40 pour les classes à un seul degré et à 35 pour les classes avec des degrés mélangés, ce qui est souvent le cas des écoles de villages, ayant trop peu d'élèves de même âge pour ouvrir plusieurs classes. Les classes sont mixtes mais certaines écoles, en majorité dans les villes, séparent encore les garçons et les filles, comme en témoignent les nombreuses photographies de l'époque¹².

Le corps enseignant est formé par l'École normale située à Lausanne et propose les formations suivantes: brevet pour l'enseignement dans les classes primaires supérieures, brevet d'instituteur ou d'institutrice primaire, brevet de maîtresse d'école enfantine, brevet d'enseignement aux enfants arriérés et anormaux, brevet d'enseignement dans les classes ménagères et brevet d'enseignement des travaux à l'aiguille.

En 1935, un nouveau plan d'études entre en vigueur dans le canton de Vaud. L'influence des idées du mouvement de l'Éducation nouvelle transparait dans les principes généraux concernant l'école primaire, comme en témoigne l'extrait ci-dessous:

¹² En 1939, sur 1126 classes de primaires, 978 sont mixtes, 79 ont des effectifs exclusivement masculins, 69 des effectifs exclusivement féminins. (*Compte rendu du Conseil d'État*, 1939, p. 85)

Il a fallu constater en ces derniers temps, une fois de plus, que le savoir n'est pas nécessairement bon en lui-même, que la valeur d'un homme ne se mesure pas à ce qu'il sait, mais à ce qu'il peut faire, [...] Le but de l'enseignement se trouve ainsi changé. L'éducation a détrôné l'instruction. Ce qui importe n'est pas de meubler l'esprit, mais de le forger. [...] La mémoire ne sera plus la première faculté à mettre en jeu. [...] Il faut donc que les choses que l'on présente à l'enfant éveillent en lui un intérêt capable de le pousser au travail de son propre gré, sans contrainte. (Plan d'études, 1935, p. 16-17)

Les sciences humaines et naturelles (géographie, sciences naturelles, histoire nationale et régionale et histoire biblique) sont présentées comme des matières idéales pour développer l'esprit critique des élèves.

Répartition des heures de leçons par degré

	GARÇONS			FILLES		
	degrés			degrés		
	Inférieur	Moyen	Supérieur	Inférieur	Moyen	Supérieur
Histoire biblique	2	2	1	2	2	1
Géographie	3	2	2	3	2	2
Leçons de choses et éléments de sciences nat.	—	2	2	—	2	2
Histoire nationale et instruction civique	—	2	3	—	2	2
Arithmétique, géométrie et comptabilité	5	5	6	5	5	5
Dessin et travaux manuels	3	3	3	2	2	2
Travaux à l'aiguille	—	—	—	4	6	6
Langue française						
Elocution et rédaction	2	4	3	2	2	2
Lecture et récitation	4	4	4	3	3	3
Vocabulaire, orthographe et grammaire	3	4	4	2	3	4
Ecriture	2	1	1	2	1	1
Chant	2	2	2	2	2	2
Gymnastique	2	2	2	1	1	1
Total.....	28	33	33	28	33	33

RÉPARTITION DES HEURES DE LEÇONS

Répartition des heures de leçons par degré selon le plan d'étude de 1935.

Dans le tableau ci-dessus sont présentées les matières enseignées aux trois degrés de l'enseignement primaire. On constate que l'enseignement est différencié selon le genre pour certaines matières. Les garçons ne font pas les travaux à l'aiguille et reçoivent un enseignement plus approfondi dans les matières suivantes: instruction civique, arithmétiques, géométrie et comptabilité, dessin et travaux manuels et langue française. Presque 1/5^{ème} du temps d'enseignement des filles, soit six heures hebdomadaires, est dédié aux travaux à l'aiguille au degré supérieur. L'école contribue ainsi à la répartition genrée des rôles au sein de la société et dans la famille. On prépare les garçons à être de futurs travailleurs et citoyens et les filles à tenir un ménage.

2.5 / "La Suisse et la Mob"

Alors que la guerre éclate aux portes de la Suisse, le général Guisan déclare la mobilisation générale le 2 septembre 1939. Près de 500'000 hommes sont mobilisés, dont de nombreux instituteurs¹³. Les conséquences de la guerre se font rapidement sentir dans le quotidien de la population suisse: mise en place du plan Wahlen qui élargit les surfaces cultivables afin d'augmenter le degré d'autosuffisance alimentaire du pays et de pallier aux insuffisances, instauration de mesures de rationnement dès 1939, travail supplémentaire pour les femmes et les enfants, peur d'une invasion allemande et de l'avenir, arrivée de réfugiés civils¹⁴ et militaires ainsi qu'un isolement géographique et culturel (Fink, 2014). La mise en place de l'« économie de guerre » va ainsi considérablement bouleverser la routine quotidienne des Suisses.

Les conséquences vont également se faire sentir dans la vie quotidienne des enfants qui se divisent entre l'école et le foyer. Ainsi, en 1939, certaines écoles vont parfois rester fermées entre septembre et octobre suite à l'ordre de mobilisation générale, ne trouvant pas de remplaçant pour l'instituteur mobilisé mais également pour que les enfants puissent aider à la maison, notamment à la campagne.

La plupart des classes rurales sont restées fermées en septembre et octobre, non seulement parce que leurs titulaires mobilisés ne pouvaient être remplacés, faute d'un personnel suffisant, mais aussi et surtout parce que les enfants devaient être laissés à leur familles pour prêter leur aide dans les travaux agricoles. [...] 96 classes se trouvaient sans titulaires le 4 novembre. (Procès-verbal du Conseil d'État, 1939,p.82)

Les autorités scolaires vont devoir pallier à de multiples perturbations à la bonne tenue des classes. Pendant cinq ans, le pays vit au rythme du conflit se déroulant à ses frontières. Le service actif se termine le 20 août 1945, clôturant la période de Mobilisation.

¹³ A titre d'exemple, 459 instituteurs primaires sont mobilisés dans le canton de Vaud pour l'année 1940, sur un total de 1504 enseignants (écoles enfantines, primaires, primaires supérieures et enseignement ménager). In Compte-rendu du Conseil d'État du canton de Vaud, 1939, pp. 79-80

¹⁴ Selon le rapport Bergier, 51'100 réfugiés civils (dont environ 20'000 personnes de confession juive), environ 104'000 militaires, 66'550 frontaliers et 60'000 enfants pris en charge pour se refaire une santé, ont été accueillis en Suisse à plus ou moins long terme. Cf: Boillat, V., Bourgeois, D., Fleury, M., (et. al.). (1999). *La Suisse et les réfugiés à l'époque du national-socialisme*. Berne: Commission Indépendante d'Experts

3 / Problématique

Comme nous venons de le voir, l'éclatement de la Deuxième guerre mondiale bouleverse l'Europe à peine remise de la Grande guerre de 14-18. La Suisse est neutre mais le conflit se déroulant à ses frontières a des répercussions sur le territoire et la population helvétique: le plan Wahlen est alors mis en place dès 1940 pour garantir l'approvisionnement en nourriture des foyers suisses ; le pays se retrouve isolé au cœur de l'Europe en feu ; les hommes sont mobilisés et l'armée sur le qui-vive ; des réfugiés traversent les frontières. La population subit alors des restrictions par l'introduction de tickets de rationnement et la police exerce une surveillance des activités de marché noir. Comme l'expliquent plusieurs historiens (Lasserre, 1989, Van Dongen, 1997), le pays est soumis également à la propagande de la presse étrangère et à une guerre psychologique. Ainsi, « la Suisse a servi de cible à des offensives psychologiques de la part de l'Allemagne et, à un degré bien moindre, de la Russie soviétique » (Lasserre, 1989, p. 5). L'armée exerce un certain contrôle sur la population et sur la presse avec la création d'organes comme *Armée et Foyer*¹⁵ et la *DPR*¹⁶ (Division Presse et Radio). Durant toute la durée de la guerre, l'armée et la Confédération entretiennent le mythe de la « Défense spirituelle¹⁷ » et de la démocratie.

Le monde de l'éducation est en effervescence : les associations d'enseignants telle que *La Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle* ou la *Société Pédagogique Vaudoise* se mobilisent pour soutenir les enseignants internés dans les autres pays. Le mouvement de l'Éducation nouvelle dont les idées s'étaient considérablement étendues dans l'Entre-deux-guerres semble au point mort. Pourtant, la vie continue et les enfants en âge de scolarité se rendent quotidiennement à l'école durant toute la durée de la guerre. De nombreuses sources primaires ou secondaires permettent d'entrevoir la situation de l'école vaudoise pendant la

¹⁵ Le général Guisan (général commandant en chef de l'armée suisse durant la seconde guerre mondiale) crée le service *Armée et Foyer* le 3 novembre 1939 dans le but de renforcer le moral de la population suisse (Van Dongen, 1997) Cet auteur mentionne l'activité intense du général pour maintenir la popularité de l'armée suisse, à travers de nombreuses allocutions à la radio, l'organisation de conférences, les visites d'usines, etc.

¹⁶ Le Conseil Fédéral institue en septembre 1939 la Division Presse et Radio, dans l'Etat-Major de l'armée. Lasserre (1987) souligne que déjà en 1934 le gouvernement tente de freiner les propos des journalistes par un arrêté fédéral qui l'autorise à suspendre l'activité des journaux tenant des propos trop partisans.

¹⁷ « Nom donné à l'effet global qui se déploya à partir des années trente, pour la défense de la culture et de l'identité suisse, menacées, dans l'esprit de ses initiateurs, autant par les visées annexionnistes (militaires et morales) de l'Allemagne, que par la subversion communiste. » (Van Dongen, 1997, p. 279)

guerre : les plans d'études, les procès-verbaux du Département de l'Instruction Publique et des Cultes, les articles de l'*Éducateur et Bulletin corporatif* et ceux d'autres publications¹⁸. Ces sources mettent en évidence les changements organisationnels qu'a impliqués la guerre au niveau des écoles, les questionnements des élites intellectuelles face aux idéologies totalitaires et à la démocratie et les préoccupations de la société pour l'éducation des futures générations. Toutefois, elles ne rendent compte que d'une partie de la réalité, celle que nous proposent les sources officiellement publiées et ne permettent pas d'appréhender le quotidien des enfants durant cette période particulière qu'en Suisse nous avons nommé la Mobilisation. C'est pourquoi cette étude se base également sur la récolte de sources orales, à travers la conduite d'entretiens.

Ce travail analyse la situation de l'école publique dans le canton de Vaud pendant la Seconde guerre mondiale. Nous partons de l'hypothèse que, malgré l'absence de conflit dans le pays, la guerre a eu un impact sur l'école vaudoise. Il s'agira de mettre en évidence les bouleversements occasionnés par le conflit et de vérifier si effectivement, la guerre a eu des répercussions sur l'école du canton de Vaud.

Dans un premier temps, nous examinerons les conséquences « matérielles » de l'état de guerre généralisé sur le quotidien des écoliers vaudois: la mobilisation des instituteurs, le manque de fournitures scolaires ou tout simplement de moyens financiers et le rationnement alimentaire. Dans quelles mesures ces facteurs se sont-ils faits sentir dans la vie de tous les jours des enfants ? Y a-t-il eu des différences entre les villes et les campagnes ?

Dans un second temps, nous tenterons de vérifier si l'école primaire a été utilisée pour véhiculer des discours idéologiques. Lors du conflit, le gouvernement suisse met en place la censure pour maintenir la neutralité suisse et préserver l'unité du pays ainsi que ses relations avec les pays voisins. Les ouvrages qui manifestent des sympathies pour l'un ou l'autre camp étaient interdits. Qu'en était-il au sein de l'univers scolaire ? Les professeurs étaient-ils surveillés dans leurs pratiques ? L'État a-t-il utilisé l'école pour transmettre certaines valeurs à

¹⁸ Notamment l'*Annuaire de l'instruction publique en Suisse*, qui change de nom en 1939 pour devenir *L'Instruction publique en Suisse*.

sa population ? Quels discours tenaient les adultes face aux enfants et aux élèves en particulier ?

Enfin, nous nous attacherons aux conséquences de la guerre sur les politiques éducatives de l'époque pendant et après le conflit. Depuis les années 20, les méthodes actives s'étaient répandues en Suisse. Il semble qu'avec la guerre, on assiste à un retour vers une école plus traditionnelle. La guerre a-t-elle joué un rôle dans ce changement?

3.1 / Méthodologie et construction de l'objet de recherche

3.1.1 / La recherche historique

La recherche en histoire s'appuie sur deux modalités, la critique des sources (internes et externes) et la construction d'une problématique qui propose une interprétation de ces sources. (Fink, 2014) L'histoire, qui a pour objet l'étude du passé à travers les traces qui nous en reste, propose une reconstitution de ce passé au moyen de l'opération historiographique (de Certeau, 1975), décrit par Fink comme un travail en trois temps: « une phase documentaire, [...] une phase explicative / compréhensive qui s'élabore selon des pratiques scientifiques spécifiques et une phase représentative de mise en forme littéraire. » (Fink, 2014, p.22) Le raisonnement du chercheur en histoire s'appuie sur des « opérations d'historicisation » (Fink, 2014) telles que la périodisation, la hiérarchisation et la contextualisation des événements étudiés. Ainsi, l'historien se saisit des sources, les situe dans leur contexte afin d'en extraire une compréhension. C'est ce travail minutieux de reconstruction, qui n'a pas pour but de proposer une image exacte d'une situation sociale mais toujours une interprétation, qui donne à une recherche sa valeur historique et scientifique.

Les sources écrites qui concernent l'école vaudoise sont très vastes. Dans ce travail, nous sommes appuyée sur plusieurs documents d'archives: les textes législatifs élaborés par l'exécutif vaudois (Loi sur l'instruction publique du canton de Vaud de 1930, plans d'études), les comptes rendus du Conseil d'État vaudois pour les années 1939 à 1945 publiés chaque année et contenant son rapport sur l'administration publique ; ces comptes rendus offrent donc un aperçu des préoccupations des autorités alors que les publications hebdomadaires de *l'Éducateur et Bulletin corporatif*, organe de presse de la Société pédagogique vaudoise,

celles des enseignants. Les publications de *L'instruction publique en Suisse: annuaire* et les monographies des pédagogues de l'époque comme Adolphe Ferrière et Georges Chevallaz¹⁹ sont également essentielles pour concrétiser le climat de l'époque dans le monde de l'éducation en Suisse. Ces sources sont pour la plupart consultables sur Internet (certaines ont même été numérisées par la Bibliothèque nationale suisse), aux Archives cantonales vaudoises (ACV) et dans certaines bibliothèques. Nous avons également consulté les épreuves d'examens annuels de l'école primaire pour les années qui nous concernent, les plans d'étude de 1935, 1948 et 1953 et le musée virtuel de la Fondation vaudoise du patrimoine scolaire qui met à la disposition du public de nombreuses photographies et autres types de sources non publiées (cahiers d'école) ou publiées (manuels scolaires).

Ces sources sont complétées par des sources orales, dont l'intérêt et la valeur sont tout aussi précieux que les archives écrites. Ce travail est donc le fruit d'un dialogue entre textes écrits et témoignages oraux.

3.1.2 / Qu'est-ce que l'histoire orale?

« Memory is the core of oral history, from which meaning can be extracted and preserved. Simply put, oral history collects memories and personal commentaries of historical significance through recorded interviews. » (Ritchie, 2015, p.1)

L'histoire orale est un courant méthodologique de recherche en sciences humaines qui se base sur la collecte de sources orales et un intérêt marqué pour la parole des gens. Elle se démarque ainsi de la recherche historique classique, se basant sur des sources écrites, rompant ainsi avec les canons de l'histoire officielle, pour orienter son regard sur l'histoire « d'en-bas ».²⁰ Ce courant est né aux Etats-Unis dans les années 1930, dans le sillage des recherches des

¹⁹ Instituteur à l'école primaire puis maître de français au collège scientifique et à l'Ecole normale de Lausanne. Il est directeur de l'Ecole normale de 1927 à 1953. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de pédagogies: *La pédagogie des enfants difficiles* (1936), *Histoire de la pédagogie* (1931), *L'éducation du patriotisme, quelques réflexions* (1937), *Les Temps nouveaux et l'école vaudoise* (1946).

²⁰ « What people say is history [...]. What we used to think was history — kings and queens, treaties, inventions, big battles, beheadings, Ceasar, Napoleon, Pontius Pilate, Colombus, William Jennings, Bryan - is only formal history and largely false. I'll put down the informal history of the shirt-sleeved multitude — what they had to say about their job, love affairs, vittles, sprints, scrapes, and sorrows. » (Gould, 1942, cité par Ritchie, 2005, p. 5)

sociologues et des anthropologues de l'école de Chicago qui avaient pour objet l'étude des minorités et des sous-cultures (Wallenborn, 2006 ; Fink, 2014). En 1948, Allan Nevins, un journaliste américain devenu historien, crée les premières archives orales à l'université de Columbia. Après la Seconde guerre mondiale, à partir des années 1950-1960, la pratique de l'histoire orale se développe en Europe, à travers la collecte d'archives orales, à l'initiative d'institutions (création du Comité d'histoire de la Deuxième guerre mondiale en France par exemple) ou d'acteurs sociaux indépendants qui récoltent des données sur des sujets variés comme la culture populaire, la vie quotidienne ou les luttes sociales. Cette pratique s'institutionnalise progressivement, L'objet se développe en fonction de la reconnaissance de plus en plus large par le monde académique. (Fink, 2014)

En Suisse, cette méthode de recherche est encore peu répandue. L'association *Portail histoire orale*, créée en 2013, oeuvre à la promotion de l'histoire orale par la mise en place et le soutien de projets de recherche ou la mise en réseau des recherches portant sur des thématiques historiques en lien avec la Suisse.

Faire de l'histoire orale, c'est aller à la rencontre de l'autre, créer un lien de confiance qui permettra à l'informateur de se livrer et de participer ainsi à la conservation d'un patrimoine culturel. Cette pratique est très proche des méthodes de recherche de l'anthropologie, qui privilégie l'étude de terrain. Pour le chercheur qui privilégie cette méthode de recherche, il s'agit d'être conscient que la parole du ou de la témoin ne restitue pas des récits ou des faits objectifs. Ainsi,

Le souvenir d'une expérience personnelle ou collective n'est pas un élément que le témoin a figé dans sa mémoire, mais prend forme au moment de le restituer. Se souvenir est un processus actif où le passé est réactualisé. Cela signifie que toutes les expériences, informations, opinions, interprétations, discussions, discours etc., qui se placent entre l'événement passé et le moment de l'interview s'intègrent au souvenir et constituent une partie de la source ainsi produite. Ce processus peut aller si loin que le témoin intègre dans son souvenir des contenus tirés d'articles de presse ou de films afin de simplement combler les "lacunes" de sa mémoire. (oralhistory.ch, 2017, histoire orale)

L'acte de souvenir est donc le fruit d'une interaction entre le passé et le présent et fait appel à des processus cérébraux complexes de stockage de la mémoire qui ne seront pas évoqués plus

en profondeur dans ce travail.²¹ Le chercheur doit par conséquent être conscient de la subjectivité des sources sur lesquelles il travaille. Rastier (1999) rejoint les observations des historiens et des chercheurs en sciences humaines (Bertaux, 2010) sur le fonctionnement de la mémoire lorsqu'il explique que

[...] la mémoire façonne les événements passés de trois manières complémentaires: la simplification (elle élimine), l'accentuation (elle promeut certains détails, ou les exagère -un bosquet devient forêt), enfin la mise en cohérence (et l'on souligne la propension des sujets à fixer le sens de leurs souvenirs). (Rastier, 1999, p.192)

L'usage de témoignages oraux dans la recherche historique a suscité de nombreux débats d'ordre méthodologique jusqu'à aujourd'hui. (Descamps, 2006; Wallenborn, 2006; Fink, 2014) Des thématiques comme la validité des témoignages reçus, la pertinence des objets de recherches, le rôle de la subjectivité dans la construction du savoir ou encore l'intérêt de ce type de recherche pour la science historique sont encore aujourd'hui sources de questionnement au sein de la branche. Florence Descamps²² souligne toutefois que la discipline historique, « entretient un rapport relativement distancié vis-à-vis de ses sources. Elle sait que les archives sont construites et traduisent un certain point de vue. » (Descamps, 2006, cité par Müller, 2006, p. 97) Lorsqu'il travaille sur des sources orales, l'historien s'engage dans une réflexion critique sur le contexte de production de ces sources, réflexion qui se situe au centre de son travail d'historien. Les sources orales ne peuvent se suffire à elles-mêmes dans le cadre d'une recherche historique. Elles doivent nécessairement être

²¹ L'ouvrage passionnant de Daniel L. Schacter à ce sujet, *A la recherche de la mémoire. Le passé, l'esprit et le cerveau*, expose de manière détaillée et accessible aux non spécialistes les processus en jeu dans l'acte de mémoire: « Nous en savons maintenant suffisamment sur la façon dont les souvenirs sont stockés et retrouvés pour démolir un autre mythe durable selon lequel les souvenirs seraient des enregistrements passifs ou littéraux de la réalité. [...] Il est maintenant clair que nous ne stockons pas des instantanés, libres de tout jugement, de nos expériences passées, mais au contraire que nous nous accrochons aux significations, aux sentiments et aux émotions que ces expériences nous procurent. [...] De nombreux arguments suggèrent que nous avons généralement une perception correcte de notre passé, mais que nous sommes sensibles à différents biais et distorsions quand nous rappelons des expériences spécifiques.» (Schacter, 1999, pp. 19 et 23)

²² historienne, maître de conférence en histoire à l'École pratique des Hautes Études, spécialiste des archives orales.

complétées par d'autres données (documents écrits, photographies, presses, etc.)²³ pour être considérées comme des sources de valeur.

3.1.3 / Limites et apports de l'usage des sources orales

Les historiens contemporains sont prudents face à l'usage de sources orales et l'histoire orale jouit de peu de reconnaissance au sein de monde académique. Il semble qu'on reconnaisse la valeur de la parole des témoins d'un événement tout en soulignant les limites de ce type de sources. (Descamps, 2006, Fink, 2014) Ces limites que sont la subjectivité²⁴ de la parole des témoins, la mémoire sélective et les mécanismes d'oubli, les non-dits (ce que le témoin tait ou omet) mais qui font partie intégrante du processus d'historicisation des sources orales. Wallenborn (2006) souligne également les biais principaux des sources orales que sont « le handicap de l'a posteriori causé par la mémoire et les biais amenés par la relation d'entretien. »²⁵ (Wallenborn, 2006, p. 106) Les chercheurs ont donc depuis longtemps mis en évidence les points faibles des sources orales que sont la mémoire et la relation d'entretien.

Tout en soulignant les limites, la communauté scientifique reconnaît l'intérêt de la source orale comme outil de recherche. Selon Fink (2006), on peut classer les apports de l'histoire orale en quatre catégories: en premier lieu, les témoignages permettent de compléter les sources écrites, d'apporter des précisions, voire de combler certaines lacunes. « Dans une perspective d'ethnohistoire, les témoignages conduisent [également] à explorer la vie quotidienne et à documenter les changements et les permanences. » (Fink, 2014, p. 40). Les témoignages permettent aussi d'établir des liens relationnels et intergénérationnels et sont perçus comme une source inestimable du point de vue de la transmission par la tradition orale.

²³ « Nous considérons que nous ne pouvons guère raisonner à partir d'un seul entretien mais plutôt à partir d'un ensemble de témoignages construit de manière rigoureuse, qui sera mis en interrelation avec des documents écrits. [...] Il y a là quelque chose d'essentiel: l'historien construit ses sources en réseau, d'emblée et de façon volontairement contradictoire puisque l'administration de la preuve en histoire résulte de la critique interne et externe des documents, ainsi que du croisement des sources. » (Descamps, 2006, cité par Müller, 2006, p. 99)

²⁴ On peut même parler de double-subjectivité: celle du témoin qui raconte ce qui lui paraît important et celle de l'historien qui interprète ses archives orales.

²⁵ « [La source orale] a toujours été constituée plus ou moins longtemps après l'événement et est donc comptable de tout ce qui a été dit ou écrit a posteriori, elle peut relever de souvenirs erronés involontairement, de souvenirs transformés en fonction des événements ultérieurs, de télescopages de souvenirs, de souvenirs transformés volontairement pour qu'ils collent avec ce qui est pensé bien des années plus tard, de souvenirs transformés tout simplement pour pouvoir servir de justification à des prises de position ou à des attitudes postérieures. » (Becker, 1987, cité par Wallenborn, 2006, p. 106)

Enfin, les témoignages renseignent sur les modalités de fonctionnement des groupes sociaux. Ainsi, « le témoignage a lui seul ne dit pas l'histoire. Chaque récit ne constitue qu'une vision ou une représentation du passé. Il s'agit alors de placer ces manifestations de la mémoire dans une perspective historique permettant de rendre compte de la complexité des faits humains. » (Fink, 2014, p. 41) Le témoignage contribue dans cette perspective à la construction de la mémoire collective. C'est donc la somme des témoignages qui fait leur force en tant que source historique et matériau utilisable. (Descamps, 2006)

3.1.4 / Des témoins pour construire l'histoire

Le témoignage a longtemps eu sa place dans la science historique²⁶ en tant que garant de la véracité des événements, avant d'être relégué aux oubliettes par les historiens du courant positiviste du XIX^{ème} siècle qui, soucieux de faire acquérir à la branche une reconnaissance académique, ont restreint le champ de recherche de cette science aux sources écrites²⁷. (Wallenborn, 2006, Fink, 2014) Avec les deux guerres mondiales²⁸, le témoignage perçu comme un moyen de transmettre la mémoire redevient une source intéressante pour la communauté historique qui va y recourir pour l'étude des événements du XX^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui. C'est durant le XX^{ème} siècle que le courant de l'histoire orale se développe et s'outille pour utiliser la source orale comme objet de recherche. Descamps explique la valeur que la parole du témoin ajoute en tant que source orale: « Le témoin est celui qui a vu ou entendu - d'où la notion du témoin oculaire et auriculaire. C'est celui qui possède une connaissance directe de l'événement, qui en a une parcelle de compréhension et qui est prêt à attester de sa réalité. » (Descamps, 2006, citée par Müller, 2006, p. 101) Le témoin véhicule son histoire individuelle dont le récit est constitutif de la mémoire collective

²⁶ Si longtemps que même Hérodote, considéré comme le père spirituel de la science historique, en aurait fait usage dans ses *Historiae*, il y a plus de 2000 ans. Wallenborn souligne le changement de la conception de la temporalité durant la Renaissance et l'époque moderne, qui rejette le témoin comme objet de la science historique: « La nouvelle conception du temps et de l'histoire conduit au XIX^{ème} siècle à une définition de l'histoire basée sur l'interprétation des textes. » (Wallenborn, 2006, p. 15)

²⁷ Cette désaffection est aussi liée au regain d'intérêt pour des objets d'étude du passé lointain, comme le monde antique.

²⁸ L'émergence du « devoir de mémoire » lié aux événements de la Shoah remet également la témoignage au centre des débats méthodologiques des historiens.

et son récit est lié aux conditions de sa production. Fink souligne combien le contexte d'énonciation du témoignage influence le contenu du récit.

Un témoignage variera en fonction du lieu de l'entretien (chez le témoin, sur les lieux de l'expérience relatée, dans un endroit public, etc.), de la personne qui l'interroge (âge, sexe, profession), de la présence d'un tiers (autre survivant, famille), des objectifs de la recherche et du destinataire de l'entretien. (Fink, 2014, p. 34)

Ces éléments forment une des limites des témoignages et l'historien y recourt, comme pour les sources écrites, en les analysant de manière critique et en adoptant une posture réflexive face au matériau utilisé.

3.1.5 / Pertinence de l'usage des témoignages dans le cadre de cette recherche

Dans le cadre de cette recherche, cette méthode a paru pertinente à plusieurs points de vue. Tout d'abord parce que les témoins de cet événement en âge de souvenir sont aujourd'hui âgés. La plupart d'entre eux ont plus de huitante ans et ils sont par conséquent les derniers témoins vivants de la guerre. Ensuite, la récolte de sources orales à travers la conduite d'entretiens semi-directifs nous a permis de découvrir plusieurs expériences de vie, d'en appréhender les similitudes et les différences pour construire une représentation de la vie des écoliers vaudois de cette période plus proche de la réalité que ne le permettaient les sources écrites disponibles aux archives. C'est-à-dire que l'archive orale a quelque chose en plus, peut-être est-ce cette subjectivité du récit de vie, qui la rend plus précieuse aux yeux de certains chercheurs en sciences humaines. Enfin, cette approche souligne le caractère profondément humaniste lié à la recherche historique et plus généralement aux sciences humaines, par sa composante communicative.

3.1.6 / Le récit de vie

« *Le récit fait son retour, parce que l'histoire est toujours mise en récit, une « fiction vraie », une construction qui n'échappe ni à la subjectivité de son auteur, ni à celle des documents à partir desquels le récit est élaboré.* (Fink, 2014, p.39)

Qu'entendons-nous ici par récit de vie? Lors des entretiens, nous avons limité notre questionnement à la période de l'enfance et l'entrée dans l'âge adulte des informateurs, avec quelques incursions dues à la situation, dans leur vie plus tardive. Il ne faut donc pas comprendre cette expression comme un récit qui traiterait de l'intégralité de la vie d'une personne, mais plutôt comme un extrait de celle-ci couvrant une période plus ou moins longue. Daniel Bertaux, sociologue français, définit le récit de vie comme une pratique communicative formelle dans le cadre d'un entretien ou informelle dans les autres formes de discussion: « Il y a *du* récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à quelqu'un d'autre, chercheur ou pas, un épisode quelconque de son expérience vécue. » (Bertaux, 2010, p. 35). Bertucci en propose une définition plus restreinte, en disant que le récit de vie est « un récit à deux voix, celle du narrateur et celle du chercheur, qui co-construit le récit. » (Bertucci, 2012, p.94) Pour Wallenborn, un récit de vie « est constitué de toutes les histoires et unités de discours associées telles que les chroniques, les explications, les connections entre elles qui sont racontées par un individu au cours de sa vie. » (Wallenborn, 2006, p. 132) Dans ces définitions se retrouve la composante principale du récit de vie, l'élément de narration. Le sujet cherche à transmettre une partie de son expérience vécue par la voie de l'oralité. Dans ce travail, nous retiendrons la définition large de Bertaux pour l'analyse des entretiens.

De ces récits particuliers et uniques, il s'agit d'extraire les composantes sociales de la situation étudiée, comme l'explique cet auteur:

En multipliant les récits de vie de personnes se trouvant ou s'étant trouvées dans une situation sociale similaire, [...] et en centrant leurs témoignages sur ces segments-là, on cherche à bénéficier des connaissances qu'elles ont acquises de par leur *expérience directe* sur ce monde ou cette situation, sans pour autant s'empêtrer dans leur singularité intrinsèque. En mettant, en rapport plusieurs témoignages sur l'*expérience vécue* d'une même situation sociale, on pourra dépasser leurs singularités pour atteindre, par construction progressive, une représentation sociologique des composantes *sociales* (collectives) de la situation. (Bertaux, 2010, p.36)

Bertaux (2010) rejoint ici les propos de Descamps (2006) sur les témoignages, à savoir que c'est leur multitude qui donnent leur valeur aux sources orales.

Dans les récits de vie, la question de l'altérité est importante puisque les récits de vie reposent sur la relation entre le sujet et celui à qui ce sujet raconte. On en revient à la subjectivité évoquée plus haut comme un des biais de la source orale, mais constitutive de l'acte de transmission orale puisqu'elle est une composante essentielle de toute communication: en tant que receveur d'une parole, nous cherchons à en comprendre le message grâce à notre capacité réflexive à en retirer un sens. Production de sens qui s'opère par le recours à la subjectivité et à nos propres représentations pour comprendre le message d'autrui.

Le sujet doit donc respecter certains codes pour que son récit soit considéré comme récit de vie. Wallenborn (2006) évoque les trois caractéristiques des récits de vie: « Un récit de vie est un récit: l'ordre des clauses respecte l'ordre des événements ou est censé le respecter. Ensuite, le récit de vie est oral. Enfin, il est nécessaire de le rendre cohérent. » (Wallenborn, 2006, p. 132) Cette cohérence touche deux aspects. La cohérence que l'individu donne à sa vie lors de la mise en récit (cohérence psychologique), et la cohérence que le récit doit offrir à celui qui le reçoit (cohérence sociale) afin qu'il puisse en dégager du sens.

Enfin, Bertaux (2010) et Wallenborn (2006) mettent tous deux en évidence les différents types d'analyse des récits de vie. Pour certains chercheurs (sociolinguistes, ethnologues, psychologue, ...), l'analyse se porte sur les moyens de langages²⁹ par lesquels les récits de vie se forment (conditions des entretiens, mémoire, perception, capacités discursives des sujets). Pour Wallenborn, ce type d'études linguistiques

ne sont d'aucun secours pour les historiens, qui ne cherchent pas tant à savoir comment les choses sont dites, mais comment ce qui est dit, représente ou non ce qui est arrivé au narrateur. La question est de savoir quelles connaissances sur le passé ils apportent et dans quelle mesure on peut se fier au récit de vie comme description des événements, des pratiques passées. (Wallenborn, 2006, p.133)

²⁹ Terme utilisé par Wallenborn.

Dans cette recherche, c'est l'usage qui en est fait. Des entretiens réalisés, l'analyse permet de dégager les thèmes récurrents évoqués par les sujets et de les recouper avec les sources écrites.

3.2 / Les entretiens

Pour réaliser les entretiens, nous avons eu recours à la technique de l'entretien compréhensif, technique développée par le sociologue Jean-Claude Kaufmann. L'entretien compréhensif permet à la discussion de se dérouler presque naturellement, car le chercheur, bien qu'ayant planifié et préparé son entretien, laisse la parole à l'informateur³⁰ tout en gardant en tête les informations qu'il recherche. Le chercheur est à l'écoute de son sujet, relance si nécessaire et le laisse parler sans le mitrailler de questions. Il pratique une écoute active et montre son implication, à travers la posture (communication non-verbale) et les relances, afin de provoquer la participation engagée de l'interviewé.

3.2.1 / Instruments de recherche

L'échantillon

Nous pensions initialement nous entretenir avec des personnes répondant aux critères suivants:

- Des enseignant-e-s qui avaient exercé pendant la Mobilisation dans le canton de Vaud. Ces personnes devaient être nées avant 1925 pour avoir 19 ans en 1944, âge où les jeunes enseignants commençaient à exercer en sortant de l'Ecole normale³¹. Nos recherches ont été infructueuses et nous n'avons pu nous entretenir avec des anciens enseignants.
- Des personnes qui avaient été élèves durant cette période dans le canton de Vaud et qui devaient être nées avant 1933. Nous avons fixé cette date limite pour ne pas avoir à faire avec des personnes qui étaient très jeunes lors de la Mobilisation et dont les souvenirs auraient été moins présents.

³⁰ Nous employons indifféremment ici les termes d'informateur, d'interviewé, de sujet pour parler de la personne interviewée. Ces termes ne font pas l'objet d'une définition dans ce travail.

³¹ Il aurait pu être intéressant d'interviewer également des enseignants en poste durant les années de l'après-guerre pour connaître l'évolution de la situation.

Pour trouver ces personnes prêtes à nous faire part de leurs expériences, nous avons eu recours aux méthodes suivantes:

- Mettre des annonces aux endroits prévus dans les grandes surfaces. Nous n'avons eu aucune réponse.
- Prendre contact avec des responsables d'établissements médicaux-sociaux (EMS). Nous avons pris contact au début de l'automne 2016 avec l'infirmière cheffe du Réseau Santé Balcon du Jura (RSBJ), Madame C. Z.. Cette personne nous a mise en contact avec Madame V., responsable qualité et sécurité des soins de l'établissement. Nous nous sommes rencontrées afin de discuter du projet et d'avoir son aval.
- Usage du réseau de connaissances: connaissant dans notre entourage quelques personnes âgées correspondant aux critères, nous avons pu contacter quatre personnes acceptant de se faire interviewer.

Les entretiens se sont déroulés du mois de novembre 2016 au mois de mars 2017. Nous avons rencontrés neuf personnes nées entre 1924 et 1933, trois hommes et six femmes. La durée des entretiens varie entre 45 minutes et deux heures. Ces entretiens étaient individuels, excepté un entretien croisé d'un couple marié, celui de Jeanne et Ray. Ces entretiens ont été enregistrés puis retranscrits, ils se trouvent dans les annexes de la présente recherche³².

La grille d'entretien³³

Notre grille a été élaborée dans le but d'avoir un support lors des entretiens. Elle suit une logique progressive pour amener le sujet à détailler des épisodes plus ciblés.³⁴ Nous avons également élaboré les questions selon les thématiques que nous voulions évoquer: l'enfance, l'école, la mobilisation, etc. La grille structure ainsi le déroulement de l'entretien, en esquisse les contours tout en permettant aux acteurs de tenir une conversation « agréable ». Plusieurs

³² cf.: annexe 3

³³ cf.: annexe 1

³⁴ Selon Kaufman (2011, 2016), la logique du questionnement est importante car elle est directement liée à la confiance que l'informateur porte à l'enquêteur. En effet, des questions surprenante ou non justifiées donnent une indication négative au sujet qui peut interpréter ces questions comme un manque d'intérêt pour ses propos.

auteurs s'accordent sur le fait d'utiliser des questions ouvertes, notamment au début de l'entretien. (Ritchie, 2002, 2015, Kaufmann, 2011, 2016)

It works best to start with open-ended questions such as « Please tell me about your childhood. » Specific questions can follow, [but] starting with too specific a question gives the interviewer too much control of the interview. [...] Use open-ended questions to allow interviewees to volunteer their own accounts, to speculate on matters, and to have enough time to include all the material they think relevant to the subject. Use more specific questions to elicit factual information, often in response to something the interviewees has mentioned while answering an open-ended question.

(Ritchie, 2002, 2015, p. 83)

Nous avons suivi cette marche-à-suivre tout en l'adaptant aux situations. En effet, suite aux discussions avec le personnel de l'EMS, nous avons choisi de poser plus de questions fermées aux résidents de l'établissement. Les questions fermées demandent moins d'effort au niveau des habiletés cognitives (traitement de l'information et organisation de la pensée). Nous avons donc adapté nos questions en fonction des informateurs.

3.2.2 / Difficultés

Nous aimerions évoquer dans cette partie les difficultés qui ont surgi lors des entretiens. En premier lieu, nous souhaiterions évoquer le contexte de production de ces entretiens. La majorité des personnes interrogées vivent seules ou en résidence et sont relativement âgées: raconter des souvenirs d'enfance est un plaisir, leur évocation rappelle d'autres souvenirs et cela conduit parfois à des digressions qu'il faut recadrer sans froisser ou surprendre la personne.

Ensuite, il s'agit de poser les bonnes questions, des questions qui font sens pour l'interviewé, qui ne posent pas un jugement ou qui ne vont pas déclencher des émotions trop fortes chez l'interlocuteur.

Ainsi dirons-nous: « Avez-vous des frères et soeurs ? » ou « Aviez-vous des frères et soeurs ? » Cette question toute simple n'était pas facile à poser et nous l'avons trouvée inconfortable, car elle pouvait faire remonter des souvenirs douloureux liés à la perte des être chers. D'autre part, lorsque nous avons conduit les entretiens en EMS, nous avons reçu une

rapide formation pour entrer en relation avec les personnes âgées³⁵, qui peuvent souffrir de divers troubles (surdité, vision, troubles de la mémoire). L'entrée en relation suit une « marche-à-suivre »: Regard - Voix - Toucher. Tout d'abord, les résidents vivant en chambre, il faut toquer trois fois et attendre la réponse de la personne. Ensuite, lorsque nous sommes en contact avec elle, il s'agit d'entrer en relation, tout d'abord par le regard qui doit être « axial, horizontal et proche », ensuite par le canal verbal: notre voix doit être douce et mélodieuse. Il faut être souriant pour inspirer confiance. Il s'agit aussi d'exagérer nos émotions (mimiques) afin que la personne les capte, d'articuler et de parler simplement. Enfin, nous pouvons toucher la personne (lui serrer la main par exemple).

Nous avons également remarqué lors de la retranscription que nous avons parfois tendance à couper la parole à notre interlocuteur, de manière inconsciente. Cela est peut-être dû au fait que nous nous sommes prises à la conversation et avons également envie de réagir ou de compléter les dires de l'informateur.

Certains interviewés ont eu de la peine à structurer leur récit, à donner du sens à leur discours. L' tat de la mémoire et des facultés cognitives joue un rôle dans la capacité de la personne à répondre adéquatement aux demandes qui lui sont faites. Nos questions dans ces situations doivent offrir à celui qui raconte une structure qui le soutient dans son récit.

Enfin, nous aimerions évoquer la fatigue ressentie lors de certains entretiens.  couter activement, rebondir, relancer, analyser et guider l'entretien est épuisant, malgré le plaisir de la rencontre et des moments partagés. Parfois, nous devons parler très près de la personne pour que celle-ci nous entende et cette modalit  demande une grande concentration qui accroît la fatigue.

³⁵ basée sur la philosophie d'humanité, une approche née aux  tats-Unis dans les années 80, qui prône l'adaptation du soignant au patient. « C'est aussi une approche du lien, du soutien et de l'accompagnement dans laquelle chacun est considéré comme quelqu'un d'autonome à vie, qui peut faire ses propres choix et sait ce qui est mieux pour lui. Une méthodologie fondée sur un certain nombre de principes de bienveillance : Le regard, le regard échangé doit être tendre / La parole, indispensable lors de l'exécution d'un soin même si le patient ne peut répondre / Le toucher est également un appel d'humanité comme «confirmation de notre présence au monde», particulièrement important lorsque la parole n'est plus là. / La verticalité : la station debout est celle qui distingue l'humain. Elle a de nombreux bénéfices, tant psychologiques que physiques pour la personne, et ce,   tout âge. Une personne âgée peut et doit vivre « debout ». Le sourire est considéré comme essentiel dans cette philosophie du soin. » *L'humanité, une philosophie du soin et de la relation*. (s.d.). consulté le 10 mai 2017 dans <http://generationcare.fr/humanite-dans-les-soins-yves-gineste-rosette-marescotti/>

3.2.3 / Profils des intervenants

Dans cette partie sont présentées les personnes interviewées dans le cadre de cette recherche.

Caroline³⁶ est née à l'Auberson le 29 novembre 1925, dans une famille nombreuse (six enfants) qu'elle qualifie de « pauvre ». Elle venait de souffler ses 91 bougies lorsque nous nous sommes rencontrées le 2 décembre 2016, dans sa chambre à l'EMS du balcon du Jura. Son père était ouvrier chez Paillard, sa mère était mère au foyer. La famille vivait dans le bâtiment scolaire, dont ils étaient concierges. Caroline a passé sa vie entre l'Auberson et Sainte-Croix. Elle a fait son école primaire à l'Auberson, puis le collège à Sainte-Croix. Après sa scolarité obligatoire, elle est engagée comme employée de bureau chez Paillard où elle restera jusqu'à sa retraite. Elle se décrit comme une enfant qui aimait bien rigoler, s'amuser, qu'elle était « assez chèvre ». Caroline n'a pas d'enfant et a été mariée durant trois ans (de 33 à 36 ans) avant de divorcer. Lors de l'entretien, nous avons dû nous tenir très près d'elle pour lui poser nos questions car elle souffrait de surdité. Nous avons dû répéter plusieurs fois certaines questions qu'elle ne comprenait pas. Ses réponses étaient parfois peu compréhensibles, car elle articulait peu et parlait doucement. Ces facteurs ont rendu l'entretien plus difficile à mener.

Rose-Marie est née à Yverdon-les-Bains en 1933. Elle vit toujours dans cette ville et nous nous rencontrons dans son appartement le 25 novembre 2016. Elle est la benjamine d'une famille de 5 enfants. Sa soeur la plus jeune (quatrième enfant) a 11 ans de plus qu'elle. Son père était ouvrier aux CFF et sa mère faisait des ménages. Rose-Marie perd sa mère en 1946, à l'âge de ses 16 ans. Elle est inscrite à l' cole catholique jusqu'à l'âge de ses 10 ans, puis intègre l' cole publique au château d'Yverdon. Elle y fait sa primaire supérieure. Après l' cole obligatoire, elle suit une formation dans une  cole de dactylographie, puis entre comme employée de bureau chez Paillard.

Nous rencontrons Claudine à son domicile où elle vit seule, à Yverdon-les-Bains, le 11 novembre 2016. Elle est née en 1933 à Orzens, de parents paysans. Elle a deux demi-frères nés d'un premier mariage. Son père se remarie avec sa mère après le décès de sa première

³⁶ Caroline est décédée au début de l'année 2017.

femme, atteinte de tuberculose. Claudine suit son école primaire à Orzens, commence temporairement la primaire supérieure à Pailly, école qu'elle doit interrompre après un accident. L'adolescente termine sa scolarité à Orzens. Ensuite, elle fait l'école ménagère à Yverdon, puis l'école pour les jeunes filles à Marcelin-sur-Morges³⁷. Elle se marie avec un instituteur et sera par la suite mère au foyer.

Le rendez-vous avec Liliane est fixé au 2 février 2017 à son domicile. Elle y vit seule, étant veuve. Liliane est née en 1932 à Payerne. Sa mère décède une année après sa naissance et son père se remarie. La petite fille est élevée par sa marraine, couturière et sans enfant, dans la maison de ses grands-parents maternels et passe son enfance à Vuiteboeuf où elle fait son école primaire. Elle commence ensuite sa primaire supérieure à Baulmes, qu'elle poursuit à Sainte-Croix, puis à Yverdon après plusieurs déménagements. Après sa scolarité obligatoire, elle fait un apprentissage de commerce chez Leclanché. Elle se décrit comme une petite fille sociable, bout-en-train, et une élève babillarde mais assidue. Elle arrête de travailler après son mariage et se consacre à ses trois enfants avant de reprendre un emploi à temps partiel.

Nous rencontrons Jeanne et Ray à leur domicile à Yverdon-les-Bains à deux reprises, le 24 novembre 2016, puis le 21 mars 2017³⁸. Ils sont mariés depuis plus de 50 ans et ont deux enfants. Jeanne est née à Faoug en 1932. Elle a commencé l'école primaire à six ans et a grandi à la campagne. Son père était maréchal-ferrant et sa mère était mère au foyer. Elle a un frère. Après son école primaire, elle fait l'école ménagère à Avenches, puis elle fait un apprentissage de couturière à Berne. Elle se décrit comme une élève « excessivement timide ».

Ray est né en 1927 à Avenches où il passe son enfance. Son père était ouvrier agricole et sa mère faisait des ménages pour arrondir les fins de mois. Il est le cadet d'une fratrie de quatre enfants, dont trois filles. Après son école primaire, il fait le collège scientifique à Avenches.

³⁷ Cette école ménagère rurale créée en 1922 vise à former les futures femmes de paysans à la tenue d'une ferme.

³⁸ Durant la retranscription, nous avons perdu une partie de l'entretien du 24 novembre. Nous sommes donc retournée m'entretenir avec le couple pour compléter nos informations.

Puis, il fait un apprentissage de mécanicien à Payerne. Après quelques années, il devient enseignant dans une école professionnelle.

C'est à Sainte-Croix dans sa chambre de l'EMS que nous rencontrons Sébastien à deux reprises, le 13, puis le 16 décembre 2016. Ce jeune nonagénaire est né le 18 décembre 1925 à Sainte-Croix, à la rue des Rasses. Il a une soeur de deux ans son aînée et une autre de deux ans sa cadette. Il a grandi dans une grande maison avec toutes les commodités et un grand jardin. Son père était contremaître chez Thorens. Il fait ses écoles à Sainte-Croix, puis part une année en Suisse allemande. Lorsqu'il revient, il travaille comme fleuriste durant un an à Lausanne. Peu après, il revient à Sainte-Croix et se fait engager pour s'occuper des jardins chez Paillard. Plus tard, il semble qu'il travaillera également chez Thorens. Sébastien est un collectionneur et un passionné de musique. Il est difficile de retracer sa biographie car ses propos sont peu clairs: il ne situe pas les événements dont il parle dans le temps, il mélange les personnes dont il parle (sa mère et sa femme). Lorsque nous évoquons l'école, ses souvenirs, excepté quelques anecdotes plus précises, restent vagues et son récit est décousu.

Nous rencontrons Charles à l'Intemporel Café à Yverdon le 5 septembre 2016 au début de notre recherche. Nous avons pris contact avec lui car c'est un ancien enseignant et collaborateur de la FVPS (Fondation Vaudoise pour le Patrimoine Scolaire). Nous avons dans l'idée de lui exposer notre projet pour qu'il puisse nous mettre en lien avec le type de personnes que nous cherchons. L'entretien dure et est très riche et nous avons décidé qu'il avait sa place en tant que témoin dans ce travail. Charles est né à Lausanne aux alentours de 1934. Il y fait toutes ses écoles. Après sa primaire supérieure, il entreprend des études à l'École normale et devient enseignant.

Enfin, nous rencontrons Gabriele à l'EMS de Sainte-Croix le 29 novembre 2016. C'est une vieille dame toute frêle avec une voix douce et un regard mélancolique. Elle est née en 1924 à Épendes et avait donc 15 ans en 1939 et commençait son école ménagère. Malgré le fait que Gabriele n'a pas été élève durant la période de la mobilisation, nous avons choisi de garder son témoignage, très riche, afin d'étayer notre recherche. Son père était ouvrier aux CFF et sa mère s'occupait de ses six enfants. Gabrielle est l'avant-dernière de cette nombreuse fratrie.

Sa mère décède lorsqu'elle est âgée de 10 ans, d'une maladie du foie. La famille est pauvre et déménage à plusieurs reprises durant sa scolarité. Après le décès de sa mère, ils déménagent à Renens, puis à Mie où son père se remarie et où la jeune fille termine sa scolarité. Gabriele est alors envoyée chez sa grand-mère paternelle à Corcelles-sur-Chavornay. Après son école ménagère à Chavornay, elle aide à la ferme de sa grand-mère où elle y vivra jusqu'à son mariage.

4 / Analyse thématique des entretiens

Notre recherche visant à mettre en lumière l'influence du second conflit mondial sur l'école vaudoise, nous avons essayé d'obtenir le plus d'informations possibles sur ce sujet et sur le système scolaire de cette époque. Nous cherchions aussi à percevoir l'éventuel impact que le conflit et ses répercussions sur le contexte vaudois a eu sur les enfants. Les entretiens ont été très riches en informations et certaines thématiques sur lesquelles nous n'avions initialement pas porté notre attention sont apparues et nous ont semblé pertinentes a-posteriori. Ainsi, les relations entre enfants et parents nous ont semblé importantes pour appréhender les représentations sociales de l'enfant à cette époque. Paradoxalement, nous n'avons réussi à obtenir que peu d'informations sur des sujets qui nous paraissaient essentiels, comme les valeurs idéologiques transmises par l'école aux enfants. Il faut garder en tête que les sujets ont été interrogés sur une période de leur vie fort éloignée du présent et leurs souvenirs sont parfois presque inexistantes concernant certains thèmes abordés. Il ne faut également pas oublier qu'ils ont vécu cette période avec leur regard d'enfants ou d'adolescents qui ne s'intéressaient pas forcément aux événements internationaux.

L'analyse des entretiens a fait ressortir cinq grandes thématiques qui sont apparues chez nos différents intervenants: l'organisation de l'école, les relations enseignants-élèves, les relations entre parents et enfants, la guerre et enfin l'influence du contexte sur le quotidien des enfants.

4.1 / Organisation de l'école

Les divers témoignages mettent en évidence le fonctionnement de l'école d'alors. Tous nos interlocuteurs ont fait leurs premières années d'école primaire dans le village ou la ville où ils habitaient. C'est à partir de la sixième année d'école que les parcours se singularisent.

Plusieurs voies s'offraient aux élèves. Ils pouvaient continuer l'école primaire dans l'école de leur village jusqu'à 15 ans ou 16 ans. C'est le parcours qu'a suivi Claudine:

J'ai commencé la prim'sup à Pailly mais malheureusement j'ai eu un accident assez grave ce qui a fait que j'ai manqué l'école assez longtemps et puis mon père était toujours très en souci. Alors, il a décidé que je ne ferai plus ces trajets et j'ai repris l'école primaire à Orzens. (p. 75, ll. 10 à 13)

Jeanne et Gabriele ont également terminé leur scolarité obligatoire dans leur village, la première à Faoug, la seconde à Mie. Suivant la taille des écoles, certaines classes de villages se retrouvaient avec des degrés mélangés:

Tu commençais à l'école infantine, tu étais à l'école d'en bas. Puis, à 11 ans, l'école d'en haut. Il y avait six degrés, tous dans la même classe, tu t'imagines? Mais alors, dans ma classe d'école d'en haut, quand j'étais la petite de la classe d'en haut, il n'y avait que deux garçons qui faisaient de 15 à 16 ans. » (Liliane, p. 85, ll.135-140)

Les trois jeunes filles ont ensuite fait leur école ménagère. Les écoles ménagères se trouvaient dans les villes où les villages importants comme Yverdon, Avenches et Chavornay.³⁹ Ces écoles ménagères étaient réservées aux filles n'ayant pas fait le collège et la primaire supérieure. Elles y apprenaient à tenir une maison:

On nous apprenait à tout quoi, tout ce qui se fait dans un ménage. On avait une semaine la couture, une semaine la cuisine. On avait trois potagers, le bois, le gaz et l'électricité et chaque semaine on changeait de groupe pour qu'on puisse aussi profiter de l'électricité à la place du bois. (Gabriele, p. 128, ll. 204-207)

On perçoit à travers les propos de Gabriele que le rôle de la femme attendu par la société de cette époque est celui d'épouse et de mère, malgré le fait que les femmes sont de plus en plus présentes sur le marché du travail. Toutes les femmes interrogées ont cessé de travailler, temporairement ou non, lors de leur mariage ou de la naissance de leurs enfants. De plus, aucune d'entre elles n'a poursuivi d'études supérieures, tout au plus un apprentissage. Voici ce que nous explique Rose-Marie lorsque je lui demande pourquoi elle n'a pas fait d'étude:

³⁹ Celle de Chavornay a été inaugurée en 1939, ce qui porte le nombre total de classe ménagère dans le canton à 43 selon les chiffres mentionnés dans le compte-rendu du Conseil d'État pour l'année 1939.

« On n'avait pas trop les moyens à l'époque. C'était pas comme à présent disons. On n'allait pas au gymnase comme à présent. » (p. 68, ll. 85-86) Dans ce discours transparait l'idée que les études étaient alors réservées aux enfants issus de familles aisées, qui avaient les moyens de payer le collège secondaire et les études supérieures de leurs enfants. La majorité des élèves font une formation professionnelle (apprentissage) ou, pour les filles, se forment à la tenue d'un ménage dans les écoles ménagères.⁴⁰

Suivant leurs résultats scolaires, les élèves pouvaient entrer en primaire supérieure pour les quatre dernières années de scolarité. Cela a été le cas pour Charles, Rose-Marie et Liliane. Les écoles de primaires supérieures ne se trouvaient pas partout et souvent il fallait se déplacer, surtout pour les élèves des villages, ce qui étaient parfois perçu comme un frein pour certaines familles⁴¹.

Enfin, les élèves pouvaient entrer au collège (classique ou scientifique) qui était payant et réservé aux meilleurs élèves. Caroline et Ray ont suivi cette voie. Pour Caroline, « c'était plus bourgeois. [le collège] C'était le collège quoi. Du reste, pour les familles comme chez moi qui étaient des pauvres gens, c'était une charge. » (p. 59, ll. 25-27) Il semble que le collège était gratuit dans certaines localités: « À Avenches, c'était gratuit. Les élèves des environs payaient un écolage. Mais par contre, les fournitures étaient à la charge des parents. » (Ray, p. 108, ll. 461-462) Selon Charles, la majorité des élèves (plus de 60%) suivaient l'entier de leur scolarité à l'école primaire. Environ un quart des élèves (25%) suivaient la primaire supérieure et moins d'un dixième (environ 10%) allaient au collège.

L'année scolaire commençait au printemps pour une durée de 42 semaines et les semaines de vacances étaient réparties différemment entre les villes et les campagnes, ainsi que l'explique Claudine:

⁴⁰ En 1939, il y a 1126 classes primaires et semi-enfantine regroupant 32'240 élèves et 64 classes de primaire supérieure répartie dans le canton, ce qui représente 1856 élèves. Les chiffres du collège secondaire ne sont pas mentionnés. *Compte-rendu du Conseil d'État*, 1939, p. 85

⁴¹ « Il reste encore quelques endroits éloignés de tout centre où les enfants intelligents n'ont la possibilité de recevoir qu'un enseignement primaire. » *Compte-rendu du Conseil d'État*, 1939, p. 91

On entrait à l'école après Pâques. L'année scolaire commençait à ce moment-là. Quand j'allais à l'école, l'année scolaire se terminait avant Pâques, on avait deux semaines de vacances environ. Et après, c'était le début de l'année scolaire. (Claudine, p.76, ll. 42-45)

A la campagne, les vacances étaient planifiées en fonction des travaux des champs. A cette période, la majeure partie des populations des campagnes vivaient encore de l'agriculture. C'est pourquoi les vacances étaient organisées de manière à libérer les enfants dans les périodes de récolte et de travaux importants⁴² :

À la campagne, les plus longues vacances qu'on avait, c'était en automne. On avait cinq semaines [...] pour aider dans les champs, garder les vaches. (Claudine, p. 76, ll. 45-46)

Les vacances, c'était selon le travail des champs. [...] Il y avait une semaine pour les foins, trois semaines pour les moissons, six semaines l'automne pour ramasser les pommes de terre. (Liliane, p. 87, ll. 184-185)

On avait 15 jours pour les foins, et si par malheur il pleuvait le lundi, on retournait à l'école et on avait congé quand il y avait le beau temps. (Jeanne, p. 97, ll. 86-87)

Les écoles se situant dans les villes avaient une autre répartition: « Les vacances, [...] on n'était pas soumis aux vacances d'agriculture [...]. Non, nous on avait je crois deux semaines au printemps, cinq semaines en été, trois semaines en automne et deux semaines en hiver. » (Ray, p. 97, ll. 82-85)

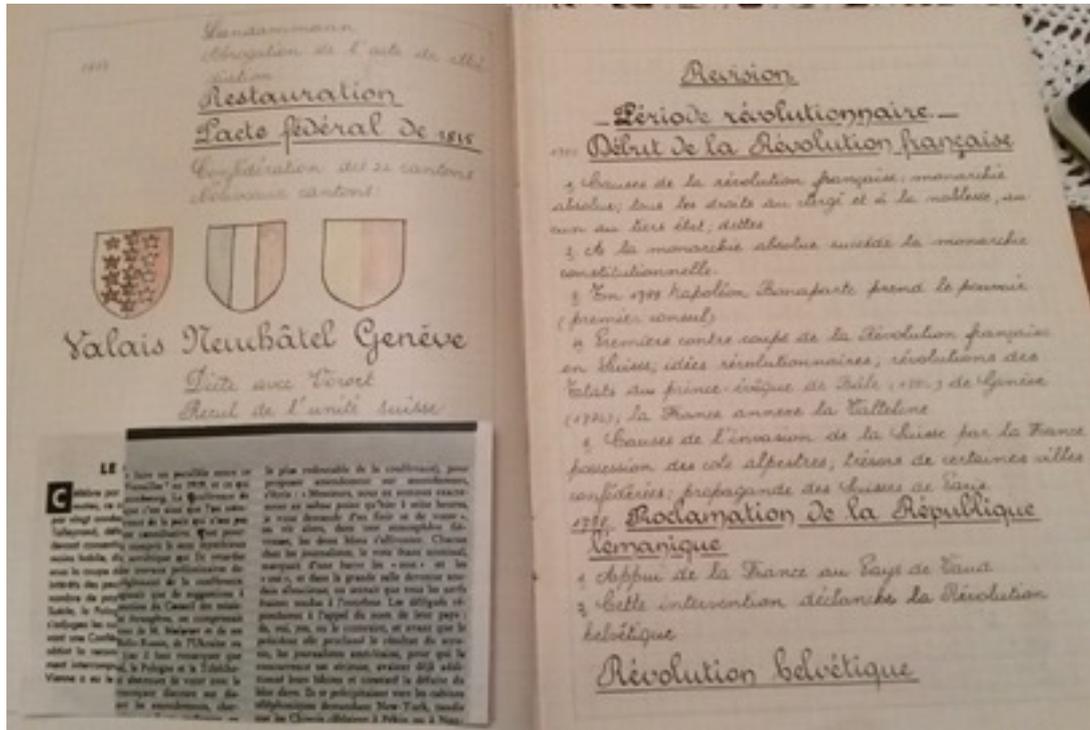
Les vacances ne se sont uniformisées que plus tard mais ce mode de fonctionnement démontre les différences existant entre villes et campagne.

Les entretiens montrent également que les horaires d'école n'étaient pas les mêmes suivant les communes, ce qui est le cas encore aujourd'hui. Tous les interlocuteurs mentionnent le nombre élevé d'élèves dans les classes: entre 30 et 40 élèves.

Le soin apporté au travail et à l'écriture est très important à cette époque. Dès le degré inférieur, une à deux heures hebdomadaires sont dédiées à cet apprentissage. Les élèves possèdent des manuels, mais tout le reste est écrit à la main dans les cahiers et ceux-ci doivent être irréprochables:

⁴² Cette disposition est inscrite dans la loi scolaire de 1930, chapitre 2, article 10: « Les commissions scolaires sont compétentes pour fixer l'époque et la durée des vacances en tenant compte à la fois des intérêts de l'école, des circonstances locales, particulièrement des travaux des champs. »

On devait faire des beaux cahiers. On devait faire des cadres aux crayons de couleur, on devait tout souligner. [...] tout était bien fait, avec des beaux cadres. Alors, les cahiers étaient magnifiques. [...] On apprenait la calligraphie, on a appris le normal, l'alphabet pis après à la ronde, avec les pleins, les déliés. (Liliane, p. 84, ll. 92-96)



Voici une photographie du cahier d'histoire de Claudine à l'âge de 13 ans.

Les entretiens contiennent également de nombreuses informations sur l'enseignement qui était à l'époque principalement frontal et basé sur l'apprentissage par coeur, en opposition avec les principes généraux énoncés dans le plan d'étude de 1935, qui disent que « la mémoire ne sera plus la première faculté à mettre en jeu. Il y a lieu de faire surtout appel à l'esprit d'observation, au raisonnement, à l'activité propre. » (Plan d'études, 1935, p. 17) Les entretiens montrent un décalage entre les visées du Département de l'Instruction publique et les pratiques d'enseignement sur le terrain:

Ton livre d'histoire biblique, tu devais apprendre ça par coeur. On apprenait beaucoup de choses par coeur. C'était pas tant le développement du raisonnement, de la recherche et tout ce qui s'ensuit. Tu apprenais ton histoire par coeur et pis c'est eux qui avaient raison. (Ray, p.107-108, ll. 417 et 455-457)

Oh, la Suisse, on devait connaître ça par coeur. (Sébastien, p. 101, ll. 125-126)

Nous on avait un régent qui était le fou des livrets. On commençait chaque jour par les livrets. On devait dire: " $6 \times 1 = 6$, $6 \times 2 = 12$, etc. " Si tu te trompais, tu devais recommencer. (Liliane, p. 87, ll. 195-197)

Ces quelques extraits mettent en évidence que l'enseignement à l'école était basée sur un mode de transmission des savoirs focalisé sur le rôle du maître comme unique détenteur de connaissances, en opposition avec les idées de l'école active qui pourtant étaient en vogue à cette période.

4.2 / Les relations enseignants-élèves

Nous avons également questionné les intervenants à propos de leurs relations avec leurs enseignants, en posant des questions du type: Vous souvenez-vous de vos professeurs ? Entreteniez-vous de bons rapports avec vos professeurs ? Avez-vous des souvenirs de violence à l'école ? Les souvenirs qu'ils ont de leurs enseignants peuvent être très positifs: « J'ai gardé un très très bon souvenir de mon institutrice en classe enfantine, et puis de mon instituteur. [...] Tout allait bien avec elle. » (Claudine, p. 78, ll. 121-122 et 127) D'autres souvenirs évoqués soulèvent la question de l'autorité du maître, de son statut social et de son comportement avec les élèves. Les témoignages racontent la discipline qui régnait et la sévérité des maîtres de cette époque.

J'ai fait l'école primaire avec une institutrice qui était très sévère. J'aime autant te dire qu'on n'osait pas bouger. (Ray, p.101, ll. 212-213)

Un des aspects les plus frappant lors de l'analyse des entretiens, c'est la concordance des témoignages lorsque le sujet de la discipline et de la violence des maîtres est évoqué. Tous les intervenant ont des souvenirs de violences verbales ou physiques.

Ils nous mettaient aussi derrière la porte. C'était un autre âge. Et dans les familles, c'était un peu la course aux enfants bien vus. (Caroline, p. 60, ll. 57-58)

Oh, une paire de gifles, ça le dérangeait pas et on n'aurait pas osé dire à nos parents qu'on avait reçu une paire de gifles non. C'était un épouvantable [parlant de son professeur de prim'sup']. (Rose-Marie, p.66, ll. 12-13)

Mais alors celui-là [montrant du doigt un enfant sur une photo de classe], il en a pris des tartes! Il était tellement nonchalant. Il n'aurait jamais osé dire à son père que le prof lui avait flanqué une secouée. Non, non, c'était pas la prison mais presque. (Rose-Marie, p. 73, ll. 2250-252)

À la petite école, la maîtresse avait mis un gamin sur ses genoux, et elle l'avait fessé à travers les pantalons quand même. On était catastrophé. On avait un peu peur aussi. (Liliane, p. 86, ll. 168-170)

Ce qui frappe dans ces propos, ce n'est pas seulement la violence, mais aussi la précision des souvenirs de tous les témoignages. On peut interpréter cette précision comme révélatrice de l'émotion ressentie par les élèves lors de ces manifestations de violence. Cela pourrait aussi être expliqué par le fait que ces actes de violence étaient rares et qu'ils sont donc restés présents dans les souvenirs des élèves. Toutefois, l'unanimité des témoignages tend à démontrer que ces pratiques étaient plutôt répandues.⁴³

On avait un maître, je peux te dire qu'on ne bougeait pas. [...] Il y a des gamins, il leur tirait l'oreille. Une, elle avait des tresses, [...] il tirait la tresse. (Liliane, p. 86, ll. 157 et 1163-1165)

À l'école primaire, c'était très, très sévère. Tu ne pouvais pas discuter avec le copain ou n'importe quoi. [...], de temps en temps, je crois qu'il nous fichait une claque sur les mains. (Ray, p.106, ll. 389-390)

Bon, avant et après [la guerre], ça a toujours été des maîtres très carrés, c'était stricte, ça y allait, ça marchait à la baguette. Ils seraient tous à Bochuz à force d'avoir tabassé les élèves. [...] Après, en troisième, on avait un fou, mais un fou. Il nous flanquait des baffes, c'était épouvantable. Comme on avait déménagé, on a pu changé de collège et en 4ème, 5ème, j'avais un maître qui ne tirait pas les cheveux, ne donnait pas de baffes, mais des taloches! Ça faisait mal avec la règle. (Charles, pp. 122-123, ll. 1143-145 et 149-153)

⁴³ La violence physique est interdite par les lois scolaires depuis 1806, date de la première loi émise par le canton.

Ces pratiques montrent aussi les relations entre les instituteurs et les familles, qui ne semblaient pas s'opposer aux sanctions des maîtres⁴⁴. Les rôles étaient clairement définis et les familles ne se préoccupaient pas de ce qui se passait en classe.

Tu allais à l'école, tu respectais une discipline. Il n'y avait pas de questions de...comment est-ce qu'il faut dire ça, d'avoir des initiatives et même si tu trouvais que quelque chose n'était pas juste, tu avais meilleur temps de la boucler et faire ce qu'on te disait de faire. [...] Tu sais, les instituteurs, c'était de la vieille école. Je veux pas dire l'école des coups de bâtons mais c'était pas bien loin. [...] Il y avait une discipline de fer, et tu n'avais jamais de parents qui faisaient recours. (Ray, pp. 108-109, ll. 434-437, 440-441 et 446-447)

Lorsque nous interrogeons les intervenants à propos de leurs relations avec leurs enseignants, leur réponse montre que la relation maître-élève restait basée sur le domaine scolaire. Il semble qu'il y avait une séparation entre l'école et la vie familiale. Certains intervenants comparent l'école qu'ils ont vécue avec le système scolaire actuel.

Ah, je te dis, on ne causait pas comme on cause aujourd'hui. Moi je suis catégorique. C'était l'école. On n'a jamais eu vraiment comme vous avez aujourd'hui avec les profs hein. Je pense pas que je me trompe beaucoup en disant que vous avez une relation bien plus...Je sais pas...Ils vous causent famille, tandis que là pas du tout. C'était la vieille école. C'était l'école et fini terminé. (Rose-Marie, p. 73, ll. 241-245)

M. Chappuis était très sévère et M. Magnin aussi. Je crois que c'était général, c'est pas seulement ces deux instituteurs. Il y avait une discipline qui était vraiment respectée. La discipline était plus sévère, plus stricte. (Claudine, p. 78, ll. 127-129 et 137)

Avec les maîtres, cela se passait bien. [...] Mais on n'osait pas, on n'aurait jamais osé aller demander quelque chose au régent. (Liliane, p. 91, ll. 355-356)

Il semblerait qu'un glissement se soit effectué entre la « vieille école » de Ray et l'école actuelle qui prône des valeurs d'équité et d'écoute des élèves.

Enfin, Ray mentionne un élément intéressant à propos du traitement réservé aux élèves gauchers. Ces derniers étaient forcés à écrire de la main droite.

⁴⁴ Dans la loi scolaire de 1930, les sanctions sont recensées dans la section 4 « Compétence des autorités scolaires en matière de discipline. » et peuvent être infligées par le maître (réprimande, pénitence ou punition, heures d'arrêt) ou la commission scolaire (réprimande devant la classe, arrêts, exclusion temporaire)

À l'école enfantine, nous étions entre 30 et 35 et ce dont je me souviens, c'est qu'on n'admettait pas les gauchers. Moi, j'avais deux copains qui étaient gauchers. La maîtresse leur bandait la main gauche pendant les leçons pour qu'ils soient obligés d'écrire de la droite. (p. 96, ll. 44-47)

Laisser écrire les élèves de la main gauche? Cette question fut posée lors de l'élaboration du futur plan d'étude de 1953. Les enseignants furent invités à émettre leurs propositions et idées pour ce nouveau plan d'étude et voici ce qu'on répondit à M. Pasche d'Oron-la-Ville qui s'interrogeait à ce sujet en 1952:

Cette question ne peut être liquidée sans autre. Dans certains cas (suite d'accident ou cas psychique), seul un médecin peut intervenir. Chez un bidextre il faut exiger l'usage de la main droite, car il est irrationnel d'écrire de la main gauche. Dans les autres cas, en attendant l'avis du médecin, il faut courir au plus pressé et laisser écrire de la main gauche, sauf s'il s'agit d'un petit. (ACV, Séance d'information sur le projet d'un nouveau plan d'études pour les classes primaires, 13 mars 1952)

4.3 / Les relations parents-enfants

« Notre peuple comprend très mal les postulats de la pédagogie nouvelle; très en retard dans le domaine de l'éducation, il croit encore à la fessée comme moyen disciplinaire essentiel, au caractère incurable des défauts, tous héréditaire selon lui, à la vertu de la mémorisation. » (Chevallaz, 1946, p. 19)

Au sein de la famille, les enfants, filles et garçons, étaient très tôt amenés à aider aux diverses tâches quotidiennes ou à effectuer des menus travaux pour ramener un peu d'argent ou à manger à la maison. Excepté Sébastien dont la famille était aisée, et Caroline qui a souffert de plusieurs maladies étant enfant, les témoignages de chacun décrivent les travaux qu'ils faisaient enfants:

C'était la mode à l'époque, quand l'herbe n'était plus très haute, après les foin, on lâchait le bétail qui pâturait, et c'était le travail des enfants de le surveiller. Et puis, il y avait aussi toutes les récoltes. Ramasser les pommes de terre, les betteraves, il n'y avait aucune machine, tout se faisait à la main. C'était vraiment, pour les enfants de la campagne, une autre époque. (Claudine, p. 76, ll. 47-51)

Parce qu'ils [les paysans] avaient tous plusieurs enfants et qu'ils travaillaient. Ils avaient besoin de cette main d'oeuvre. [...] L'été, j'allais chez les paysans pendant les vacances. [...] Ils faisaient les marchés alors on préparait les légumes. On allait aux betteraves, aux pommes

de terre. Et comme paie, j'avais un cageot de pomme de terre. Et j'allais glâner. [...] Et puis je tricotais. J'ai tricoté très tôt et j'ai beaucoup tricoté. [...] des bas, des chaussettes, des pulls. [...] Je devais faire les haricots, je devais les sécher. [...] Et puis, autrement, j'allais livrer les robes. J'allais toute seule avec mon carton sur le porte-bagage. [...] J'allais aussi une fois par semaine livrer le pain à Peney. On était deux. (Liliane, pp. 87-89, ll. 1185-186, 243-246, 254-255, 259, 263-264 et 270)

D'autres remarques montrent que les relations entre les enfants et les adultes étaient plus codifiées qu'aujourd'hui, les discussions semblaient moins ouvertes:

On causait pas tellement avec les parents. On ne causait pas tant. Toi, tu causes avec ta maman, tu causes...hein. On n'avait pas le même contact avec nos parents que vous vous avez avec les vôtres. [...] Il y a des trucs qu'on n'aurait jamais osé dire à nos parents. C'était une tout autre relation qu'à présent. (Rose-Marie, p. 72, ll. 211-215)

On était quand même soumis, tu n'avais pas le droit d'émettre des remarques et de faire des reproches à qui que ce soit. Tu subissais. [...] Tu subissais. Ma foi voilà. Il fallait aller à l'école et tâcher de faire le mieux possible parce qu'on nous ressassait assez que: "Si tu étais bon à l'école, tu verras, tu pourras faire quelque chose, tu pourras faire un apprentissage. Faute de quoi, tu iras comme manoeuvre." (Ray, p. 100, ll. 195-196 et 199-202)

Ce qui ressort lorsque nous évoquons la relation à l'adulte, c'est que le monde des adultes et celui des enfants étaient clairement séparés, les enfants étaient soumis aux règles des adultes et on attendait d'eux qu'ils participent aux tâches quotidiennes. Évidemment, le confort n'était pas celui que nous connaissons aujourd'hui et l'entretien des foyers demandait plus de travail, l'aide des enfants était par conséquent bienvenue.

4.4 / La guerre

L'irréparable s'est produit. La guerre est là et pourtant nos esprits, nos coeurs ont peine à concevoir la réalité de la catastrophe. (L'Éducateur, 16 septembre 1939, vol. 75, n°32, p. 513)

La déclaration de guerre ainsi que la mobilisation générale semblent ne pas avoir beaucoup touché nos différents intervenants. Quelques-uns évoquent la peur, l'angoisse des adultes et déclarent s'en souvenir, d'autres ont un vague souvenir du début de la guerre. Pourtant, le pays est bouleversé par les événements internationaux, comme nous l'avons expliqué au début de ce travail. Pour comprendre ces réactions, il faut garder en mémoire qu'excepté Ray, Caroline et Gabriele, les témoins étaient très jeunes et n'ont pas vécu ces événements comme les adultes. À la question: « Vous souvenez-vous du début de la guerre? » les réponses restent évasives:

On a eu peur au départ. Mais après, non. Les visites qu'on faisait à mon père, c'était des fêtes. [...] C'était absolument pas dramatique. (Caroline, p. 62, ll. 130-133)

Vaguement. Je ne peux pas dire que j'ai eu un choc mais je me souviens de cette inquiétude des aînés, des adultes. (Claudine, p. 79, ll. 152 et 154)

On n'était pas très rassurés. Parce que quand tu voyais les armées allemandes, comme elles déferlaient partout en Europe, [...]. Puis Mussolini qui lui donnait encore un coup de main depuis le Sud. C'était l'île au milieu de la guerre. (Ray, p. 102, ll. 241-244)

Les grandes personnes étaient catastrophées par l'événement. On ne savait pas ce qui allait arriver. [...] Tout le monde se faisait du souci. (Sébastien, p. 114, ll. 101-104)

Ces quelques extraits mettent en lumière que malgré leur âge, les enfants percevaient cette inquiétude des adultes face à la guerre, tout en ne se sentant pas très concernés par la situation.

Les témoignages des différents interviewés font ressortir les mesures prises par le gouvernement et l'armée qui ont marqué la population suisse à cette période, comme l'obscurcissement, l'économie de guerre (Plan Wahlen, rationnement et restrictions) et les

alarmes. Plusieurs se souviennent aussi de la présence de l'armée et des soldats mobilisés, souvent des membres de leur famille, leur père, leur frère ou alors leur instituteur.

Il y avait l'obscurcissement. Sitôt qu'il faisait nuit, on devait tout éteindre, mettre des pattes noires aux fenêtres et rester dans l'ombre toute la nuit. Ça a été quand même de 1939 à 1944. (Liliane, p. 82, ll. 28-29)

On n'a jamais eu faim, même pendant la guerre. [...] Mais il y a eu des restrictions. On avait des petites cartes de rationnement.» (Jeanne, p. 103, ll. 301 et p. 105, ll. 361-362)

Mon père a été mobilisé. Nous on était tous avec ma maman. (Caroline, p. 62, ll. 127-128)

Mon père pas, parce qu'aux CFF, ils n'étaient pas mobilisés. Mais notre professeur Benêt, il était mobilisé à tout moment. On avait sa femme comme institutrice. » (Rose-Marie, p. 71, ll. 180-182)

Je suis descendue avec l'institutrice à la gare quand les papas partaient pour la guerre. [...] Ça, ça m'est resté. De nous voir à la gare, mais on ne se rendait pas compte, à cet âge-là, on voyait partir ces messieurs, ces papas avec le train. À cet âge-là, moi, je ne pouvais pas me rendre compte. Oui, ils partaient, ça nous faisait mal, mais sans vraiment comprendre. » (Jeanne, p. 103, ll. 284-285 et 287-290)

Des alarmes, il y en avait tous les jours. Mais plus de nuit que de jour. (Charles, p. 121, l. 131)

Ces quelques extraits permettent de mieux s'imprégner du contexte qui régnait à l'époque. Même si le pays n'était pas en guerre, les effets de celles-ci se ressentaient à travers les mouvements de l'armée, les publications de la radio et des journaux ou encore les mesures d'économie de guerre.

Nous avons également demandé aux interviewés s'ils se souvenaient de la fin de la guerre. Plusieurs mettent en avant le sentiment de joie qui a gagné la population, alors qu'eux-mêmes ne comprenaient pas réellement ce qui se passait:

Bien sûr, on était content, mais bon, quant à nous marquer. Moi je dirais que la guerre ne nous a pas tellement marqué. Parce qu'on n'a pas été vraiment touché. (Rose-Marie, p. 74, l. 280-282)

La joie! Tout le monde était content. La vie revenait. Il faut dire que nous on n'a pas eu la guerre. Ce qu'on peut appeler la guerre. (Liliane, p. 92, ll. 387-389)

On était heureux qu'ils arrivent! [les Alliés] Y'en a qui ont fait une bombe à tout casser! Y'a des gens qui étaient fous, oui, ils se sont faits pauvres parce qu'ils ont tout dépensé ce qu'ils avaient pour faire la bombe! Tellement ils étaient heureux. (Gabriele, p. 131, ll. 312-314)

Les gens sont retournés chez eux comme si de rien n'était. Et la vie a repris. (Caroline, p. 64, l. 176)

4.5 / L'influence du contexte sur les enfants et l'école

Que nous tous, maîtres et maîtresses d'école, fassions que nos « petits » n'aient pas trop à souffrir dans leurs corps et dans leurs âmes de la folie des grands. Nous devons monter la garde autour de l'enfance qui nous est confiée. C'est là notre premier et notre plus grand devoir. (L'Éducateur 16 septembre 1939, vol. 75, n°32, p. 514)

Les entretiens révèlent plusieurs changements survenus durant la période 39-45 et qui ont affecté les enfants. Ces derniers ont notamment été mis à contribution pour aider aux travaux des champs. Dans les familles où les parents étaient mobilisés, les enfants soutenaient les mères dans les travaux domestiques.

Avec l'école, [...] on allait au jardin ramasser les doryphores pendant les heures de cours avec le prof. (Rose-Marie, p. 62, ll. 147-149)

Le matin, de bonne heure, on allait avec la classe ramasser ses petits trucs [les doryphores]. (Jeanne, p. 99. ll. 1167-168)



Image de gauche: (Gland, 1940), les enfants traquent le doryphore dans les champs de pommes de terre. Image centrale: des écoliers se présentent au centre de recrutement pour « l'aide à la campagne ». Image de droite: (Saignelégier, 1941) Une classe de l'école secondaire en route pour les champs. Source: Chamot, A. (1979) *Le temps de la Mob en Suisse romande*. 1939-1945. Payot: Lausanne, pp. 44-45

Certains évoquent des changements liés à l'économie de guerre. Les horaires ont changé dans certaines écoles pour économiser le chauffage, d'autres ont vu leur école réquisitionnée par l'armée. Certaines écoles ont également été temporairement fermées par manque de locaux disponibles.

À l'école primaire, [on allait à l'école] jusqu'à samedi midi. Et on avait congé le mercredi après-midi et samedi après-midi. Et puis, pendant la guerre, ça a changé, on avait l'école le mercredi après-midi et plus le samedi. C'était pour économiser l'électricité et le chauffage. » (Ray, p. 98, ll. 128-131)

Nous, on a accueilli toute la troupe, parce qu'on habitait au collège et au collège, ils avaient fait l'infirmerie. » (Caroline, p. 63, ll. 159-160)

Ensuite, de nombreux maîtres ont été mobilisés et ont dû être remplacés par des étudiants encore en formation ou des instituteurs à la retraite.

On avait eu une remplaçante. Je me souviens que M. Chappuis a fait son service militaire. Il avait un temps de service obligatoire. (Claudine, p. 79, ll. 166-167)

C'est vieux hein. Mais on changeait parfois de régent. Ou bien, il y en a qui partaient faire le service. Ils étaient remplacés par des jeunes. Parfois, il y avait des maîtresses ou des régents qui étaient à la retraite qui revenaient travailler. (Sébastien, p. 115, ll. 109-111)

En classe, il semble que les maîtres restaient silencieux sur les événements internationaux. Ainsi, lorsque nous demandons si les enseignants évoquent le sujet à l'école, seul Ray et Caroline répondent positivement.

Ah, oui, oui, oui, on en parlait à l'école. J'avais un prof, un Jules Bourquin, qui prenait la peine chaque jour pendant à peu près une demi-heure de causer des conflits qu'il y avait en Europe. (Ray, p. 104, ll. 319-321)

Ray étant âgé en 1939 de douze ans et Caroline de 14 ans, les deux étaient à cette période au collège. On peut se demander si les enseignants désiraient protéger les plus jeunes en leur taisant les événements ou si le sujet était abordé avec les élèves plus grands, comme semble le montrer les entretiens.

La thématique des réfugiés fait également ressortir des souvenirs chez certains. Caroline vivant à l'Auberson, un village se situant dans le Jura et proche de la frontière française, les habitants ont accueilli des réfugiés français. Selon elle, certains enfants français auraient été temporairement intégrés à l'école du village. Rose-Marie fait allusion elle-aussi aux réfugiés qui étaient accueillis par des familles suisses. Un membre de sa famille a hébergé un enfant anglais durant quelques mois. Ray mentionne l'arrivée des troupes françaises venues se réfugier en Suisse en 1940.

Certains interviewés parlent de l'atmosphère qui régnait à l'époque. Ils décrivent la solidarité dont faisaient preuve les gens, leur esprit d'entraide. À nouveau, Ray et Caroline semblent avoir des souvenirs plus clairs de l'ambiance qui régnait alors:

C'était une belle époque d'amitié. On ouvrait la porte hein, n'importe qui pouvait entrer. [...] Personne n'avait faim. [...] On s'aidait. (Caroline, p. 57, ll. 208-210)

Bien entendu que, il y avait une tout autre ambiance. Il faut reconnaître que dans le pays, on se serrait beaucoup plus les coudes, on s'aidait beaucoup plus qu'aujourd'hui. Il y avait moins cet esprit individualiste. En ce moment-là, on s'entraidait. (Ray, p. 99, ll. 143-145)

Rose-Marie explique que la guerre n'a eu que peu d'influence sur son quotidien, elle n'était pas vraiment au courant de ce qui se passait: « J'ai même pas réalisé disons. Bon, oui quand même. » (Rose-Marie, p. 72, l. 210) Les récits relatent des souvenirs de faits ayant eu un impact sur le quotidien des enfants, comme les travaux des champs, les horaires changeants, les maîtres mobilisés et montrent que les enfants n'ont pas perçu ces bouleversements comme une conséquence de la guerre.

Enfin, dans le but d'analyser les éventuels changements survenus après la guerre dans le monde scolaire, nous avons demandé aux interviewés s'ils avaient noté de grandes différences entre l'école qu'ils avaient vécue et celle de leurs enfants. Pour la plupart, l'école n'a pas vraiment changé après la guerre. Ils n'arrivaient pas à constater de différences notables alors que certains ont eu leurs enfants plus de dix ans après la fin du conflit. Cela nous montre combien l'institution scolaire évolue lentement.

Pour mes enfants, le genre d'école n'avait pas beaucoup changé. L'école était encore exigeante. » (Liliane, p. 93, ll. 433-434)

Toutefois, il semble que l'école s'est progressivement démocratisée. En effet, presque tous les enfants de nos intervenants ont fait une formation professionnelle ou supérieure.

Les entretiens nous ont permis de recenser des informations sur de nombreux thèmes et d'appréhender la diversité des expériences vécues par nos différents sujets. Certains se souviennent de souvenirs très précis, d'autres n'ont presque plus de souvenirs ou n'arrivent pas à raconter leurs expériences de manière structurée.

5 / Discussion des résultats et confrontation des sources

Nous cherchions dans cette étude à analyser l'impact de la guerre sur le système scolaire vaudois et sur le quotidien des élèves. Nous pensons que, même si le pays n'était pas en guerre, l'école vaudoise et le pays tout entier en avait subi les répercussions. Nous avons émis les hypothèses suivantes:

Tout d'abord, dans la mesure où la guerre a eu des conséquences matérielles sur le quotidien des élèves, comment ces derniers ont-ils ressenti ces changements?

Ensuite, nous cherchions à identifier les éventuels discours idéologiques transmis par l'institution scolaire et les adultes dans le but d'analyser la manière dont les enfants étaient informés, voire victime de la propagande de l'État.

Enfin, nous nous demandions si la guerre avait eu des répercussions sur les politiques d'éducation des années d'après-guerre.

Dans cette partie, nous expliquons de quelle manière les entretiens nous ont permis de répondre à ces différentes hypothèses. Nous mettons également en lien les informations des sources orales avec celles que nous avons pu trouver dans le corpus de sources écrites.

Concernant les conséquences matérielles, les entretiens nous ont fourni de précieuses informations sur la mobilisation des maîtres, leur remplacement ainsi que les travaux d'aide à la campagne que les classes ont dû effectuer. Ils renseignent également sur les changements liés à l'économie de guerre, comme le plan Wahlen, les restrictions et les tickets de

rationnement qui ont rythmé les années de guerre. De plus, les intervenants évoquent de multiples anecdotes dont ils se souviennent et qui permettent au chercheur de se faire une représentation plus étoffée de la vie quotidienne de ce temps-là, sur les moyens techniques à disposition à l'époque, les transports, l'alimentation ou encore les loisirs.

Ainsi, nous pouvons confirmer l'hypothèse d'une influence de la guerre qui s'est manifestée par des conséquences matérielles sur le quotidien des enfants et que ceux-ci ont ressenti par des bouleversements au niveau de l'école mais aussi de la vie familiale. Les sources écrites confirment les propos recueillis par les entretiens et permettent d'obtenir des informations plus précises sur les changements liés à l'école par exemple. À la lecture des comptes rendus du Conseil d'État, on s'aperçoit bien que la tenue des classes a été un souci majeur durant les périodes de mobilisations générales et qu'il a fallu gérer durant toute la période de la guerre.

Nos maîtres furent mobilisés très nombreux, nos locaux scolaires furent occupés par la troupe et il y eut de septembre à mi-novembre [1939] une période difficile. [...] L'automne venu, la troupe eut, en maints endroits, beaucoup de peine à rendre les locaux scolaires qu'elle occupait. Il fallut tenir la classe à l'église, trop vaste, mal éclairée et mal chauffée, à la Salle du Conseil ou de la Municipalité, dans la salle paroissiale, dans un appartement privé. [...] Si l'on ajoute à cela les nombreuses dispenses accordées à de grands garçons ou de grandes filles qui devaient remplacer les mobilisés, les nombreux congés qui furent demandés en automne et même cet hiver par des enfants qui devaient travailler pour aider ceux qui restaient la ferme, à l'atelier; la fatigue des enfants qui travaillaient ferme avant et après la classe et les mauvaises conditions de travail qui furent la règle souvent; si l'on sait que nos enfants sont fort préoccupés par la guerre, travaillés par toute sorte de questions extra-scolaires, dérangés facilement par la troupe; que souvent les conditions de vie sont dures, on comprendra que nous classions l'année 1939 comme une année pénible pour tous. (Compte rendu du Conseil d'État, 1940, p. 89)

Cet extrait nous montre que les conséquences ont été nombreuses et nous donne un aperçu au niveau macro de ce qu'on dû gérer les autorités scolaires. La dialectique entre les sources orales dont l'ordre est plutôt du micro ou méso et les sources écrites nous apportent une meilleure compréhension du fonctionnement de l'école à cette période.

Notre deuxième hypothèse, qui visait à identifier les discours idéologiques véhiculés par l'institution scolaire, n'a pas pu être confirmée par les entretiens. En effet, nous n'avons pas

recueilli assez d'informations pour pouvoir assurer que l'école fut utilisée comme instrument de propagande par l'État suisse. Tout au plus, les interviewés ont pointé du doigt l'enseignement poussé relatif à l'histoire suisse. Charles, ancien instituteur et doyen de l'École normale et qui porte un intérêt à l'histoire de l'éducation, nous a indiqué que l'étude des manuels scolaires auraient pu nous renseigner à ce sujet:

Vous pouvez consulter également les manuels de lecture. Vous verrez qu'à cette époque-là, ils sont très fortement imprégnés, il y a beaucoup de textes de type patriotique. Ce qui se comprend. L'histoire de nos ancêtres, pas les Gaulois, mais la Suisse primitive, jouait un rôle important dans le domaine de l'histoire. (p. 104, ll. 59-63)

Le manuel d'histoire utilisé jusqu'en 1941 dans les écoles primaires, *l'Histoire illustrée de la Suisse à l'usage des écoles primaires*, de Rosier-Savary présentait un aperçu de l'histoire suisse depuis les origines jusqu'à la confédération des huit cantons et était conforme au plan d'étude de 1935 qui cantonne l'enseignement de l'histoire au champ de l'histoire suisse dans les programmes de l'enseignement primaire. Selon Laure Neuenschwander,

le manuel, au travers du récit qu'il déploie, répond sans conteste à l'attente principale de ses concepteurs. Il crée une identité nationale, en valorisant ce que l'on est dans le présent. L'étude des temps révolus, est ainsi la base même de la formation du sentiment patriotique. (Neuenschwander, 1997, p.67)

On touche ici aux valeurs défendues par la Confédération helvétique, la démocratie et la Défense spirituelle⁴⁵. Ce manuel est remplacé en 1941, par l'ouvrage de Grandjean et Jeanrenaud, *Histoire de la Suisse*⁴⁶. Ces ouvrages permettent d'apercevoir combien les thèmes de la Défense spirituelle et de l'identité nationale étaient prépondérants durant cette période d'incertitude. L'historien Lyonel Kaufman (2015) souligne d'ailleurs le rôle de transmetteurs de l'idéologie de la Défense spirituelle de ces manuels scolaires.

⁴⁵ Dans le préface de l'ouvrage, écrit par Lucien Jayet, maître à l'École d'application de Lausanne, l'homme fait hommage à la discipline historique dans les termes suivants: « Aujourd'hui que, dans nos démocraties, c'est le peuple qui est roi, l'étude de l'histoire devient utile à tous. Mieux que toute autre discipline, en effet, elle fournit les éléments nécessaires au développement du cœur et de la conscience morale, en même temps qu'elle contribue à la culture du sentiment national. »

⁴⁶ En 1941, le pays fête le 650^{ème} anniversaire de la Confédération.

D'autres sources montrent que l'institution scolaire était vue comme le garant des valeurs démocratiques suisses, il s'agit des publications de l'*Éducateur* et de l'*Annuaire de l'instruction publique*. Les publications de la période 1939-1945 sont très intéressantes car elles font office de tribune aux enseignants et offrent au lecteur un aperçu des querelles et des inquiétudes de l'époque. Le discours idéologique sur la Défense spirituelle est omniprésent. Dans son discours publié dans l'*Éducateur* du 16 septembre 1939, Henri Vallotton, président du conseil national en 1939, s'adresse en ces termes à la communauté enseignante :

À vous la tâche splendide et redoutable de révéler à ces enfants la beauté de notre pays, sa richesse morale, la bonté de ses institutions. À vous de leur enseigner ce qu'est la vraie liberté, limitée par les droits des autres et par le bien de l'État. Enseignez à nos élèves la fierté d'être Suisses. La fierté d'être Suisse, non pas l'orgueil de se prétendre supérieur. » (L'*Éducateur*, 1939, vol.75, n° 32, p. 522-523)

Ainsi, il semble que la guerre ait renforcé cette volonté de protéger le pays et sa population des idéologies extérieures⁴⁷. La consultation des sujets de composition des examens des années de guerre montre aussi que l'on tente de renforcer les sentiments patriotiques des élèves à l'école, avec des sujets comme « Notre devoir dans les temps actuels, à nous grands garçons et grandes filles » (1940) , « Un coin de l'Exposition nationale, celui que j'ai préféré » (1940), « Un soldat monte la garde » (1940), « Terre où je suis né » (1941), « Autour du feu du 1^{er} août » (1942) ou « Fiers d'être Suisse » (1943).

Ainsi, si les entretiens ne permettent pas de confirmer notre seconde hypothèse, l'analyse des sources écrites montre que l'école a servi à véhiculer les valeurs défendues par la Confédération.

Quant à notre dernière hypothèse qui proposait d'évaluer les conséquences de la guerre sur les politiques d'éducation durant le conflit et dans les années qui suivirent, les entretiens ne suffisent pas pour confirmer notre hypothèse. Les sources écrites nous donnent quelques pistes pour appréhender la situation de l'école à l'époque. L'école durant la guerre est soumise à des attaques de la part de certains particuliers, comme l'initiative de l'avocat Edouard Sillig

⁴⁷ Le parti communiste est interdit dans le canton de Vaud en 1939.

en 1941, qui, dans une pétition adressée au Grand Conseil⁴⁸ demande la réorganisation de l'éducation physique scolaire, qu'il considère comme insuffisante compte tenu des circonstances. Cette pétition est directement liée aux événements internationaux et ses défenseurs prônent la formation de jeunes hommes forts prêts à défendre le pays en cas de nécessité. De plus, il semblerait que certains acteurs du monde de l'enseignement se mobilisent pour proposer des réformes. Ainsi, un ouvrage dirigé par Louis Meylan, alors directeur du Gymnase de Jeunes filles à Lausanne, est publié en 1941 dans le but d'attirer l'attention sur une réforme de l'école secondaire. L'idée est de présenter des solutions au « problème de l'adaptation de l'école secondaire vaudoises aux besoins actuels. » (Meylan, 1941, p.5) Il semble à la lecture de l'introduction de l'ouvrage que plusieurs publications ont vu le jour pour réformer l'institution scolaire durant la période de guerre⁴⁹. Un autre ouvrage témoigne des préoccupations de certains à l'égard de l'éducation de la jeunesse, celui de George Chevallaz publié en 1946 et qui met l'accent sur la nécessité de réagir face au déclin de la vie morale dont il se fait le témoin:

Nous vivons une époque de fer, qu'illustrent les deux grandes guerres auxquelles nous avons assisté. [...] Bien des faits, tout autour de nous, montrent à quel point la vie morale s'est ravalée. [...] Que peut faire l'école contre une éducation pareille? Comment enseigner l'honnêteté, l'idéal et la morale à des enfants et des adolescents qui n'entendent parler que de guerre, de haine, de marché noir, d'amnistie fiscale, de gentillesse excessive des femmes de tous les milieux envers les permissionnaires étrangers? [...] Il est besoin chez nous d'un redressement vigoureux, et ce redressement ne peut s'opérer que dans la famille et dans l'école. (Chevallaz, 1946, pp. 2-3)

Nous voyons donc à la lecture de ces quelques lignes que la guerre est associée à la moralité des individus et qu'une réflexion se développe pour protéger la jeunesse et surtout assurer l'avenir du pays.

⁴⁸ « École et éducation physique. Une pétition au Grand Conseil ». *La Gazette de Lausanne*, 23 septembre 1940, p. 2

⁴⁹ « Rien d'autre ne pourrait être plus agréable que de voir d'autres parents ou d'autres citoyens apporter, sur le problème qui les a préoccupé [ndlr: l'adaptation de l'école secondaire aux circonstances de la guerre], des propositions ou suggestions plus propres que les leurs à mettre nos collègues et nos gymnases en état de s'acquitter de la tâches que leur imposent les circonstances actuelles. » (Meylan, 1941, p.6)

Après la guerre, il semblerait que la tendance soit plutôt au changement. Dans l'*Éducateur* du 12 janvier 1946 sont mentionnés les thématiques qui préoccupent le corps enseignant de l'époque:

Les revendication d'ordre économique, social, la situation morale de l'instituteur, la révision des plans d'enseignement, l'accès de tous les enfants aux apprentissages et aux études qui leur conviennent, le "statut" de l'enfant, enfin les rapports entre l'école, la famille, l'Eglise et l'Etat, le problème de la laïcité. (*L'Éducateur*, 1946, n°2, p. 17)

En 1953, le nouveau plan d'étude vaudois entre en vigueur et malgré l'influence des pédagogies actives qui se ressent à la lecture des principes généraux de ce nouveau plan, l'organisation de l'enseignement ne change pas beaucoup par rapport à celui de 1935. Cela correspond avec les réponses des interviewés lorsque nous les interrogeons sur la scolarité de leurs enfants qu'ils décrivent comme assez similaire à celle qu'ils ont vécues. Toutefois, il semble que l'usage de la violence physique se raréfie et que l'école se démocratise progressivement. Ainsi, comme l'explique François Bettex, « l'école obligatoire est gratuite à tous les degrés et dans toutes les sections » selon une décision du Grand Conseil du 23 février 1960. (Bettex, 1990, p.139). Toutefois, il est difficile de dire s'il y a une corrélation entre la guerre et les changements survenus au sein de l'institution scolaire.

Ainsi, si le second conflit mondial a généré une remise en question de certaines pratiques scolaires durant le conflit, il est difficile de lui attribuer les changements survenus dans l'école dans les décennies suivantes.

6 / Conclusion

La visée de ce travail étant de mettre en lumière l'impact de la seconde guerre mondiale sur le système scolaire vaudoise, plusieurs interrogations ont conduit notre réflexion:

Tout d'abord, nous nous demandions quelles avaient été les conséquences matérielles de la guerre sur l'école vaudoise. Nous pouvons maintenant dire que l'école vaudoise a subi plusieurs bouleversements dès la mobilisation générale du 1er septembre 1939: près des deux-tiers des instituteurs étant mobilisés, il a fallu combler leur absence, certains locaux étant réquisitionnés par l'armée, des classes sont restées sans locaux disponibles, ont été déplacées,

parfois fermées. Les élèves ont également été utilisés comme main d'oeuvre avec l' « aide à la campagne ».

Ensuite nous cherchions à savoir si l'école avait servi d'instrument de propagande à la Confédération. Nous avons vu que les pressions pour développer le sentiment national et promouvoir la Défense spirituelle se sont faites insistantes à travers les discours de certains politiciens, mais aussi que le contenu de certains manuels scolaires visait à développer leur amour de la patrie. Ces éléments ne sont pas nouveaux, puisque le sentiment patriotique est déjà mis en avant dans l'Entre-deux-guerres. Le second conflit toutefois génère un nouvel élan dans la défense de l'esprit suisse.

Enfin, nous nous intéressions aux conséquences de la guerre sur les politiques d'éducation. Si l'analyse des entretiens ne nous a pas permis de répondre à cette question, le dépouillement des sources écrites permet d'avancer que l'école vaudoise a subi plusieurs assauts dont nous pouvons relier l'origine aux circonstances de l'époque: la pétition Sillig adressée au Grand Conseil en 1941, les tentatives de réformes proposées par Louis Meylan en 1941 et George Chevallaz en 1946. Par conséquent, nous pouvons affirmer que la guerre a généré un questionnement à propos de l'institution scolaire.

Nous aimerions évoquer les limites auxquelles nous avons été confrontés lors de l'élaboration de ce travail et qui se situent au niveau des sources utilisées. En effet, l'exploitation de sources orales n'a pas suffi pour répondre à certains de nos questionnements, notamment à propos des discours idéologiques transmis par l'école et des conséquences sur l'instruction publique vaudoise. Peut-être que c'est un problème relatif au choix de l'échantillon: les anciens élèves n'avaient pas forcément une connaissance approfondie du système dans lequel ils ont grandi. Ainsi, l'entretien avec des anciens enseignants ou des pédagogues de cette époque aurait pu nous apprendre davantage à ce sujet. Malheureusement, la plupart ne sont plus de ce monde et les tentatives pour trouver ces personnes ont été infructueuses. Cela peut aussi être dû au questionnement du chercheur: a-t-on posé les « bonnes » questions ? On en revient ici à l'importance du questionnement pour la méthode choisie ici. Toutefois, le recours aux sources écrites nous a permis de répondre en partie à ces questionnements.

Nous disons « en partie » car le sujet est vaste et l'analyse des sources écrites aurait mérité un dépouillement plus systématique et approfondi. Ainsi, l'analyse des manuels scolaires aurait pu nous donner de précieuses informations à ce sujet. D'autre part, nous n'avons pas eu recours aux circulaires du Département de l'instruction publique qui aurait pu nous donner de précieuses informations sur les situations particulières des écoles et qui auraient pu faire l'objet d'une étude particulière. Ces circulaires sont souvent conservées dans les archives communales des villages et nos recherches aux Archives cantonales ont été infructueuses concernant les circulaires.

Plusieurs pistes s'offrent donc pour approfondir cette thématique. Au cours des entretiens, les interviewés ont fait référence aux enfants réfugiés accueillis en Suisse, sujet que nous n'avons pas abordé dans ce travail mais qui mériterait d'être creusé. Adolphe Ferrière (1945) y fait également référence dans son ouvrage *Maisons d'enfants de l'après-guerre*. Ainsi, l'action des pédagogues et des institutions envers les enfants victimes de la guerre aurait pu être un prolongement à ce travail.

Pour conclure, nous aimerions mettre en lien ce travail de mémoire avec notre avenir professionnel. Ce travail nous a permis d'approfondir nos connaissances sur l'histoire de l'instruction publique dans notre pays et plus précisément dans le Canton de Vaud. Grâce aux entretiens et à la lecture des sources écrites nous avons découvert un pan de notre histoire, une vision du monde qui n'est plus aujourd'hui, nous avons rencontré les grands hommes qui faisaient l'actualité de l'époque et les préoccupations des enseignants d'alors et des petites gens. Cette recherche nous a permis d'aller à la rencontre des enfants de cette période particulière et de saisir leur histoire de vie, d'écouter ces petits riens du quotidien qui forgent notre mémoire individuelle et collective. Ainsi, ce moment de la rencontre reste le moment fort dans l'élaboration de ce travail. C'est pourquoi j'aimerais terminer ce travail en remerciant Caroline, Rose-Marie, Claudine, Liliane, Jeanne, Ray, Charles, Sébastien et Gabriele, d'avoir accepté de répondre à mes questions et d'avoir fait ce saut parfois douloureux dans leur enfance pour me permettre d'écrire ces mots.

7 / Annexes

7.1 / Grille d'entretien pour les anciens élèves

1) Pourriez-vous me parler de votre enfance?

Relance: Pourriez-vous me parler de votre maison? Votre village? Vos jeux? Votre famille?...

2) Quels souvenirs gardez-vous de l'école?

Relance: Comment se déroulait vos journées à l'école? Vous souvenez-vous des matières que vous aviez? Quel matériel aviez-vous à disposition? Que faisiez-vous pendant votre « temps libre »? Que faisiez-vous après l'école?...

3) Pourriez-vous me parler de vos instituteurs?

Relance: Parlez-moi de vos instituteurs préférés? Avez-vous des bons souvenirs de vos instituteurs? Mauvais souvenirs?

4) En 1939, la guerre éclate et la mobilisation générale est déclarée en Suisse le 2 septembre. Quels sont vos souvenirs de ces moments-là?

Relance: Les adultes parlaient-ils beaucoup de la guerre? Voyiez-vous souvent des soldats?

5) Est-ce que la guerre a perturbé votre vie quotidienne? Qu'est-ce qui a changé?

Relance: Y avait-il souvent des alarmes?

6) Est-ce que votre école a changé pendant la guerre?

Relance: Vos instituteurs ont-ils été mobilisés? Est-ce que vous avez eu des congés inhabituels ou un manque de matériel?

7.2 / Déclaration de confidentialité

Yverdon, le 16 novembre 2016

Déclaration de confidentialité

Je, soussignée Jessica Pillonel, atteste par cette déclaration de ce qui suit:

Dans le cadre de mon travail de bachelor à la Haute Ecole Pédagogique du canton de Vaud, je suis amenée à mener des entretiens.

Ces entretiens sont enregistrés dans un but professionnel et l'anonymat des personnes interviewées est préservé par l'utilisation de prénoms et noms d'emprunt.

Jessica Pillonel

7.3 / Retranscriptions des entretiens

7.3.1 / Retranscription de l'entretien avec Madame Caroline P.

Date de l'entretien: 2 décembre 2016

Lieu: Réseau santé balcon du Jura, Sainte-Croix, dans sa chambre.

Durée: environ 45 minutes

Date de naissance: 29 novembre 1925

Profession: Employée de bureau chez Paillard

Commentaires: Madame E.P souffre de trouble de l'ouïe. Cela a rendu la conduite de l'entretien plus complexe, je devais parler très fort.

(Salutations)

1 *Étudiante: Si vous ne comprenez pas ce que je dis, il faut me le signaler, d'accord. J'essaie de parler fort. D'accord?*

Caroline: Oui, oui, il faut parler fort.

5 *Étudiante: Moi, je m'appelle Jessica, je suis étudiante à Lausanne et j'aimerais être enseignante et je dois faire mon travail de fin d'année et j'écris quelque chose sur « comment s'était l'école à votre époque? ». Est-ce que vous avez des souvenirs de l'école à votre époque ?*

Caroline: Oui, on était à l'école simple enfin l'école normale...

Étudiante: L'école primaire?

10 Caroline: L'école...

Étudiante: Primaire?

Caroline: Oui.

Étudiante: Et vous avez fait vos écoles à Sainte-Croix ?

Caroline: non à l'Auberson puis j'ai fait le collège à Ste-Croix.

15 *Étudiante: D'accord. Et vous êtes née en quelle année?*

Caroline: Comment?

Étudiante: Vous êtes née en quelle année? Quelle est votre date de naissance?

Caroline: J'ai 91 ans. En 1925.

Étudiante: Vous avez commencé l'école vers 1932. Il y avait une école à l'Auberson?

20 Caroline: A l'Auberson, oui. Il y avait une grande école à Sainte-Croix, c'était le collège. A l'école primaire, jusqu'à ... dix ans, non plus. On allait à l'école jusqu'à seize ans. Jusqu'à seize ans avec l'école secondaire. Parce que l'école secondaire, on la prenait à douze ans. J'ai fait mes quatre ans de collèges.

Étudiante: Est-ce que vous vous souvenez de cette école à l'Auberson?

25 Caroline: C'était plus bourgeois. (*Elle n'a pas compris ma question et parle du collège*). C'était le collège quoi. Du reste, pour les familles comme chez moi qui étaient des pauvres gens, c'était une charge.

Étudiante: Est-ce qu'il fallait payer?

Caroline: Il fallait payer. Je sais même plus combien moi.

30 *Étudiante: Et vos parents, ils faisaient quoi comme métier?*

Caroline: Mon père était ouvrier d'usine, il était chez Paillard. Ma mère était à la maison. Elle avait six enfants.

Étudiante: C'était une grande famille! Et vous vous étiez...

Caroline: J'étais celle du milieu.

35 *Étudiante: Vous n'aviez pas besoin de vous occupez des plus petits alors.*

Caroline: Non. Je dirais qu'on m'a épargné. J'ai été beaucoup malade. J'ai eu la tuberculose, j'ai eu tout ce qu'on pouvait avoir comme maladie. Alors, j'étais peu à l'école.

Étudiante: Vous ne pouviez pas aller à l'école?

40 Caroline: Non, j'allais pas à l'école. On avait des carnets scolaires où vous aviez la présence et l'absence et moi je me suis trouvée avec des carnets qui avaient une demi année.

Étudiante: Mais vous preniez du retard alors?

Caroline: J'ai beaucoup appris avec mes amis, les copines m'apportaient les devoirs. Pendant que les autres étaient à l'école.

45 *Étudiante: Et vous avez des souvenirs de vos instituteurs ou de vos institutrices?*

Caroline: Pardon?

Étudiante: Vous vous souvenez de vos maîtresses ou de vos maîtres? du régent?

50 Caroline: Oui. C'était principalement des gens du village. Et puis, c'était souvent des vieux garçons ou des vieilles filles. Ils passaient leur vie là. Parce qu'on avait la petite école, à 5-6 ans. Et ils restaient avec nous jusqu'à seize ans.

Étudiante: Toujours le même maître?

Caroline: Souvent.

Étudiante: Et vous avez des bons souvenirs d'eux?

55 Caroline: Attendez...il y avait... Par exemple, ...J'ai de la peine à parler hein. Ils pouvaient prendre une fessée hein.

Étudiante: Ca vous est arrivé d'avoir une fessée?

Caroline: (*Hochement de tête affirmatif*) Ils nous mettaient aussi derrière la porte. C'était un autre âge. Et dans les familles, c'était un peu la course aux enfants bien vus. Les pauvres gens étaient souvent...moins favorisés. On favorisait un de faire toutes les classes.

60 *Étudiante: Parce que vous connaissez des gens qui ont arrêté l'école?*

Caroline: Une fois qu'on a été concierge du collège.

Étudiante: Il y avait beaucoup de gens riches à l'Auberson?

65 Caroline: Il y avait beaucoup de petites usines, de gens qui gagnaient bien leur vie. On voyait vraiment la différence. Moi, quand on était gamins, on devait faire les commissions ou des choses comme ça. On était toujours les plus polis. On devait dire...Je dis toujours: « J'ai appris à dire oui et merci. »

Étudiante: Vous avez fini l'école en 1941.

Caroline: Oui. Et là, je suis allée à l'usine. Parce que quand il y avait les usines, vous finissiez l'école et c'était l'usine.

70 *Étudiante: Vous ne pouviez pas choisir votre métier?*

Caroline: A moins d'avoir truc supérieur. Par les parents ou par ...

Étudiante: Mais vous avez fait le collège. C'était une école supérieure, non?

75 Caroline: J'ai fait le collège. C'est un niveau supérieur déjà. Et puis après, y'en a qui avait la possibilité, moi je l'avais pas, de faire un apprentissage. C'était un apprentissage à la papa. C'est-à-dire que vous étiez dans la famille d'un industriel.

Étudiante: Vous, vous n'avez pas fait un apprentissage, vous avez travaillé directement.

80 Caroline: J'ai pas fait d'apprentissage mais j'ai eu la chance en travaillant beaucoup. Parce qu'il y avait des cours souvent. En essayant de suivre et des trucs comme ça, j'ai quand même eu une situation. Mais il fallait travailler. Et en dehors de ça, à côté des familles bien, vous restiez quand même le petit popotin hein. C'était dur. Mais ça vous faisait...[...] Vous travaillez, vous prenez des cours et vous arrivez au truc que vous aviez envie. Pour les salaires par exemple.

Étudiante: Vous pouviez arriver à améliorer votre situation par exemple.

85 Caroline: Oui. J'étais fière et puis j'étais contente. Ce qu'il y avait, c'est que ces temps-là étaient souvent pour travailler. Par exemple, des pauvres gens allaient travailler le samedi. Alors que les autres, ça se faisait pas. Nous on se trouvait heureux.

Étudiante: Vous aviez un seul jour de congé par semaine, le dimanche?

Caroline: Non, on ne travaillait pas le samedi.

90 *Étudiante: Et vous deviez aller à l'église le dimanche?*

Caroline: Non, le dimanche, on avait un tas de choses à faire.

Étudiante: Vous faisiez quoi par exemple?

95 Caroline: Mon dieu! Qu'est-ce que je peux vous dire? Le ménage, on profitait de faire les fenêtres et tout le bazar. Il y en a qui travaillaient les deux pour arriver à joindre les deux bouts. Ecoutez, moi j'ai commencé à travailler à 16 ans, je gagnais 45 centimes à l'heure.

Étudiante: Vous vous êtes mariée plus tard?

Caroline: Je me suis mariée à 33 ans. Et à cette époque-là, on avait son trousseau. Ça existait encore et on le brodait.

100 *Étudiante: 33 ans, c'était tard pour l'époque.*

Caroline: C'était tard oui. Oh, pourquoi...J'avais le temps. Et je me suis mariée à 33 ans et j'ai été mariée 3 ans. Je n'ai pas supporté qu'on me commande. A n'importe quel âge. Et j'ai gagné ma vie toute seule jusqu'à la fin sans jamais avoir de dettes. Je me suis bien battue parfois mais j'arrivais toujours à ce que je voulais.

105 *Étudiante: Et vous avez fait toute votre vie à l'Auberson?*

Caroline: Comment?

Étudiante: Vous avez passé toute votre vie à l'Auberson?

110 Caroline: Non. J'ai habité Sainte-Croix. J'étais indépendante, j'habitais Sainte-Croix. C'était déjà un standing un peu mieux. J'avais un appartement plus confortable que mes parents.

Étudiante: Pour aller voir vos parents, vous alliez à pied?

Caroline: Ils ont bien souffert. Du manque d'argent. Vous savez, il manquait toujours quelque chose. Ils travaillaient à l'usine, ma mère avec ses gosses, mais ils ont travaillé tous les deux le soir.

115 *Étudiante: C'était difficile.*

Caroline: Ils aidaient les paysans. En principe, aux travaux de la ferme et ils étaient payé avec un [...] je crois.

Étudiante: Et vous deviez aider quand vous étiez enfant?

Caroline: Comment?

120 *Étudiante: Vous aidiez aussi à la ferme?*

Caroline: Non. Mes parents ont toujours fait. Même si ils avaient par exemple le balayage ou récurage des corridors à l'école. Ils avaient 20 francs par mois. Moi j'ai beaucoup parlé avec mes parents, ça m'intéressant, on me répondait: « C'est à nous d'aider ». On me disait pas [...].

125 *Étudiante: J'ai une autre question. Quand la guerre a commencé en 1939, vous habitiez à ...*

Caroline: *(me coupe la parole)* Mon père a été mobilisé. Nous on était tous avec ma maman!

Étudiante: Vous aviez peur?

130 Caroline: Non. Pourtant on était sur la frontière, mais non. On a eu peur au départ. Mais après, non non. Les visites qu'on faisait à mon père, c'était des fêtes! Oui! Parce que c'était sur la frontière et il y en a qui savaient que les parents venaient, alors on faisait un gâteau. C'était absolument pas dramatique.

Étudiante: Et il y a des choses qui ont changé?

135 Caroline: Oui.

Étudiante: Quoi par exemple?

Caroline: Par exemple, vous savez, au service militaire, mon père était toujours la poire. C'est-à-dire que volontairement, il se trouvait que ces jeunes devaient avoir congé et c'est lui qui [...]. Alors, c'était nous qui allions le voir.

140 *Étudiante: D'autres choses?*

Caroline: On était heureux! Ma petite soeur, elle avait...elle est de 33, elle avait six ans. Elle avait dit: « Si tu ne reviens pas, le papa se [...] ». Parce qu'elle trouvait que

[...]. Parce qu'ils étaient au poste les soldats. Il y en ils étaient par-ci par-là. Et ils ont été mobilisés.

145 *Étudiante: Du coup, cela faisait plus de travail pour votre maman?*

Caroline: Non, on s'y mettait tous. On s'y mettait tous. Quand on allait trouvé papa, on se préparait à l'avance. EN général, c'était le dimanche. On devait être bien pomponnés. Fallait être bien.

150 *Étudiante: Il y avait des gens, des Français ou des Allemands qui sont arrivés par l'Auberson?*

Caroline: Qu'est-ce qu'il y avait?

Étudiante: Est-ce qu'il y avait des gens, des réfugiés qui sont arrivés par ...

Caroline: Par les Fourgs? Oui. Ces gens étaient privilégiés parce que étant sur la frontière, c'était tous des gens qui étaient amis. Alors ils venaient chez nous.

155 *Étudiante: Est-ce qu'il y avait aussi des réfugiés à Sainte-Croix?*

Caroline: Oui, oui. Dans le fond, on se poussait un peu pour leur faire de la place et pis voilà.

Étudiante: Vous avez accueilli quelqu'un dans votre famille?

160 Caroline: Nous, on a accueilli toute la troupe, parce qu'on habitait le collège et au collège, ils avaient fait l'infirmerie. Et puis, les arrivées. Alors, il y avait un va et vient.

Étudiante: Et ils ont mis l'infirmerie dans la salle de classe?

Caroline: J'ai pas compris.

Étudiante: L'école a été fermée?

165 Caroline: Oui. C'est-à-dire qu'on utilisait l'école pour tout le monde. C'était l'école du village avec l'école des Fourgs.

Étudiante: Pour mettre les militaires et pour mettre l'infirmerie dans l'école, est-ce que l'école a été fermée? Comment ils ont fait?

170 Caroline: Ils ont fait ensemble. Les enfants des Fourgs ont été avec les enfants de l'Auberson. Du reste, ils nous ont dit qu'ils n'ont pas tant perdu que ça, car ils ont réussi à faire l'école. Il y avait des gens dans tout le village. Il y avait le local de gymnastique encore et puis chez des gens du village parce que ami-ami.

Étudiante: C'était une drôle d'atmosphère.

Caroline: C'était drôle oui. Comme il y avait plus de monde dans l'appartement, chacun avait son petit lit. C'est-à-dire qu'on s'arrangeait pour se faire de la place.

175 *Étudiante: Et vous vous souvenez quand la guerre a été terminée?*

Caroline: Les gens sont retournée chez eux comme si de rien n'était. Et la vie a repris. C'était une belle période. Il se passait de temps en temps quelque chose. Vous aviez les Allemands le long du mur [...]. Alors des fois, ils se trompaient de frontière, ils passaient outre, ils étaient en Suisse. Alors, on parlait de ça, on disait: « Faut pas y aller parce qu'il y a les Allemands. »

Étudiante: Vous n'aimiez pas les Allemands?

Caroline: (n'a pas compris) Ils faisaient le long du mur en moto. Je vous dirais qu'il y avait quelques crapules qui volaient.

Étudiante: Pourquoi les Suisses détestaient-ils les Allemands?

185 Caroline: Parce que c'étaient les Allemands qui étaient contre nous, pour nous. Dans le fond, on a fait ça pour éviter la guerre. Mais il n'y a jamais eu d'accrochage. On les laissait faire leur tour à moto et pis voilà. Il s nous faisaient peur.

Étudiante: Et à l'école, vous parliez de ça?

190 Caroline: Non. A moins qu'il y ait un fait. Par exemple, si un Allemand avait passé le mur ou comme ça. C'était tout une histoire. Mais nous, on n'en parlait pas avec nos parents. Sur le moment, ça avait quand même une prise dramatique. On en avait peur. Mais on n'a jamais rien eu.

Étudiante: Vous en parliez avec vos amis?

195 Caroline: Non, à moins qu'il y ait un fait d'arme. Si il y a quelqu'un qui voyait quelque chose.

Étudiante: C'est quoi un fait d'arme?

200 Caroline: Un fait d'arme, c'est quelque chose qui surprend. Par exemple, tout-à-coup quand les réfugiés sont arrivés, c'était affreux, on a cru qu'on allait tous être morts. C'était un peu théâtral parce que, dans le fond, on cherchait la bête, et puis après, on en avait peur. Un fait important dont les Français ont parlé, c'est qu'on leur a prêté l'église pour la messe tous les soirs. Et eux avaient dit: « On vous aurait jamais fait ça. » C'était important pour eux.

Étudiante: Il y a eu des enfants réfugiés qui sont venus dans votre école?

Caroline: Oui. Il y a eu des parents qui ont eu peur et qui ont placé leurs enfants.

205 *Étudiante: Vous en connaissiez alors?*

210 Caroline: Oui, mais je ne me rappellerai pas les noms. Oui, oui, bien sûr. Il y a eu beaucoup de bonne ambiance. Et une fois que c'était fini, les gens ont retrouvé leur famille et leur maison. C'était une belle époque d'amitié. On ouvrait la porte hein, n'importe qui pouvait entrer. Personne n'avait faim et personne n'a été [...]. On s'aidait. Il y avait les grandes familles. Vous savez, les grandes familles ont fait beaucoup de bien. Vous aviez des grandes familles où on mettait des enfants à [...]. On n'avait pas les mêmes habitudes.

Étudiante: Et vous êtes parties de l'Auberson à quel âge?

215 Caroline: A vingt. Je suis partie 7 ans. Et après, je suis revenue, j'ai amélioré ma situation chez Paillard. J'ai plus bougé.

Étudiante: Vous avez des enfants?

Caroline: Non. Vous savez, quand on vous dit à 25 ans: « Vous n'aurez pas d'enfant. », si vous les aimez, je vais vous dire franchement, ça m'a foutu en l'air ma vie. J'ai basé toute ma vie sur mon travail. J'ai avancé avancé mais ça, c'est la raison. Oui.

220 *Étudiante: Excusez-moi d'avoir évoqué ce sujet.*

Caroline: Oh, je veux bien vous dire ce que vous voulez.

Étudiante: Et bien, c'est très gentil à vous de m'avoir donné du temps.

225 Caroline: C'est avec plaisir. J'ai eu 91 ans la semaine passée. Je vais finir ma vie là-dedans. Ça c'est mon regret alors. Je vous dirai que je suis assez chèvre, j'aime bien m'amuser, j'aime bien rigoler, j'aime bien aller où je veux, mais ça c'est fini.

Étudiante: Vous pouvez marcher?

Caroline: Non, je ne peux plus marcher depuis le mois d'avril. Tout à coup, je n'ai plus pu.

[...]

7.3.2 / Retranscription de l'entretien avec Rose-Marie S.

Date de l'entretien: 25 novembre 2016

Lieu: à son domicile, à Yverdon.

Durée de l'entretien: environ une heure: 15h30-16h30

Date de naissance: 1930

Profession: Secrétaire

Étudiante : Mon projet de recherche porte sur la guerre et sur l'école. J'essaie de voir si il y a eu un impact sur l'école et puis pour ça j'interroge des gens et je lis aussi et j'ai d'autres sources qui complètent ma recherche. C'est pour ça que je voulais t'interroger.

- 5 Rose-Marie : Moi j'aimais bien l'école pendant la guerre parce qu'on avait M. Benêt qui était notre prof de prim-sup qui était un prof comme il y en a plus à présent. On n'oserait plus faire ce qu'il faisait et on avait sa femme qui remplaçait parce qu'il était toujours au service militaire. On était heureux quand c'était sa femme parce qu'elle était plus sympa, plus tu vois..., c'était vraiment ..oulala on aurait pas osé répondre
- 10 comme les gamins d'aujourd'hui répondent alors.

Étudiante : Est-ce qu'il vous tapait?

- Rose-Marie: Oh une paire de gifles ça le dérangeait pas et on aurait pas osé aller dire à nos parents qu'on avait reçu une paire de gifles non. C'était un épouvantable. Du
- 15 reste, la première réunion de classe qu'on a faite parce qu'on se revoit chaque année, les garçons avait dit: « Si vous avez invité le M.H, on ne vient pas, alors bon. Y'avait son fils qu'avait notre âge, qu'il avait sorti du collège parce qu'il avait un peu de peine pour le mettre dans un [...] et je te jure qu'il ne rigolait pas tout les jours parce qu'il était pire avec son fils qu'avec nous encore. On n'a pas des bons souvenirs d'école, des 3-4 dernières années de prim-sup.

- 20 *Étudiante: Toi, tu es de quelle année ?*

Rose-Marie: 1930.

Étudiante: Oui. Et ton enfance tu l'as passée où?

- Rose-Marie: Ben ici à Yverdon, rue d'orbe. Moi je suis yverdonnoise. Mon père avait construit, comment dire..., rue d'orbe 66, il y a un atelier de menuiserie, après y'a un
- 25 grand jardin et c'est un cousin qu'a racheté pis qu'avait fait sa menuiserie dedans. Oui, moi je suis née à Yverdon mais longtemps après mes frères et soeur donc j'ai un frère qu'avait 18 ans un autre 17 et la plus jeune de mes soeur avait 11 ans à ma naissance. On était cinq en famille, j'avais une soeur qu'avait 13 ans. Ma mère avait

30 42 ans quand elle m'a eue donc elle m'a pas désirée. Il y en avait déjà quatre et voila que y'en a encore une!

Étudiante: A l'époque, c'était comme ça. Et ta maman, elle travaillait ?

35 Rose-Marie: Non, non, elle faisait des ménages, des lessives. Elle devait travailler, mon père était au CFF mais .. alors voila . Ils étaient venus du canton de Fribourg. Mon père était de Cugy et ma mère de Monthey. On était catholique, ma mère était pratiquante et j'ai été à l'école catholique jusqu'à dix ans pis après j'ai été à l'école en ville comme tous mes copains étaient à l'école en ville alors moi j'ai plus voulu aller à l'école catholique.

Étudiante: Tu as commencé l'école à 6 ans ?

40 Rose-Marie: Oui l'école enfantine à la rue de Neuchâtel. Il y a une école de musique maintenant. On allait à l'école enfantine ici.

Étudiante: Et ça c'était l'école catholique ?

45 Rose-Marie: Non, c'était l'école protestante à la petite école et après on m'a mise à l'école catholique jusqu'à 10 ans et après tous mes copains étaient à la rue d'orbe à l'école protestante. Mes parents m'avaient dit, tu fais ce que tu veux mais nous on ne va pas dire au curé parce qu'il était assez dur, alors c'était mon frère aîné qui était allé dire: « ma petite soeur veux plus être dans cette école. » Alors, j'avais été à l'école en ville.

Étudiante: Mais tu m'as dit que t'as fait 4 ans chez les soeurs ?

50 Rose-Marie: Oh oui . L'école enfantine et primaire normale donc jusqu'à 10 ans parce qu'on allait à l'école à 6 ans. Après, j'ai été à l'école en ville. Il y avait la classe 3a et 3b j'étais en 3a avec les autres élèves doués et après la prim-sup.

Étudiante: Donc tu as fini l'école à 16 ans?

Rose-Marie: A 16 ans, oui ben en 46. Et puis j'ai perdu ma mère le 1er janvier 46 d'une attaque cérébrale. Ma mère est morte à 57 ans et mon père à 64 ans .

55 *Étudiante: Tu étais encore jeune!*

Rose-Marie: Oui, j'étais jeune mais je me suis mariée jeune aussi. Ça fait 50 bientôt 60 ans que je suis mariée. Oh oui, parce que je me suis mariée en 58. Oh attends... je me suis mariée en 48 à 18 ans avec mon premier mari.

Étudiante: Et tu as eu des enfants avec ton premier mari ?

60 Rose-Marie: Oui. J'ai eu ma fille qu'était comptable à la STRID qui est à la retraite maintenant. Elle habite aux Tuileries dans la maison entre l'école et l'église et j'ai ma petite fille qui a 37 ans et j'ai mon arrière petite fille. Ouais, ma fille c'est son beau père. Elle avait dix ans quand je me suis remariée. Son père c'était un grand musicien que j'avais épousé de [...] qui était un pianiste réputé mais encore un beau parleur,
65 alors c'était comme ça.

Étudiante: Mais du coup est-ce que c'était choquant à l'époque que tu divorces ?

Rose-Marie: Non même pas. De toute façon, j'avais plus mes parents. Mais il était tellement... C'était quelqu'un qui disparaissait pendant 3 jours, il allait jouer quelque part. Il avait des bonnes femmes qui venaient le chercher jusqu'à chez moi et il partait
70 jouer à la Chaux-De-Fond et Neuchâtel. Un beau jour, j'ai dit: « Fini terminé! » Alors, c'est moi qui l'ai foutu dehors et il est mort à présent et il ne s'est jamais préoccupé de sa fille. Sa mère quand même, elle la prenait en vacances mais lui non. C'était un musicien... C'est comme ça quand on est jeune, on fait des âneries.

Étudiante: Pour en revenir à l'école, tu as des souvenirs de ta scolarité ? Par exemple, si on commence depuis le début, l'enfantine tu t'en souviens un peu ?

Rose-Marie: Je me rappelle encore, je me vois encore y aller avec mon copain de la rue d'Orbe. Puis après, à l'école catholique, bon, ben, j'étais toujours brillante à l'école. *(rire)* Après, je suis partie en ville, j'ai fait la prim'sup', puis voilà. Après la prim sup', j'ai fait une école de dactylo, des cours, puis après j'ai travaillé dans un
80 bureau, chez Paillard, pendant quelques temps et j'ai travaillé pendant 23 ans chez Nicolet. J'ai été 23 ans secrétaire, j'ai un diplôme du reste, j'étais toute seule avec le patron pour faire tourner la boîte. C'est à la Rue du Châtelard, à côté de chez Fatiga. A présent, c'est son fils qui fait tourner la boîte.

Étudiante: Et toi, tu ne voulais pas faire des études?

85 Rose-Marie: Non. On n'avait pas trop les moyens à l'époque. C'était pas comme à présent disons. On n'allait pas au gymnase comme à présent. A présent, vous allez presque tous, enfin, pas tous non, mais c'était pas pareil. Et moi, j'étais qu'avec mon père, ma mère était morte.

Étudiante: Et, comme tu as fait les deux écoles, catholique et publique, y avait-il des choses qui étaient très différentes?

Rose-Marie: Ben, ça existe plus je crois aujourd'hui. Il y avait la petite école qui était catholique, ici, puis après, à la rue de la Maison Rouge. Moi j'ai été au Château, puis au Collège Pestalozzi, c'était tout, il n'y avait pas d'autres collèges à Yverdon. Moi j'habitais à la rue d'Orbe, après le pont et on n'avait pas le droit d'aller d'y aller à vélo
95 si on n'habitait pas après le pont. Et si on était en retard... c'est pas comme aujourd'hui alors. Je te dis quand j'ai vu ces gamins cet après-midi, parce que ma fille habite entre l'école et l'église aux Tuileries, des gamins de six ans. Alors, Leaticia [sa

filles qui est enseignante] m'a dit qu'ils leur font des petits bonhommes. Si c'est rouge, c'est qu'ils n'ont pas été tellement tranquille, je ne sais pas si tu entends aussi ça?

100 *Étudiante: Oui. Il y a rouge, jaune et vert.*

Rose-Marie: Oui. Alors, mon arrière petite-fille, elle toujours dans le vert. Elle est pas si tranquille pourtant. Mais certains gamins, les deux maîtresses des Tuillerues, elles ne savent plus qu'en faire. Je discutais à midi, elles m'ont dit: « Mais on ne sait plus que faire de ces gamins. » Ils sont vraiment épouvantables. [...]

105 *Étudiante: Tu as commencé quand à jouer de l'accordéon?*

Rose-Marie: Oh, peut-être quand j'avais une dizaine d'années. C'était à la salle de l'Aurore, puis vers la Maison Rouge.

Étudiante: Et pourquoi ta maman a décidé de te mettre à l'école catholique?

110 Rose-Marie: Elle était catholique et à l'époque, les soeurs, car c'était des soeurs catholiques, elles venaient à la porte jusqu'à que on dise oui pour l'école hein. Je me rappelle mon neveu qui habitait en face de chez nous, elles ont passé des dimanches entiers ou presque sur l'escaliers, car ma soeur ne voulait pas que ses enfants aillent à l'école catholique. Alors les soeurs venaient, et elles restaient une heure ou deux dans l'escalier.

115 *Étudiante: L'école catholique était gratuite aussi?*

Rose-Marie: Oui, c'était gratuit.

Étudiante: L'enseignement chez les soeurs était très différent?

120 Rose-Marie: Pas tellement. Parce que moi, je suis allée après 3 ans à l'école en ville (publique), et j'arrivais à suivre. Je pense qu'elles devaient quand même suivre, je ne sais pas, l'Etat ou ceux qui donnent les programmes. On avait sûrement le même programme, si ce n'est qu'on devait aller à la messe le vendredi. Et on allait communier. Comme on doit pas manger avant d'aller communier, on prenait notre picnic avec nous, tu vois, et puis l'été, on pic-niquait dans une salle de l'école catholique à l'époque. J'ai eu quelques copines qui sont venues après en ville, mais les dernières
125 années, car il n'y avait pas d'école ménagère à l'école catholique. Pis les garçons, si je me souviens bien, ils ne gardaient pas les garçons jusqu'à 16 ans. Je crois qu'aux alentours de 12 ans, ils devaient aller à l'école en ville. Comme c'était des soeurs, elles n'avaient peut-être pas assez de qualifications.

Étudiante: Et vous étiez séparés filles-garçons?

130 Rose-Marie: Non, non. C'était des classes garçons et filles quand même. Mais, si je me souviens bien, la dernière année, les filles faisaient l'école ménagère en ville, et les

garçons, je sais qu'ils devaient aller en ville parce qu'il y avait des maîtres. Moi j'étais à l'école au Château, on devait encore mettre du bois dans le gros fourneau. J'étais chez M. Gaulet qui était formidable, mais alors on chauffait nous-même au bois.
135 C'était un gros fourneau à bois au milieu de la classe. A l'époque, il n'y avait que Pestalozzi et le Château.

Étudiante: Vous étiez des grandes classes?

Rose-Marie: Une trentaine en tout cas.

Étudiante: Et est-ce que tu te souviens de certains détails d'une journée à l'école?

140 Rose-Marie: AH, j'ai une photo...notre classe de prim-sup. Attends, je vais te montrer. ça, c'est une bouteille que j'ai eue à notre réunion de classe de prim-sup' qu'on fait chaque année. Alors voilà notre classe de prim'sup'. Tu crois que je suis où?

Étudiante: Là. Tu avais les cheveux bouclés?

Rose-Marie: Oui, j'avais une permanente. Tu vois, mon frère était coiffeur. Ma
145 première permanente, j'ai été la faire jusqu'à Berne, il avait un salon de coiffure là-bas. Et comme mon père travaillait aux chemins de fer, on ne payait pas le train, pas grand chose. C'était pendant l'obscurcissement. Alors je me rappelle toujours, il m'avait mise dans le train et puis il m'avait recommandé au contrôleur, puis il m'avait dit: « Quand tu passes sur le pont du chemin de fer, tu entendas le bruit dans le
150 wagon », ma maman m'attendait à la gare tu vois, il faisait nuit noire, parce qu'à 10 heures du soir, tout était éteint pendant la guerre. L'obscurcissement, t'as pas connu tout ça toi.

Étudiante: Et toi tu as des souvenirs de la guerre? Du jour où elle a éclaté?

Rose-Marie: Mouai. En 1939, j'avais 9 ans. Oui, quand même, il y avait les
160 restrictions, on n'était pas... On peut pas dire qu'on a souffert de la guerre. On habitait à la rue d'Orbe, on avait des poules, des lapins, un cochon, un grand jardin, on peut pas dire qu'on a souffert de la guerre. Avec l'école, on allait aux doryphores, tu vois, on allait au jardin ramasser les doryphores pendant les heures de cours avec le prof. On allait faire les jardins, on allait faire les cultures et on ramassait les doryphores. On
165 patinait aussi, là où il y a toutes les maisons du général Guisan, au fond, la Thièle débordait à l'époque. Pis on patinait là, on patinait entre les choux et les patates. Il y avait un laitier à Yverdon, Zwahlen, en face de la migro, dans la rue d'Orbe. Il allait à Treycovagnes chercher le lait. Il avait un gros Saint-Bernard. Et l'hiver, il allait avec une grande (?) et nous on s'accrochait à sa (?) et on patinait jusqu'à l'Avenue
170 Quinaire. Il y avait pas de voiture. En dessus de chez moi, on avait trois appartements et il y avait un monsieur qui était aveugle, qui voyageait pour les savons et il avait un guide. C'était une des seules voitures qu'il y avait à Yverdon. De temps en temps, il promenait les gamins du quartier. ça a évolué à une vitesse pas possible. Moi je dis: « Mes parents reviendraient, ils se demanderaient sur quelle planète on est. »

175 *Étudiante: Est-ce que ça te rend triste tous ces changements?*

Rose-Marie: Oh, oui et non disons. Il y avait 12'000 habitants à l'époque. Pis on est arrivé à 30'000.

Étudiante: Et ton père ou tes professeurs, est-ce qu'ils ont été mobilisés pendant la guerre?

180 Rose-Marie: Oui, mais mon père pas, parce qu'aux CFF, ils n'étaient pas mobilisés. Mais notre professeur, Benêt, il était mobilisé à tous moments. On avait sa femme comme institutrice. Moi, mes frères étaient trop jeunes pour ... Oui après coup, un de mes frères qui faisait beaucoup de musique, dans les bals, il jouait de la trompette, du saxophone, il avait un orchestre de bal. Il répétait chez nous. On avait une maison, qui
185 existe toujours, il y avait trois appartements et il y avait un coulage. Il répétait là. Pis l'autre de mes frères, qui était coiffeur, qui a trouvé une Suisse allemande qui voulait se jeter à la Thièle parce que son copain l'avait plaquée. Alors, ils l'avaient sortie de l'eau et après ils se sont mariés! Et ils sont partis en Suisse allemande et ils ont eu le salon de coiffure à Berne. Ils sont tous morts hein, chez moi.

190 *Étudiante: Oui, c'est pas facile. Toi tu es la plus jeune en plus...*

Rose-Marie: Oui, j'avais une de mes soeurs, qui habitait aussi Yverdon, à la tour des Chaînettes, elle est décédée à 80 ans. Et moi, j'ai 86. Mais voilà, j'ai encore un neveu, une nièce, autrement je n'ai plus de famille autrement. Mon mari, il n'a qu'un frère. Il y a Fabienne, et une petite fille. Tu vois, on n'est pas une grande famille chez nous.

195 *(Digressions)*

Étudiante: J'aimerais encore te poser quelques questions. Avant tu as dit que tu allais aux doryphores pendant la guerre, et les garçons, est-ce qu'ils faisaient autre chose?

Rose-Marie: Non, non, non. Ils venaient avec nous! C'était la classe entière. Bon, ils ne venaient pas à la couture, c'était la seule chose qu'ils ne faisaient pas. Parce qu'on
200 avait une maîtresse de couture, eux, ils restaient dans la classe. On se rejoignait deux classes qui allait à la couture ensemble. Et les deux classes de garçons se mettaient ensemble.

*Étudiante: Je dis ça parce qu'une des personnes que j'ai interviewée m'a dit qu'il devait faire des rondes après l'école. Ils lui ont donné un fusil et ils faisaient des
205 rondes.*

Rose-Marie: Non alors pas ici. Pendant la guerre, c'était l'obscurcissement, il n'y avait plus un chat dehors et il ne fallait pas qu'on voit de la lumière depuis l'extérieur, sinon on venait taper à notre porte. La police, donc.

Étudiante: Et est-ce que toi tu te sentais touchée par cette situation?

210 Rose-Marie: Beuh, j'ai même pas réalisé disons. Bon, oui, quand même. Peut-être que les gens seraient plus touché à présent que nous. On causait pas tellement avec les parents. On ne causait pas tant. Toi, tu causes avec ta maman, tu causes...hein. On n'avait pas le même contact avec nos parents que vous vous avez avec les vôtres. Je me rends compte avec ma petite fille. Il y a des trucs qu'on n'aurait jamais osé dire à
215 nos parents. C'était une tout autre relation qu'à présent.

Étudiante: Du coup, tu ne parlais pas de ça avec tes parents?

Rose-Marie: Non, pas du tout. On devait rentrer à telle heure le soir, on n'était pas... On nous appelait, fallait rentrer.

Étudiante: Et vos professeurs ne vous en parlaient pas?

220 Rose-Marie: Absolument pas! Alors jamais. Jamais un prof nous parlait de relations...

Étudiante: Mais je veux dire de la guerre.

Rose-Marie: Ah. Ben ouai, peut-être, du moment qu'il allait les quatre dernières années, il allait au service militaire. Mais comme ça, sans jamais...On n'a jamais été vraiment mis en contact avec...Bon ben, il y avait des gamins, qui venait de France. Il
225 y avait pas mal de gamins qui venaient, qui étaient accueillis.

Étudiante: Et ils pouvaient aller à l'école?

Rose-Marie: J'sais même pas s'ils pouvaient aller à l'école. Moi, j'ai ma belle-soeur, elle avait eu un petit Anglais et je crois même que j'ai une lettre ici encore, j'ai
230 toujours gardé contact avec ma nièce, qui a 70 ans maintenant hein. Là, alors, il revenait chaque année. Autrement, il a avait les petits Français. Il y en a quelques-uns. Moi, j'ai Madame Puidoux par exemple, c'était une petite Française qui est venue pendant la guerre. Pis qui est revenue après chez les gens qui l'avaient accueillie pendant la guerre. Je pense qu'il y en a quelques-uns qui sont revenus et qui se sont peut-être mariés ici. Je sais pas.

235 *Étudiante: Je me demande s'ils avaient le droit d'être scolarisés.*

Rose-Marie: Il ne me semble pas qu'ils aient été à l'école. Moi, il ne me semble pas. Alors qu'ils étaient en âge d'aller à l'école. Mais bon, ils ne les gardaient pas pendant des années hein, ils les gardaient 3-4 mois, après ils partaient, c'était peut-être des autres qui revenaient.

240 *Étudiante: Et vos professeurs n'essayaient pas de vous influencer sur la guerre?*

Rose-Marie: Ah je te dis, on ne causait pas comme on cause aujourd'hui. Moi je suis catégorique. C'était l'école. On n'a jamais eu vraiment comme vous avez aujourd'hui avec les prof hein. Je pense pas que je me trompe beaucoup en disant que vous avez une relation bien plus... Je sais pas... Ils vous causent de la famille, tandis que là pas du tout. C'était la vieille école. C'était l'école et fini terminé.

Étudiante: Tu as un seul maître quand tu es allée à l'école publique?

Rose-Marie: Non. J'ai eu Rouillet, pis le père Gullet, qui était formidable et après Benêt, qui était le maître de prim'sup.

Étudiante: Et ils enseignaient toutes les matières?

245 Rose-Marie: Ah oui. A l'époque. Il y avait une autre classe où ils avaient deux degrés. Nous, il y avait deux classes de prim'sup. Une où il y avait 3-4ème et nous on était tombés sur la classe où il faisait tous les degrés. Tu as compté combien on était?

Étudiante: Oui, 33.

250 Rose-Marie : C'était des classes normales. Moi je me souviens, je sais pas d'où il venait mais son père était instituteur à Suchy. Mais alors celui-là, il en a pris des tartes! Il était tellement nonchalant. Il n'aurait jamais osé dire à son père que le prof lui avait flanqué une secouée. Non, non, c'était pas la prison mais presque. Je te dis, la première année où on a fait une réunion de classe, c'était pour nos 40 ans. Les garçons ont tous dit, parce que le père Benêt vivait encore, ils avaient dit: « Si vous invitez le père Benêt, on ne vient pas! »

Étudiante: Mais en dehors du fait qu'il était violent, c'était un bon maître?

Rose-Marie: Oui, c'était un bon maître. On n'avait pas tant à discuter.

Étudiante: Vous deviez payer vos fournitures?

260 Rose-Marie : Je ne crois pas. Il ne me semble pas. Mais bon, on n'avait pas autant de fourniture qu'à présent. Non, non, je crois pas qu'on payait. On payait le lait, parce que l'hiver, on nous donnait, enfin si on voulait hein, on nous donnait du lait. C'était pas une obligation. On n'avait pas trop d'argent à l'époque hein. On était presque tous fils d'ouvrier. Les salaires c'était donc... Mon mari, qui était instituteur, quand on s'est marié, il gagnait 780.- par mois comme instituteur à Moudon, tu te rends compte.

265 Mais bon, on payait aussi j'sais pas combien d'appartement, tu prenais 300.- pour faire à manger, tu arrivais à faire à manger. Tandis qu'à présent hein, tout est proportionnel.

Étudiante: Et tu allais à l'école le samedi?

270 Rose-Marie: Le samedi matin. On avait congé le mercredi après-midi. On avait l'école le samedi matin.

Étudiante: Et ça n'a pas changé une fois que la guerre a éclaté?

Rose-Marie: Non. Pourquoi?

275 *Étudiante: Je sais que dans certaines écoles, pour des raisons d'économie, ils ont modifié les horaires. En 1946 tu as terminé l'école et la guerre était finie. Est-ce que cela ta marqué?*

M.S.: Pas spécialement je dirais parce qu'on avait pas été tellement touché.

Étudiante: Mais tu lisais les journaux?

280 Rose-Marie: Oui. On avait le *Journal d'Yverdon* à l'époque et un machin tel que l'*Illustré* mais c'était pas l'*Illustré*. Je lis plus les journaux maintenant que je les lisais à l'école. Oui, ben ça nous marqué... Bien sûr, on était content, mais bon, quant à nous marquer... Moi je dirais que la guerre ne nous a pas tellement marqué. Parce qu'on n'a pas été vraiment touché. On savait ce qu'il se passait, on avait la radio déjà nous. Il y en a qui n'avait même pas la radio. Mais disons qu'à la fin de la guerre on était bien contents que ce soit fini, parce que de temps en temps on avait des avions qui
285 passaient quand même.

Étudiante: J'ai l'impression qu'après la guerre, beaucoup de choses ont changé.

Rose-Marie: Oui, tout est reparti. Il y avait peut-être des trucs qui avaient été interdits. Je sais pas. Tu sais je suis vieille, je me rappelle plus.

7.3.3 / Retranscription de l'entretien avec Claudine B.

Date de l'entretien: 11 novembre 2016

Lieu: à son domicile, à Yverdon.

Durée de l'entretien: 1h30: 16h-17h30

Date de naissance: 1933

Profession: mère au foyer.

[Montre des photos]

5 Claudine: Je t'avais dit que je te montrerai des photos. On va peut-être commencer par ça si tu es d'accord. Rapidement. Le nombre d'élève qui avait dans une classe, tu vois? Ici, donc c'est ce qu'on appelait la grande école. On y entrait à dix ans et on y restait jusqu'à la sortie. Sur cette photo, il y a mes frères dessus. Moi, j'étais à la petite école. Mes frères avaient dix ans de plus que moi. Et ici, quelques années après, c'est toujours la grande école avec M. Chappuis et moi je suis là. Ça, ça doit être en 45, 44-45.

Étudiante: Tu as fait tes écoles où en fait?

10 Claudine: J'ai fait mon école primaire là (à Orzens), et à un moment donné, il y avait la prim'sup à Pailly. J'ai commencé la prim'sup à Pailly mais malheureusement j'ai eu un accident assez grave ce qui a fait que j'ai manqué l'école assez longtemps et puis mon père était toujours très en souci. Alors, il a décidé que je ne ferai plus ces trajets et j'ai repris l'école primaire à Orzens. Mais j'ai toujours regretté. A l'âge de quinze ans, on était trois filles d'Orzens, on a désiré faire l'école ménagère à Yverdon. Et puis 15 après, à 18 ans, j'ai suivi une école pour les jeunes filles qui venaient de la campagne mais on n'était pas toutes de la campagne. Il y avait aussi des jeunes filles qui venaient de la ville ou qui habitaient la campagne mais qui n'étaient pas filles de paysan, à Marcelin. Ça existe toujours Marcelin aujourd'hui. Mais l'école en elle-même, elle a 20 complètement changé. Nous, on restait là-bas. L'école existe encore, mais elles font les trajets ou alors elles prennent une chambre.

Étudiante:: Tu es fille de paysan?

Claudine: Oui, je suis fille de paysan.

Étudiante:: Et vous êtes une famille nombreuse?

25 Claudine: Alors j'ai deux frères, enfin, j'avais deux frères puisqu'il y en a un qui est décédé. Mon enfance à moi, elle n'est pas ordinaire, parce que mon père a perdu sa première femme. Ils avaient eu donc ces deux petits garçons. Et sa première épouse est décédée à l'âge de 21 ans de la tuberculose. C'était une époque, dans les années 20, même après les années 30 où la tuberculose faisait des ravages. Il y avait les

30 sanatorium à Leysin. Et puis mon père s'est remarié et moi je suis née. C'est pour ça qu'il y a cette différence d'âge avec mes deux frères. Mais ça s'est bien passé pour moi. On ne m'a jamais fait sentir que j'étais une demi soeur. C'est plus tard que, par d'autres personnes extérieures à la famille, j'ai eu quelques crève-coeurs parce qu'il y avait de temps en temps une allusion à cette demi soeur et quand on est jeune ça fait mal.

35 *Étudiante:: Oui, je pense. Et sinon, avant, tu m'as dit que la photo montrait la grande école. Mais toi, tu as commencé l'école à quel âge?*

Claudine: On avait la petite école comme on disait. Mais je n'ai pas de photo de la petite école. Pourtant le photographe était là, mais il ne photographiait pas les petits, il photographiait les grands.

40 *Étudiante: Vous étiez quand même par année à l'époque?*

Claudine: Oui, oui. A la petite école, on entrait à cinq ans, ou six ans. On y était jusqu'à la fin de nos neuf ans. On entrait à l'école après Pâques. L'année scolaire commençait à ce moment-là. Quand j'allais à l'école, l'année scolaire se terminait avant Pâques, on avait deux semaines de vacances environ. Et après, c'était le début
45 de l'année scolaire. A la campagne, les plus longues vacances qu'on avait, c'était en automne. On avait 5 semaines de vacances en automne pour aider dans les champs, garder les vaches. C'était la mode à l'époque, en automne, quand l'herbe n'était plus très haute, après les foins, on lâchait le bétail qui pâturait, et c'était le travail des enfants de le surveiller. Et puis, il y avait aussi toutes les récoltes. Ramasser les
50 pommes de terre, les betteraves, il n'y avait aucune machine, tout se faisait à la main. C'était vraiment, pour les enfants de la campagne, une autre époque. Mais j'aimais bien. Et les femmes de paysans, elles faisaient de grands jardins. Il n'y avait pas les congélateurs ni de frigo hein, il fallait faire des conserves, il fallait faire sécher tout ce qu'on pouvait sécher, les haricots, les pruneaux, les pommes et surtout les
55 haricots. On les enfilait avec une aiguille sur un fil et ça les séchait. Ah, je vois encore ma maman et toutes les ménagères de cette époque faire des quantités, des quantités de bocaux de fruits et de légumes, parce qu'il n'y avait pas de congélateur. Même en ville, il y avait des jardins! Le congélateur a changé beaucoup de choses. Quand j'ai quitté la ferme de mes parents, en 56, il n'y avait pas de congélateur. C'est arrivé 3-4
60 ans après.

Étudiante:: C'était vraiment une autre vie.

Claudine: Oui, je crois que dans toutes les familles, il y avait, comme on disait, le garde- manger. ça ressemblait à un buffet à une porte avec des rayonnages et au lieu d'avoir une porte fermée devant, c'était un treillis fixé sur le cadre de la porte. S'il
65 restait quelque chose d'un repas, on ne pouvait pas le garder 4-5 jours, c'était pas possible. En général, on réchauffait le lendemain. On avait aussi la chambre froide, une pièce, une petite chambre qui n'était jamais chauffée. Alors l'hiver, elle restait

fraîche. On pouvait laisser les restes un peu plus longtemps, deux jours. Tout a changé. Les femmes de la campagne devaient beaucoup, beaucoup travailler.

70 *Étudiante: Et toi, tu étais aux champs et tu aidais à la maison?*

Claudine: Mais oui!

Étudiante:: Et tes frères aussi?

Claudine: Mes frères aussi bien sûr. En hiver, il y avait l'entretien des machines agricoles, le bois. Tous les chauffages étaient au bois à la campagne. Chaque paysan
75 était propriétaire d'un petit coin de bois ou alors, ceux qui n'étaient pas propriétaire allait à la mise du bois en automne. On chauffait toutes les pièces comme ça. Moi j'ai été gâtée, petite fille, car on avait déjà une chambre de bain. Mais très simple: un plancher, une chaudière à bois pour chauffer l'eau et une baignoire ancienne sur pied. Et voilà. La chambre avait été installée quand la maman de mes frères était malade.
80 Donc moi, depuis toute petite, j'ai pu avoir un bain. Mais c'était un bain une fois par semaine. Et les toilettes étaient dehors, il fallait sortir de la maison, il y avait l'escalier pour aller chercher le bois, puis le coulage, et les toilettes, qu'on appelait cabinet à l'époque.

Étudiante:: Et avant, tu m'as dit que ta petite école, si on revient sur l'école, était à Orzens et la grande école à Pailly?

Claudine: Alors, il y a le collège à Orzens, qui existe toujours. Ce collège a été construit au début des années 20. Alors dans le même bâtiment, on avait la classe, la petite école qui était déjà assez grande. Il y avait la grande école et il y avait la salle de couture. On avait une très jolie salle de couture. Et on avait les filles de Gossens qui
90 venaient faire la couture à Orzens, parce que quand les filles avaient la couture, les garçons avaient l'école et ils avaient des branches que nous les filles on n'avait pas. Il y avait la géométrie, il faisaient de l'instruction publique. Moi j'ai fait de l'instruction publique avec M. Chappuis, il nous donnait des leçons d'instruction publique pour toute la classe. Mais en plus, quand les garçons étaient seuls, c'était encore un peu
95 plus poussé. Parce que les femmes ne votaient pas à l'époque.

Étudiante: Et tu as des souvenirs de l'école, des souvenirs qui t'ont marquée?

Claudine: Alors écoute, des souvenirs qui m'ont marquée, quelque chose de très important, non. Parce qu'on savait que c'était partout la même chose. Les maîtres avaient des programmes définis, imposés. Ils recevaient quand même beaucoup
100 d'ordres du département. Evidemment que je m'imagine, parce que moi, mon mari était instituteur donc. C'est quand il est arrivé à Orzens, jeune instituteur, qu'on a fait connaissance. Il recevait toujours beaucoup d'instructions, d'ordres du département. Mais il adaptait quand même son programme à sa sauce. Mais il y avait quand même l'inspecteur qui passait une à deux fois par année. Je me souviens d'avoir entendu mes
105 frères, j'étais encore trop petite. Je ne sais pas si l'inspecteur passait dans la classe

enfantine. Je n'ai pas le souvenir. Il y avait un Monsieur Cornas, à l'époque et j'entends autour de moi des gens qui venaient du vallon de la Mentue ou même de la région d'Yverdon, tout le monde avait peur de Cornas. Après, on a eu un autre inspecteur qui donnait l'impression d'être moins sévère pour nous les élèves. On n e
110 sait pas comment il était avec les enseignants finalement. Ce qui se passait quand j'allais à l'école moi, c'est qu'il y avait la commission scolaire. Il y avait le président et deux membres. A Orzens, pour un village de 200-220 habitants, il y avait 3 membres. Ces messieurs, il n'y avait jamais de dames, ça n'existait pas, venaient de temps en temps une journée. Ils étaient là, ils passaient entre les rangs. Je me souviens
115 d'un monsieur Guichard, il nous aidait. Ce n'était pas les examens, c'était durant le courant de l'année. Les instituteurs n'étaient pas surveillés mais les membres de la commission scolaire venaient de temps en temps. Ils ne venaient pas à l'improviste. Je me souviens quand l'instituteur disait: « Demain, on aura Monsieur Guichard... » Il fallait mettre un tablier propre.

120 *Étudiante:: Tu te souviens bien de tes professeurs?*

Claudine: Ah oui alors. J'ai gardé un très très bon souvenir de mon institutrice en classe enfantine, et puis de mon instituteur. J'ai eu deux instituteurs: Monsieur Chappuis, qui venait de Corzaud un village appondu à Vevey maintenant, qui est parti à un moment donné. Il est resté à Orzens une quinzaine d'année, il est reparti après.
125 C'est un enfant d'Yverdon qui est venu à Orzens, André Magnin.

Étudiante:: Pourquoi gardes-tu un excellent souvenir de ton institutrice?

Claudine: Parce que tout allait bien avec elle. M. Chappuis était très sévère et M. Magnin aussi. Je crois que c'était général, c'est pas seulement ces deux instituteurs. Il y avait une discipline qui était vraiment respectée. J'ai eu entendu dans certaines
130 classes, dans certains villages, de garçons assez difficiles à tenir tranquilles. Mais je n'ai pas de souvenir de tel cas dans ma classe. On avait de temps en temps une punition mais jamais rien de vraiment sérieux ou grave. On était plus discipliné que maintenant. Je rentrais de ville la semaine passée, je me suis trouvée à la rue du milieu avec des petits qui étaient devant moi. Mais ils parlaient, ils criaient, ils faisaient un
135 chahut ces enfants! J'ai repensé à moi. Nous, on avait la promenade. On était par deux. Je me souviens qu'on pouvait parler mais je ne crois pas qu'on pouvait chahuter comme ça! La discipline était plus sévère, plus stricte.

Étudiante:: Combien étiez-vous dans les classes?

Claudine: On était des grandes classes. On était nombreux. Moi j'ai gardé mon cahier
140 d'histoire. Eh, c'est assez étonnant. Je l'ai commencé le 11 du 11 1946 (soit 60 ans plus tôt jour pour jour). J'avais 13 ans! Si tu veux jeter un coup d'oeil à mon cahier d'histoire.

Étudiante:: Vous écriviez très bien! C'est parfait!

Claudine: C'est M. Chappuis qui nous avait appris l'écriture à la ronde.

145 *Étudiante:: Vous aviez des notes d'écriture?*

Claudine: Bien sûr. On avait des notes d'écriture, de tenue des cahiers. Je me rattrapais sur ce genre de choses car je n'aimais pas dessiner. J'avais pas d'imagination. Quand c'était l'heure de dessin, c'était l'horreur pour moi si c'était dessin libre, je ne savais pas que faire. Mais on n'était pas obligé d'écrire comme ça. Les titres, là, sont faits avec des becs spéciaux.

Étudiante:: Est-ce que tu te souviens de la guerre qui a éclaté en 1939?

Claudine: Vaguement.

Étudiante: Est-ce cela t'a fait un choc?

155 Claudine: Non, je ne peux pas dire que j'ai reçu un choc mais je me souviens de cette inquiétude des aînés, des adultes. Et comme mon frère aîné a 10 ans de plus que moi, en 1943, il a fait l'école de recrue pendant la guerre. Et après son école de recrue, il a pratiquement été tout le temps en service jusqu'à la fin de la guerre.

Étudiante:: Est-ce que ton père a été mobilisé?

160 Claudine: Non, car il avait une vilaine hernie. Mais on avait un employé qui avait été mobilisé. Mais chez nous, pour ce qui est du travail dans les champs, cela s'est relativement bien passé car mon père avait ce problème d'hernie. Mes frères étaient déjà des jeunes gens, ce qui veut dire qu'en 1939, moi j'avais 6 ans, eux avaient 14 et 16 ans, ils aidaient déjà. Ils travaillaient à la ferme. Il y avait encore le grand papa qui avait entre 60 et 70 ans à l'époque.

165 *Étudiante:: Tes enseignants n'ont pas été mobilisés?*

170 Claudine: On avait eu une remplaçante. Je me souviens que M. Chappuis a fait son service militaire. Il avait un temps de service obligatoire. Il y avait des grades à l'armée et cela dépendait de ton affectation. Les hommes qui faisaient partie des gardes-frontières ont été mobilisés des semaines et des semaines à la frontière. Cela dépendait de l'incorporation. Mon frère aîné était cycliste, mais il a fait aussi plus de service jusqu'en 1945 qu'en temps normal. [...]

Étudiante:: A Orzens, vous aviez des heures de couture?

175 Claudine: On avait les heures de couture. C'était uniquement tricot, couture et raccommodage. Et à l'école ménagère que j'ai suivie à Yverdon, on avait des cours de cuisine, des cours de couture, des cours de lingerie, et puis les branches générales. C'était au collège Pestalozzi. C'était vraiment l'apprentissage d'une femme de paysan et finalement j'ai épousé un instituteur.

Étudiante: Ton mari a commencé à enseigner à quel âge?

Claudine: A 20 ans, en 1953.

180 *Étudiante: Avec le recul, maintenant que tu as eu des enfants, qu'ils ont été à l'école à leur tour, est-ce que tu trouves qu'il y avait une grande différence entre ton vécu et le leur?*

Claudine: Il y avait une différence. Mais pas si grande que ça. Il y avait les
vocabulaires, les livrets et après ils ont été au collège les deux. Je n'avais pas de points
185 de comparaison, n'ayant pas fait le collège moi-même. [...] Je t'ai montré la photo de
la grande école. A la grande école, il y avait le degré moyen et le degré supérieur. Mais
il y avait encore la petite école à ce moment là. Par contre, quand mon mari est arrivé
instituteur, il avait tous les enfants. Il n'y avait plus assez d'enfants pour qu'il y ait
deux classes. Il avait les petits qui entraient à l'école jusqu'aux grands qui quittaient
190 l'école à 15-16 ans. Il avait tous les degrés.

Étudiante: Pourrais-tu me parler de l'institutrice que tu as eue?

Claudine: Elle était jeune et c'était la maîtresse enfantine. Comment ça se passait à
l'école normale pour être maîtresse d'enfantine, je ne sais pas. Il y avait je crois une
formation pour les instituteurs ou institutrices uniquement pour les petits.

195 *Étudiante: As-tu le souvenir de l'avoir vue quitter son travail à son mariage?*

Claudine: Mlle Landry s'est mariée effectivement. Elle a épousé l'instituteur de
Polliez-Le-Grand. Alors elle a quitté Orzens et il est arrivé une autre institutrice.

[...]

200 *Étudiante: Je sais qu'à Pomy, une classe d'enfantine a été fermée pour l'armée pendant la guerre. Est-ce que quelque chose a changé avec la guerre?*

Claudine: Alors, j'ai pas le souvenir d'avoir eu des congés spéciaux à cause de la
guerre. On avait toujours une remplaçante. Par contre, pendant la guerre, l'hiver
43-44, il y a eu ce qu'on a appelé les « grandes manoeuvres ». Ça n'avait rien à voir
avec la guerre, mais l'armée suisse. Ces grandes manoeuvres se sont faites dans le
205 Vallon de la Mentue. Le « mess » des officiers était à Orzens dans la maison où je
vivais, l'endroit où tous les officiers se rencontraient pour organiser ces manoeuvres.

Étudiante: Pourquoi chez toi?

Claudine: Je ne sais pas. Voilà, je ne peux pas répondre à cette question. Mon frère
habite toujours dans cette maison. Ils avaient réquisitionné la moitié de la maison! A
210 tel point que pour laisser de la place, mes parents avaient mis mon lit dans leur

chambre à coucher à eux. Un jour, ma mère entre dans la chambre et il y avait un homme dans mon lit, deux à côté de lui dont un qui l'auscultait. Il y avait un soldat malade et ils ont utilisé la chambre à coucher. Je peux te donner la preuve de ce que je te dis. Après ces grandes manoeuvres, je reçois un paquet par la poste: « En souvenir de la patrouille radio installée chez toi. Crois toujours en Dieu et en la Patrie et puisse ce livre fortifier sans cesse en toi ces sentiments. » [ndrl: De Reynold, G. (1913). *Contes et Légendes de la Suisse héroïque*, Payot: Lausanne]

7.4.4 / Retranscription de l'entretien avec Liliane C.

Date de l'entretien: 17 février 2017

Lieu: A son domicile, à Yverdon-les-Bains

Durée de l'entretien: environ 1h15

Date de naissance: 1932

Profession: Secrétaire, mère au foyer

1 *Étudiante: Ma recherche porte sur l'école pendant la deuxième guerre mondiale. C'était pendant ces années-là que tu étais à l'école si je ne me trompe pas. En fait, j'essaye de voir si la guerre a changé quelque chose au système scolaire vaudois est dans le quotidien des élèves vaudois. Pour cela, je vais te poser plusieurs questions*
5 *pour en apprendre plus sur ce que tu as vécu.*

Liliane: C'était en 39, j'avais sept ans.

Étudiante: Pour commencer, est-ce que tu pourrais me parler de ton enfance ? Où as-tu grandi ?

10 Liliane: Je suis née à Payerne. J'étais l'aînée, le premier bébé de mes parents. je suis née en 1932 et j'ai perdu ma maman une année plus tard, elle est décédée. J'avais treize mois. Après, j'ai vécu à Vuiteboeuf avec ma marraine. J'allais quinze jours chez elle et quinze jours chez ma grand-maman paternelle jusqu'à l'âge de mes sept ans. Toujours quinze jours, quinze jours. Et puis après, à huit ans, ma grand-maman a décidé de ne plus me garder, c'était trop difficile, justement à cause de l'école et tout
15 ça. Je suis restée avec ma tante à Vuiteboeuf tout le temps avec elle, jusqu'à ce que je sois grande. Ça, c'était la première partie de ma vie. Mon papa s'est remarié et il a eu six enfants avec sa deuxième femme. Et moi, je suis toujours restée un peu en dehors, je les voyais très peu. J'avais pas de papa. Pas de papa et pas de maman. Mais, disons, j'ai commencé l'école à Vuiteboeuf avec une maîtresse sévère, une demoiselle
20 "Baillyf". C'était donc en 1939, au début de la guerre. Alors au début, pas grand changement pour une enfant de sept ans sauf qu'il y avait des militaires dans le village alors qu'avant il n'y en avait pas.

Étudiante: Et cela, ça t'a marquée.

25 Liliane: Oui, cela m'a marquée de voir ces hommes habillés en militaire, enfin qui vivaient dans le village. Et puis c'était les papas des alentours en fin de compte, qui étaient au service militaire et qui gardaient le Jura. C'était les gardes-frontières qu'on appelait ça. Et puis, la frontière du Jura n'était pas loin. Alors, ils descendaient, ils regardaient et ils se promenaient de village en village. Et puis, il y avait l'obscurcissement. Sitôt qu'il faisait nuit, on devait tout éteindre, mettre des pattes

30 noires aux fenêtres et rester dans l'ombre toute la nuit. Le matin, on pouvait les enlever
et être à la lumière du jour. Il ne fallait pas, quand il y avait des avions qui passaient,
qu'ils voient les villages. Ça c'était les débuts. Ça a été quand même de 39 à 44, cela a
fait 5 ans qu'on a vécu un peu comme ça. Une chose qu'il m'est restée, c'est que les
35 avions suisses ont abattu un avion allemand qui voulait passer en France, qui longeait
la côte. Ils lui ont tiré dessus juste sur le Jura. Il est parti en vrille et il est tombé juste
après la gare de Vuiteboeuf. Il y avait six jeunes soldats, à ce moment-là, j'avais pas
trop fait tilt, mais après, ils les ont enseveli à Vuiteboeuf. Il y avait la tombe militaire
dans le cimetière. Ils avaient entre 18 et 19 ans.

Étudiante: Et toi, tu avais quel âge à ce moment-là?

40 Liliane: Moi, j'avais peut-être onze ans. On a couru, couru, pour aller voir, on le voyait
brûler dans les champs plus loin,, mais on ne nous a pas laissé venir. Il y avait des
soldats autour. Et j'ai su après, plus tard, que les Allemands étaient revenus chercher
les corps. Ils avaient été rapatriés dans le pays. Disons que ça c'est ce que j'ai vu de la
45 guerre, moi. Et puis, on avait aussi les coupons pour la nourriture. On avait droit par
personne à, par exemple, un demi litre d'huile par mois, deux plaques de beurre, tant
de lait, tant de fromage. On pouvait acheter peut-être un kilo de pâtes. On allait avec
nos tickets et si on n'avait plus de tickets, on n'avait plus de marchandises. Ça, c'est
une chose qui m'est restée, les tickets pendant la guerre. Ça c'était donc ma petite vie.
Et puis, j'étais à l'école primaire à Vuiteboeuf. Et puis à 13 ans, j'ai été en primaire
50 supérieur à Baulmes. Alors là j'allais en vélo tous les matins. J'avais une tante à
Baulmes et je dînais à Baulmes à midi et je revenais à 16 heures en vélo. On était
deux, un garçon, une fille. Tous les jours, on faisait ce trajet en vélo, on rirait
maintenant, il y a les vélomoteurs. Alors voilà, j'ai fait une année et demi à Baulmes et
puis ma tante s'est mariée avec un militaire qui était à Vuiteboeuf et qui habitait
55 Rasses. Et c'est depuis les Rasses que j'ai commencé à aller à l'école à Sainte-Croix, au
collège à Sainte-Croix jusqu'à 14 ans et demi, une année et demi.

Étudiante: Donc, à ce moment-là, c'était la suite de ta primaire supérieur ?

Liliane: En fait, à Sainte-Croix, il n'y avait pas de primaire supérieure. C'était le
collège, comme Léon-Michaud, quelque chose comme ça, comme maintenant. On
60 changeait de professeur toutes les heures, moi je n'étais pas habituée. En primaire
supérieure, on avait un maître. Un prof de gym, une maîtresse de couture et un maître
pour toute l'école. Tu vois, il n'y avait pas un maître de chant, un maître de maths. Et
puis là, ça a bien été, je me suis beaucoup plu à Baulmes. Au collège, c'était un peu
plus difficile. Je n'aimais pas trop tous ces maîtres qui changeaient tout le temps,
65 toutes les heures. On changeait de classe, dans le collège de Sainte-Croix. Et puis
après, à quatorze ans et demie, il y a eu rupture. Alors, je suis venue à Yverdon, c'est là
que j'ai fini mon école en primaire supérieure jusqu'à seize ans. Après, j'ai fait un
apprentissage de commerce chez Leclanché trois ans, bureau, on disait apprentissage
de commerce mais c'était du bureau.

70 *Étudiante: Et comment ça se fait que tu n'as pas fini le collège ?*

Liliane: Parce que, quand je suis revenue de Sainte-Croix à Yverdon, à Yverdon, il y avait les deux, prim'sup' et collègue.

Étudiante: Et ils n'ont pas voulu te mettre au collège?

75 Liliane: Non, c'est moi qui est demandé à retourner en prim'sup'. Oui, c'est moi qui ai demandé. Cela ne m'avait pas trop plu ce genre. Alors, quand je suis venue à Yverdon et qu'on m'a dit qu'il y avait la prim' sup', que j'aurais de nouveau un maître, cela me convenait mieux. Alors, j'ai fini ma prim'sup' ici.

Étudiante: En fait, tu n'as pas fait l'école ménagère ?

80 Liliane: Non. C'était que les filles qui ne faisaient pas la prim'sup' ni le collège qui faisaient l'école ménagère. Nous, on faisait encore la couture, apprendre à tricoter, à coudre, à broder mais pas d'école ménagère.

Étudiante: Et ton école était gratuite ?

85 Liliane: Oui gratuite. Et on n'avait pratiquement rien à acheter. Même pas une gomme, on avait la boîte de l'école qu'on nous donnait avec la petite règle qui allait dedans, un couvercle qu'on fermait et qu'on ouvrait comme ça. (Elle fait le geste) Et on avait l'encrier, on écrivait avec des becs de plume, pas des stylos. Les stylos n'existaient pas. On trempait dans l'encre et puis on faisait, tu penses, quand tu es petit, quand tu apprends, tu fais des taches, enfin c'était pas toujours drôle. Alors oui, c'était gratuit. On recevait les livres, les cahiers. On devait les fourrer. Et acheter le papier de fourrage. Tout devait être fourré. Et une chose que je me rappelle, qui n'est plus maintenant malheureusement, enfin malheureusement, c'est aussi peut-être une 90 perte de temps aujourd'hui. On devait faire des beaux cahiers. On devait faire des cadres au crayon de couleur, on devait tout souligner. On avait un cahier de géographie avec les cantons, tout était bien fait, avec des beaux cadres. Tu sais des 95 cadres, c'était pas [...], c'était des dessins, des volutes. Alors, les cahiers étaient magnifiques. C'était vraiment beau, la calligraphie. On apprenait la calligraphie, on a appris le normal, l'alphabet pis après à la ronde, avec les pleins, les déliés, tu sais ces belles lettres. On faisait des pages d'écriture, des pages d'écriture. Tu te rends compte, c'est fou ça.

100 *Étudiante: Aujourd'hui, ils apprennent encore à écrire dans les petits degrés. Moi en septième, je n'ai aucun contrôle sur l'écriture de mes élèves.*

105 Liliane: Alors nos cahiers étaient magnifiques. Dans les carnets journaliers, c'était marqué les leçons, dessous on devait souligner, conduite. La note de conduite du samedi, qui disait comment on s'était conduit pendant la semaine. C'était tout souligné, à l'encre. Oh là là, c'était vraiment propre. C'était du beau boulot. Alors aujourd'hui ça me perturbe quand je vois les cahiers des enfants. Celui d'Alexandre surtout (ndrl: son petit fils). Il y a des fautes, on ne corrige rien. Tandis que nous c'était... toutes les

pages, il y avait le vu du maître en bas. Il avait tout regardé. On savait que le régent avait corrigé, regardé, on pouvait apprendre. Alors, c'était tout une autre époque que maintenant.

110

Étudiante: Et avec l'encrier vous faisiez comment quand vous aviez une faute ?

Liliane: Bah, c'est-à-dire qu'on avait des gommes à encre. On n'avait pas que la gomme crayon. On avait les gommes à encre, mais il fallait faire attention car on a vite fait le trou. Et on avait aussi la note d'écriture. S'il y avait trop de cheni, tu avais une mauvaise note. Ça comptait dans la moyenne. Tu faisais 10 de chant, 10 de gym, 10 d'écriture tu avais déjà trois 10. Et puis, l'histoire biblique, ça comptait aussi. Moi j'avais 10 là. Alors ça me faisait déjà 40 points. (rires) J'avais déjà 40 points pour la moyenne. Je n'avais pas tant de 10 à la dictée, aux mathématiques, non mais alors là c'était un avantage. On recevait les carnets deux fois par année, les carnets scolaires, c'était beau: Conduite: 10.

115

120

Étudiante: Tu as gardé des cahiers ?

Liliane: Il faut que je regarde une fois au galetas. Je suis en colère après moi, parce que j'aurais dû garder au moins un peu. Mais on a déménagé de la Suisse allemande, une fois qu'on était installé ici, qu'on avait tout mis au galetas, ils nous ont dit de vider les galetas. Alors on a dû vider, il y avait des malles de papiers. On a jeté, jeté, jeté. Alors je ne sais pas si j'ai encore au fond d'un carton quelques cahiers.

125

Étudiante: Et des photos tu en as ?

Liliane: Non j'en ai point. Enfin, j'en ai une où il n'y a que moi. Mais ce n'était pas tant la mode quand j'étais petite. À Baden, j'avais des photos des enfants. Alors ils les ont eux. Mais nous on n'en faisait pas tant. Les gens n'avaient pas beaucoup de sous. On allait quand même en course d'école bien sûr.

130

Étudiante: Tu as dit que tu as fait toute ton école primaire à Vuiteboeuf. C'était jusqu'à l'âge de tes dix ans ?

Liliane: Alors l'école enfantine, enfin la petite classe. Il ne faut pas dire l'école enfantine, parce qu'elle avait aussi l'école enfantine la maîtresse. Tu commençais à l'école enfantine, tu étais à l'école d'en bas. Il y avait deux classes. Et à l'école d'en haut, c'était les grands. Alors, jusqu'à 10 ans, c'était l'école d'en bas. Puis, à 11 ans, l'école d'en haut. Il y avait six degrés, tous dans la même classe. Tu t'imagines ? Mais alors dans ma classe d'école d'en haut, quand j'étais la petite de la classe d'en haut, il n'y avait que deux garçons qui faisaient de 15 à 16 ans. Et moi je me rappelle que la première année, on était au moins 10, de 10 à 11 ans. Et puis après il y en avait peut-être quatre. Je ne me rappelle plus combien on était, à peu près une trentaine je pense.

135

140

Étudiante: Quand on arrivait à cette classe d'en haut à 10 ans, il y en a qui partaient déjà à la prim' sup' ? Ou au collègue ?

145 Liliane: Oui. Il y avait ceux qui, à 13 ans, partaient à Yverdon au collège...

Étudiante: Alors vous faisiez de toute manière de 10 à 11, de 11 à 12 et de 12 à 13 tous ensemble?

150 Liliane: Voilà. Et ceux qui ne faisaient ni la primaire supérieure, ni le collège, ils continuaient avec les mêmes petits jusqu'à 16 ans. On était placé par colonne. Les petits, les plus grands, les plus grands, et caetera. On était habitué. On copiait quelque chose au tableau pendant que d'autres récitaient. Mais tu vois, pour un régent, il avait tous les degrés.

Étudiante: Oui. Ça devait être hyper compliqué pour lui ?

155 Liliane: *(rires)* J'ai bien l'impression que ça devait être drôlement compliqué. Pendant qu'un calculait des problèmes, il dictait le voc à celui-là. C'était comme ça tu imagines! Je ne me rappelle pas d'avoir été dérangée par les autres. C'était une habitude. Et on avait un maître, je peux te dire qu'on ne bougeait pas.

160 *Étudiante: C'est quelque chose qui ressort fréquemment des entretiens cette sévérité du maître, voire la violence parfois. Est-ce que toi tu as des souvenirs particuliers par rapport à cela ?*

165 Liliane: Sur moi pas. Parce que moi j'étais quand même dans les bons. Alors le régent...Oui peut-être qu'une fois il m'a dit: "Ah, tu n'a pas bien travaillé." Des choses comme ça, mais ça ce n'est rien. Il y a des gamins, il leur tirait l'oreille. Une, elle avait des tresses. J'aime mieux te dire que quand on te tire la tresse avec les petits cheveux qui font la tresse c'est horrible ce que ça fait mal. Il tirait la tresse.

Étudiante: Mais il tirait parce qu'elle était mauvaise?

170 Liliane: Ben, il y avait aussi des enfants qui ne faisaient rien, qui rêvassaient et ça énerve le maître. J'ai assisté, c'est vrai, à la petite école, la maîtresse avait mis un gamin sur ses genoux, et elle l'avait fessé à travers les pantalons quand même. On était catastrophé. On avait un peu peur. Et on sortait très peu aussi. On allait de temps en temps dessiner une fleur autour du village.

Étudiante: Et pour la gym, ça se passait comment ? Vous étiez tous ensemble, les filles et les garçons ?

175 Liliane: C'était plutôt le basique. Les préliminaires. Ce n'était pas de la danse ou comme ça. On grimpait aux perches aussi. Des choses comme ça et des jeux. On était tous mélangés. Et en prim' sup' à Yverdon aussi. Ils ne séparaient pas les filles. Je me rappelle à 16 ans, quand on avait déjà la poitrine et tout avec les garçons qui nous lançaient des ballons, nom de bleu, on avait mal. On n'osait même pas retenir le ballon. Voilà, ça c'était ma scolarité.

180 *Étudiante: Comment se passait une journée à l'école à l'époque ?*

Liliane: Alors, on allait à l'école à huit heures le matin jusqu'à midi. Dans les villages en tout cas. En ville, il me semble que ce n'était pas la même heure. Dans les villages, où il y avait les paysans, c'était de 13 heures à 15 heures l'après-midi. Parce que les enfants aidaient. Et les vacances, c'était selon le travail des champs. Il avait trois
185 semaine à Pâques, six semaines en automne et puis en été ,trois semaines pour les moissons. Il y avait une semaine pour les foins, trois semaines pour les moissons, six semaines l'automne pour ramasser les pommes de terre. C'était en fonction des paysans. Parce qu'ils avaient tous plusieurs enfants et qu'ils travaillaient. Ils avaient besoin de cette main d'oeuvre.

190 *Étudiante: À Yverdon, c'était la même chose ?*

Liliane: À Yverdon, c'était fini ça. Mais il me semble qu'on a eu encore quelques temps six semaines l'automne. J'ai un vague souvenir. Mais après, tout à coup, ça a changé. À Yverdon, c'était de deux heures à quatre heures.

Étudiante: Tu te souviens de ce que vous étudiez ?

195 Liliane: Alors nous on avait un régent qui était le fou des livrets. On commençait chaque jour par les livrets. On devait dire: "6x1=6, 6x2=12, etc." Si tu te trompait et tu devais recommencer. C'était fou. Des fois, c'était un petit billet et il nous posait des questions par oral depuis sa place. Mais alors, les livrets, moi jusqu'à 14 ans, j'ai fait
200 des livrets tous les matins. Mais ça sert toute une vie. Moi, je suis surprise dans les magasins. Elle doit te rendre 20 centimes sur 2 francs et elle le fait à la calculette. Que ce soit la maîtresse en bas ou le régent en haut, c'était ces livrets tout le temps.

Étudiante: Et sinon, vous faisiez quoi?

Liliane: Il y avait la dictée. Il y avait une heure de maths. Et puis, des fois une heure de géographie. Enfin, je dis une heure, mais c'était pas tout à fait une heure. On avait
205 une récré le matin. Et puis les filles, elles avaient un après-midi couture et les garçons pendant ce temps là, je ne me souviens plus ce qu'ils faisaient. Est-ce qu'ils allaient faire de la gym ? Il n'y avait pas encore les travaux manuels. Ça a commencé avec mes enfants. Attends voir, en prim'sup', il me semble que nous on ne faisait pas de géométrie. Et les garçons faisaient de la géométrie. Alors je crois que pendant la
210 couture ben les garçons faisaient de la géométrie. C'était une leçon que nous n'avions pas. On faisait de l'arithmétique normale mais pas d'algèbre non plus. Au collège oui, mais pas en prim' sup'.

Étudiante: C'est fou.

Liliane: Ah ben nous, on était faites pour se marier et avoir des enfants tu comprends.
215 Il n'y avait pas tellement de carrière. Les filles de paysans, enfin celle qui pouvaient,

faisaient Marcellin. C'est une école pour les filles de paysans. Pour apprendre à tenir une ferme: raccommoder, repasser, faire des ménages, aider dehors. Les filles, c'était ça. On parlait pas 205 tellement d'apprentissage. Moi mes copines, la Lulu, elle a appris couturière. Mon amie Maddy, elle a fait une école de dactylo six mois et c'est tout. Les gens ne faisaient pas d'étude. J'ai été une chanceuse de faire un apprentissage.

Étudiante: C'est toi qui a voulu faire un apprentissage ?

Liliane: C'est ma tata. Mon père, il a dû signer le contrat d'apprentissage. Il était quand même mon papa. Tous les papiers officiels, il devait les signer. Moi j'ai eu la chance d'avoir eu ma tata qui m'a dit de faire un apprentissage.

Étudiante: Et qu'est-ce que tu faisais en dehors de l'école ?

Liliane: Alors jusqu'à 19 ans, j'étais en apprentissage alors je travaillais mes cours. J'étais bien obligée. J'avais pas le droit de sortir le soir. Et puis je faisais partie de l'USY, je faisais du basket. On avait deux soirs d'entraînement plus le match. Ça, j'ai fait jusqu'à 19 ans. Et j'allais chanter à la Lyre. C'était une société de cœur d'hommes et tous les deux ans, ils faisaient un théâtre chanté et ils avaient besoin de femmes. Alors j'allais chanter à la Lyre. J'aimais bien chanter. Autrement, je restais à la maison.

Étudiante: Et quand tu étais enfant?

Liliane: Alors, j'étais pleine de copains. J'étais une gueularde. Je sortais de la maison, je criais: "houhou" pour savoir où était les enfants qui pouvaient aller jouer. On m'avait acheté une belle poussette et une belle poupée. Je pouvais aller la promener mais je n'avais pas le droit de la sortir de la poussette. Parce qu'elle pouvait se casser. Ma tata lui avait fait des beaux habits, des belles robes. J'avais la plus belle poupée du village, la plus belle poussette du village mais je ne pouvais pas sortir ma poupée. C'était une grande poupée. Quand mes enfants étaient petits, je la leur ai donnée. Ils l'ont cassée au bout d'une semaine et je n'ai rien regretté. Je n'ai pas pu m'amuser avec, eux ils se sont amusés avec elle, elle est tombée, elle s'est cassée, c'était fini. J'aimais courir, sauter, grimper. L'hiver, il y avait beaucoup de neige, on se lugeait. Et l'été, j'allais chez les paysans pendant les vacances. Il y avait deux paysans où je pouvais aller. Ils faisaient les marchés alors on préparait les légumes. On allait aux betteraves, aux pommes de terre. Et comme paye, j'avais un cageot de pommes de terre. Et j'allais glâner. Après les moissons, on avait le droit d'aller dans les champs ramasser ce qui restait de blé. Ma tata cousait et moi j'allais avec les autres mamans du village et les enfants glaner. Je me rappelle qu'une année, j'ai eu trois kilos de farine. J'ai porté mon blé au moulin peser mon blé et j'avais eu trois kilos de farine. (rires)

Étudiante: C'était beaucoup?

Liliane: Ben tu vois, trois kilos. Tu vois, les mamans en avaient beaucoup plus que moi. Tandis que moi, toute seule. Et puis je tricotais. J'ai beaucoup, beaucoup tricoté.

255 J'ai tricoté très tôt et j'ai beaucoup tricoté. Sitôt que j'ai su tenir des aiguilles, on m'a mis un tricot dans les mains. Alors j'ai tricoté des bas, des chaussettes, des pulls, tout ce qu'on peut tricoter. Et j'avais des tâches. Je rentrais de l'école, je mangeais une petite tartine, je faisais mes leçons, dix tours de tricot et je pouvais aller jouer.

Étudiante: Tu ne faisais pas le ménage ?

260 Liliane: Non. Je devais faire des haricots. On avait un jardin avec beaucoup de haricots et je devais les sécher. On les enfilait et on les mettait en rond, on les passait dans l'eau salée, et après on les remettait en ligne pour qu'ils sèchent. Moi je disais aux gamins: " Venez manger des haricots!" Parce que je faisais ça dehors, sur le banc, ils jouaient et moi j'enfilais. Et oui c'est ça que j'ai fait, c'est vrai. Et puis autrement, j'allais livrer les robes. J'allais toute seule, dès que j'ai su aller à vélo, je partais depuis 265 Vuiteboeuf et j'allais à Orges, La Motte, Novalles, à Baulmes, à Valeyres, toute seule avec mon carton sur le porte-bagage. J'ai fait ça jusqu'à 19 ans. C'est moi qui ai toujours tout livrer les habits de ma tata. Dans tout Yverdon aussi.

Étudiante: Aujourd'hui, ce serait impensable d'envoyer un gamin à vélo d'un village à l'autre. Bon il y avait moins de voitures.

270 Liliane: Ah ben oui. Et puis, j'allais aussi, une fois par semaine, livrer le pain à Peney. On était deux. Il n'y avait point de boulangerie à Peney, alors on allait livrer le pain sur un petit char. On s'asseyait sur le petit char pour descendre la route. De temps en temps, le petit char versait et tous les pains tombaient sur la route. (rires) On remettait les pains et on continuait. Voilà, c'était ça un peu mon travail de gamine.

275 *Étudiante: Et vous n'aviez pas la radio ni la télé ?*

Liliane: Si la radio. Et j'aimais lire. J'aimais beaucoup lire. Je lisais énormément. Je lisais tous les livres qu'il y avait chez nous. Je demandais aux autres.

Étudiante: Quel genre de livres est-ce que tu aimais lire ?

280 Liliane: Ah je me rappelle le *Mouron rouge*. Je me rappellerai toujours. Victor Hugo, j'avais lu de bonne heure Victor Hugo. Mais bon autrement, on me donnait des livres comme *Petite mère*, enfin bref des livres d'enfants. Pour ma fête, pour Noël, des occasions comme ça. J'aimais beaucoup lire. Ça m'a bien passé le temps aussi. J'aimais aussi beaucoup cueillir les fleurs. On n'avait plus de verres à la maison, il y avait un bouquet d'hépatites, un bouquet de primevères, un bouquet de syles, tous les 285 verres étaient occupés par mes fleurs. (rires) La tata, elle était pleine de fleurs.

Étudiante: Et votre maison, elle était comment ?

Liliane: C'était la maison de mes grands-parents maternels à Vuiteboeuf, vers le petit pont au milieu du village, dans le trou. Je pouvais contempler des heures l'Arnon. Je me mettais comme ça sur la barrière et je regardais cette eau. Ça me fascinait cette

290 eau. Elle passait autour des pierres et quand il y avait beaucoup de pluie, elle devenait
houleuse. J'étais fascinée par cette eau. Et bien entendu, on n'avait pas d'eau chaude au
robinet. Pas de salle de bain. Quand on voulait garder des oeufs, on les mettait dans
une espèce de truc visqueux pour les conserver des semaines ou des mois pour qu'ils
295 ne soient pas fichus. On n'avait pas de frigo, rien du tout. En bas, il y avait la cuisine
et une chambre. Dans cette chambre, il y avait un petit calorifère avec une petite niche
et une grosse pierre dedans qui chauffait. Quand j'allais au lit, je prenais ma grosse
pierre et j'allais dans mon lit. Parce que, quand il faisait zéro dehors, il y avait zéro
dans les chambres en haut. Elles n'étaient pas chauffées. On prenait la pierre dans le lit
avant d'entrer dans le lit car il était glacé. Autrement, on avait deux chambres en haut.
300 Il y en avait une qui faisait débarras. Mes grands-parents avaient huit enfants. Il y en a
deux qui sont morts assez petits mais il y en a eu six à élever. Alors il fallait des lits.
Ils dormaient à plusieurs dans la même chambre. Et on avait une grange, c'était une
ferme si tu veux. On avait une grande grange et mon grand-papa, il m'avait mis une
balançoire. J'étais la seule au village qui avait une balançoire qui partait de si haut! Il
305 me l'avait mise haut, haut. Incroyable cette balançoire dans cette grange. Tous les
gamins venaient jouer. On se balançait, on se balançait. Voilà, c'était ma vie de petite
fille.

*Étudiante: Par rapport aux relations que tu avais avec les adultes, les adultes que tu
côtoyais, comment pourrais-tu décrire ces relations ?*

310 Liliane: À part ma tata, je connaissais tous les gens du village. Ce n'était pas un grand
village. Il y avait des couples qui étaient amis avec ma tata et on jouait au loto le
dimanche après-midi, on faisait des petits lotos. On aimait bien écouter la radio. À la
radio, dans ce temps-là, il y avait le lundi, une pièce policière. Le mardi, la pièce du
mardi, une pièce de théâtre. Le vendredi, il y avait un bon concert de musique, du
315 classique. Alors, c'était trois soirs où on écoutait la radio avec ma tata. Parce qu'elle
cousait le soir. Elle n'arrêtait pas de travailler. Elle cousait jusqu'à 10-11 heures et le
vendredi soir jusqu'à 2 heures du matin pour aller livrer le samedi. Et le dimanche, on
allait promener. On allait à pied, on allait dans la forêt, on allait aux fraises, on allait
marcher, promener. On montait un bout les gorges. On n'allait pas en vacances. On
320 allait des fois en vélo trouver les autres tantes. Il y en avait une à Baulmes, une aux
Clées. Et puis, on allait chez mon oncle à la Brévine. On prenait le train jusqu'à
Neuchâtel, puis on montait avec le train jusqu'aux Verrières. Aux Verrières, mon oncle
venait nous chercher avec le cheval et le char. Et on allait à la Brévine, chez lui. On
restait du samedi au dimanche. Tu sais que la Brévine, c'est très froid. On y était allé
325 une fois, il y avait moins 33. Et moi, je n'ai pas voulu mettre de bonnet, je ne voulais
pas me décoiffer. J'ai cru hurler tellement ça fait mal aux oreilles. J'ai cru que mes
oreilles avait gelé. Ma cousine, elle avait comme une burqa. (rires) Quelle horreur ce
qu'il faisait froid. Voilà j'allais chez mon oncle Edmond et il y avait cinq enfants.
Quatre garçons et une fille. J'aimais bien y aller.

330 *Étudiante: C'était ton oncle maternel?*

Liliane: Oui c'était le frère de ma maman.

Étudiante: Et est-ce que tu pouvais te confier à ces personnes ? Quel genre de relation entretenais-tu avec elles ?

Liliane: Une très bonne relation. Comment est-ce qu'il faut te dire. Elle était très
335 sévère. Par exemple, dans le fond, des choses familiales par exemple, lui parler que
j'étais triste parce que je n'avais pas de maman, je n'aurais pas osé le lui dire. Je le
gardais pour moi. Je n'avais personne à qui me confier. Non, je n'avais personne. Ma
tante Hilda, c'était encore pire. Je n'aurais jamais pu lui dire quoi que ce soit. Quand
340 elle était encore chez elle, je lui avais posé des questions sur ma maman, elle m'a
répondu d'une méchanceté, je n'ai jamais rien redemandé. Si j'avais un chagrin, par
exemple, si quelqu'un m'avait chicaner, ça oui, je le disais. Mais pas des choses que
j'aurais voulu savoir. Comme j'étais encore rouquine, j'étais un peu sujette à
moqueries. J'étais la seule rouquine. Ça, ça me faisait souffrir. Si je disais quelque
345 chose à ma tata, elle me disait: "Tu as des magnifiques cheveux, sois contente d'avoir
des si beaux cheveux, c'est une très jolie couleur." Quand même, elle me soutenait.
Parce que, c'est méchant les enfants entre eux.

Étudiante: Et toi, tu n'étais pas méchante parfois?

Liliane: Je ne dis pas que je n'étais pas méchante. Mais du fait que je souffrais, je ne
me serais jamais moquée d'un enfant qui a une malformation ou quelque chose
350 comme ça. Parce que moi je souffrais aussi. Mais tu sais quand on jouait, je trichais
aussi des fois. Mais ma tata me disait qu'elle n'a pas eu trop de difficultés avec moi
dans mon enfance.

Étudiante: Et avec tes maîtres, comment cela se passait-il ?

Liliane: Avec les maîtres, cela se passait bien. C'est-à-dire que, cela se passait très
355 bien, parce que j'étais une élève qui ne leur créait pas trop de problèmes. Mais, on
n'osait pas, on n'aurait jamais osé aller demander quelque chose au régent. Pour des
choses qu'on avait pas compris, on osait demandé mais moi je n'allais pas trop. J'ai eu
de la chance avec ma tata car chaque fois que je ne comprenais pas, on prenait le
dictionnaire et on regardait. Elle ne me laissait jamais sans me dire. Si elle ne savait
360 pas elle me disait de demander au maître le jour suivant. Mais autrement, j'ai eu des
bons rapports avec mes maîtres. Il y a juste une fois, à Yverdon, j'avais fait un peu la
sotte. Je voulais me démarquer, je ne sais pas ce que je voulais faire. C'était en rentrant
de la récré, tu te rends compte, quand tu as 15 ans et que tu rentres deux par deux
comme les petits. Moi j'avais couru. Le régent m'avait dit quelque chose comme ça:
365 "Ce n'est pas avec les notes que tu as fait cette semaine que tu peux briller". Il m'avait
mal répondu. Mais je n'ai rien dit à ma tante. J'aurais pas osé. Elle m'aurait dit: " S'il
te l'a dit, c'est que tu le mérites". Mais autrement non je me suis bien entendue aux
cours avec les profs de cours en apprentissage aussi.

Étudiante: Et vous ne parlez pas de la guerre ?

370 Liliane: Alors la guerre. Tu sais entre 7 et 11 ans, même 12. Alors quand on a quitté Vuiteboeuf j'avais... c'était en 45. Ben oui c'était encore la guerre. Oui c'était en 44. Ça finissait, on ne voyait plus rien du tout.

Étudiante: Mais par exemple, quand l'avion s'est crashé, ça a dû vous choquer vous les enfants ?

375 Liliane: Ben nous, on disait que c'était affreux. Il y avait des morts. Mais tu sais il n'y avait pas la télé. Les journaux... je ne me rappelle pas qu'il y avait un journal qui circulait. Je ne me souviens plus. Je ne les lisais pas, j'étais trop petite. C'est après que j'ai lu. Et quand on a su aussi. Moi, je n'avais jamais entendu parler des chambres à gaz pendant la guerre. Ça c'est tout découvert après. Les chambres à gaz, les morts... et
380 quand on sait qu'il y a des millions de morts. Et voilà ce qui m'a marqué, quand j'ai pu le voir. Ces trains entiers qui passaient avec toutes les femmes sur le quai qui disaient au revoir à leur fiancé, à leur mari, leur papa. Et qui ne sont pas revenus. C'était des militaires, ils n'allaient pas dans les camps de concentration. Oui alors ça... mais tu vois j'avais déjà 15 ans. Et après la guerre, quand l'armistice a été signé, eh bien, pour
385 les gens, c'était vivre, rire.

Étudiante: Et ça tu t'en souviens bien?

Liliane: Ah oui. La joie! Tout le monde était content. La vie revenait. Il faut dire que nous on n'a pas eu la guerre. Ce qu'on peut appeler la guerre. Dans le fond, c'était
après que j'ai appris les atrocités. Alors là, ça m'a marqué. Ah mon Dieu. C'est là que
390 j'avais dit à mes garçons: " Plus tard s'il y a la guerre, je vous cache". Et Olivier m'avait répondu: "Non, moi je veux aller défendre mon pays". (rires) On avait la radio alors on écoutait Radio Londres tu sais quand de Gaulle parlait. Chouquet, mon oncle, il avait la radio, et on savait que c'était de telle heure à telle heure qu'il fallait écouter, on devait mettre l'oreille tout près. C'était: "L'étranger parle aux..." Il y avait des
395 codes. Encore maintenant ils en parlent de ces phrases. "Le lièvre est bien arrivé". Alors ça, je m'en rappelle par Chouquet, alors lui il était collé à la radio.

Étudiante: Et à l'école pas de mention de la guerre. C'était comme s'il n'y avait rien ?

Liliane: Non.

Étudiante: Et en histoire vous faisiez quoi ?

400 Liliane: Ah bah tu sais dans les programmes, on avait comme vous je pense. C'était plutôt la Rome antique, l'Égypte, les civilisations d'avant. C'est ça qu'on apprenait, avec les dates, des choses comme ça. Mais de la guerre, vraiment non, on n'en parlait pas. C'est marrant.

*Étudiante: Ben oui c'est marrant. Surtout que c'est que c'était le gros truc qui se
405 passait à cette époque.*

Liliane: Mais tu comprends, quand tu es dans un petit village de campagne et que tu n'as pas tellement de moyens de communication.

Étudiante: Mais pour le professeur. En tant que professeur, tu as quand même un devoir de tenir tes élèves au courant.

410 Liliane: Malgré tout, cela a fait depuis là que les femmes [...]qui sont restées à la maison, surtout dans le monde paysan. Le papa s'en va, il faut faire tourner la ferme. Mais les femmes, elles ont été merveilleuses. Ce sont les femmes qui ont fait vivre les familles. Elles ont bossé ces femmes au-delà de tout ce qu'on peut penser. Avant il y avait le papa, et même peut-être un ouvrier. Tout-à-coup, tous les hommes sont à
415 l'armée. Et les femmes se retrouvent avec des petits gamins toutes seules dans les fermes. C'est aussi de là qu'est parti le féminisme.

Étudiante: Ce phénomène que tu décris a commencé avec la première guerre. Après, avec la crise de 1929, il y a eu une loi au niveau politique pour empêcher les femmes de trop prendre de place sur le marché du travail. Peut-être que la Seconde Guerre mondiale a relancé ce mouvement d'émancipation des femmes en quelque sorte.

Liliane: Ça, c'est vrai. Parce que moi, notre maîtresse d'école, elle n'était plus tellement jeune et tout à coup, elle s'est marié. Elle a dû arrêter d'enseigner. C'est quand j'étais dans la petite classe. Même moi, quand j'ai connu mon mari, et qu'on a décidé de se marier, j'ai dû donner mon congé. C'était en 1952. Ils ne voulaient pas de
425 secrétaire mariée. C'était comme ça. On savait. Si tu te maries, tu ne peux plus travailler. À Baden, on était 14 romande, les 14 ont trouvé un mari là-bas. Pas une n'a pu continuer à travailler. On est restées à la maison, et on a élevé nos enfants. Après je suis revenue ici. Toutes mes copines de gym, elles étaient toutes mamans et il n'y en a pas une qui travaillait. Pas une. On élevait nos enfants.

430 *Étudiante: Si tu regardes maintenant, avec un peu de recul, l'école que tu as vécue et l'école que tes enfants ont vécue et que tu compares. Est-ce que tu trouves que c'était très différent ?*

Liliane: Pour mes enfants, le genre d'école n'avait pas beaucoup changé. L'école était encore exigeante. Je ne veux pas dire que ce n'est pas exigeant maintenant mais la
435 propreté, le beau travail, c'était encore comme ça. Olivier [son fils aîné], qui n'était pas bon en français, il avait des pages de corrections après la dictée, il fallait tout le temps souligner les mots. Le régent voulait du parfait. C'était encore comme ça. Ça s'est dégradé, un peu avant toi. Votre génération. Il y a 20 ans en arrière, ça a commencé, des petits signes. On ne fait plus ça, on ne fait plus ci, ce n'est plus 10 mais 6 la bonne
440 note. Après ils ont commencé à donner des feuilles volantes, il n'y avait plus beaucoup de livres. J'ai vécu ça avec mon petit-fils, quand il devait faire ses leçons et qu'il n'avait jamais ses fiches.

Étudiante: C'est vrai que vous vous aviez tout dans vos cahiers.

445 Liliane: Les livres et les cahiers. Tu voulais chercher quelque chose, tu avais le cahier où c'était écrit par l'élève, les livres où tu pouvais regarder dedans. Maintenant c'est des classeurs.

7.3.5 / Retranscription de l'entretien avec Jeanne et Ray H.

Date des entretiens: 24 novembre 2016 et 21 mars 2017

Lieu des entretiens: à leur domicile à Yverdon.

Durée des entretiens: 2 x 1h30

Professions: Jeanne: couturière, Ray: mécanicien et maître professionnel au CPNV.

Étudiante: Travaillez-vous quand vous étiez jeune?

5 Jeanne: Je me suis: « Maintenant que j'ai des enfants, j'arrête. » Et puis vous savez, la couture, c'est un petit peu ingrat. Après j'ai travaillé environ 3 ans chez « Tartan », on faisait des défilés, comme Top Model. (*rires*) Mais bon, on gagnait peu, fallait aller jusqu'à Berne pour gagner un salaire de misère et les six semaines de vacances que c'était fermé après le défilé, on ne gagnait rien. Mais enfin, on vivait quand même. Mais après, j'ai travaillé pendant la scolarité de mes enfants. Mais je dois dire que faire toutes ces retouches, j'en avais marre.

10 *Étudiante: Pour en revenir à l'école, toi, Jeanne, tu as également commencé l'école à 6 ans?*

Jeanne: Oui. Alors, on avait l'institutrice, jusqu'à 10 ans il me semble et M. Papet reprenait de 10 à 15 ans. Peu après, je suis partie en Suisse allemande.

Étudiante: Tu te souviens bien de tes premières années d'école?

15 Jeanne: Oui. Je dois dire une chose. J'ai beaucoup souffert à l'école car j'étais excessivement timide. Ça ça m'a beaucoup, beaucoup, fait souffrir. J'avais beaucoup de soeurs de maman (tantes?) qui me disaient: « Fais pas ça, fais pas ça. Et ça c'est dangereux. » Ça m'a fait perdre ma personnalité.

Étudiante: A l'école, ça te pénalisait pour te faire des amis?

20 Jeanne: Non alors, des amies j'en avais beaucoup! On était beaucoup ensemble. Toutes petites, on avait des poussettes et on allait jouer au papa et à la maman ensemble. Mais oui, on jouait, comme Ray, mais nous on était avec les filles. On allait au bord du lac, on allait se promener et tout. Mais de mon école, petite école, j'avais une très très bonne institutrice, Mme. Papet. On l'aimait bien. M. Papet était déjà un prof de prim'sup' sans pratiquer vraiment. J'aimais bien mais j'ai beaucoup souffert avec ça. J'osais jamais me mettre en avant. Et quand on entrait dans la grande classe, 25 qu'il y avait les plus grands, j'osais pas les regarder.

Ray: Et faut pas oublier une chose, c'est qu'en ce temps-là, il n'y avait pas de transport d'élève depuis Treycovagnes jusqu'à Yverdon, depuis Ependes jusqu'à Yverdon comme aujourd'hui. Alors, comme par exemple à Faoug, il y avait une

30 institutrice, un instituteur qui s'occupaient de l'enseignement depuis l'âge de 6 ans jusqu'à l'âge de 16.

Jeanne: C'était le couple M. et Mme Papet qui faisait l'enseignement.

Étudiante: Et dans les classes, vous étiez beaucoup?

35 Jeanne: Oui, on était bien plus que maintenant. Je me rappelle plus. Mais on était pas tant que ça. Y'en a qui partaient à Morat car ils étaient Suisse-allemand. Et à Avenches, il y avait l'école ménagère. Moi j'ai fait l'école ménagère à Avanches, au collège.

Étudiante: Mais qu'entends-tu par école ménagère?

40 Jeanne: Ben on faisait la primaire, après il y avait la primaire...la primaire supérieure jusqu'à 15 ans. Et après, un an d'école ménagère jusqu'à 16 ans.

Étudiante: Pour vous préparer à être de bonnes épouses...

Jeanne: Oui, oui (rires) peut-être bien. On y a appris bien des choses.

Étudiante: Et toi Ray, comment se sont passées tes années d'école?

45 Ray: A l'école enfantine, nous étions entre 30 et 35 et ce dont je me souviens, c'est qu'on n'admettait pas les gauchers. Moi, j'avais deux copains qui étaient gauchers. La maîtresse leur bandait la main gauche pendant les leçons pour qu'ils soient obligés d'écrire de la droite. Ils sont devenus ambidextres. Je me souviens que quand j'enseignais à Lausanne à l'école professionnelles, il y avait un prof pour des carrossiers. Quand il faisait un dessin, il utilisait la main droite ou la main gauche,
50 c'était la même chose, c'était parfaitement symétrique. Pour en revenir à l'école, le gaucher était interdit. Et autrement, si on compare, on avait d'autres moyens d'enseignement par rapport à aujourd'hui. On faisait beaucoup d'écriture, parce qu'il n'y avait pas de photocopies. Et les livres étaient imposés, on avait tout dans les livres et non pas des feuilles séparées. Et donc, il y avait beaucoup d'écriture à faire. On
55 avait aussi des examens à la fin de chaque année. Et puis, il fallait être attentif à l'école. Ça (en montrant l'enregistreur) ça n'existait pas, tu ne pouvais pas enregistrer une leçon. Je ne regrette rien et j'apprécie beaucoup l'école telle que nous l'avions. Il y avait l'école, il y avait la maison, quand on avait le temps, on allait s'amuser. Il y avait pas de boîtes à grimace à la maison, pas de radio. On discutait. On bouquinait
60 beaucoup, c'était une occupation.

Jeanne: Bon par la suite, on a eu la radio.

Ray: Comment est-ce qu'il faut que je te dise...à mon avis, ce qui était très intéressant, c'est que le corps enseignant avait beaucoup de liberté. Il devait atteindre un objectif, mais il n'y avait pas une directivité comme il y a aujourd'hui. C'est

65 toujours ce que j'ai refusé moi dans l'enseignement. Leur directivité, moi, je leur ai dit non. Tant que mes étudiants arrivent à un résultat qui est meilleur que les vôtres, ben je continuerai comme je fais.

Jeanne: Bon Fabienne (leur fille, enseignante) elle a toujours continué les livrets. Avec le livret, après tu sais compter.

70 Ray: Par exemple dans l'arithmétique ou bien dans l'histoire, tu sais on n'avait pas de rétro-projecteur et tout ce qui suit.

Étudiante: Vous aviez quoi comme matériel?

75 Ray: Comme matériel, il y avait le tableau, la craie, le compas pour faire des cercles. Autrement, tu n'avais pas de moyen d'enseignement. Il y avait des cartes de géographie. Au point de vue audio-visuel, il n'y avait rien. Et après, on s'est beaucoup basé sur l'audio-visuel pour enseigner.

Étudiante: Et comment se passaient les journées?

80 Ray: En été, on commençait à 7 heures jusqu'à 11 heures et puis l'après-midi de 13 à 15 heures. En hiver, on commençait à 8 heures jusqu'à midi et la même chose l'après-midi.

Jeanne: Moi c'était pareil.

85 Ray: Les vacances, en revanche, on n'était pas soumis aux vacances d'agriculture comme Jeanne. Tu sais, des vacances pour les foins, pour les moissons, pour les betteraves etc. Non, nous on avait je crois deux semaine au printemps, cinq semaines en été, trois semaines en automne et deux semaines en hiver.

Jeanne: Tandis que nous on avait 15 jours pour les foins, et si par malheur il pleuvait le lundi, on retournait à l'école et on avait congé quand il y avait le beau temps. Et puis après on avait pour les moissons, et les grandes vacances chez nous, ça se faisait en automne. On avait nos 5 semaines en automne.

90 *Étudiante: Savez-vous quand est-ce que les vacances ont été uniformisées?*

95 Ray: Aujourd'hui, tout le canton de Vaud est soumis aux mêmes vacances. Mais cela ne fait pas si longtemps que ça. Donc, au niveau des moyens d'enseignement, c'était très limité. Dans les livres d'histoires, il y avait quelques gravures mais c'était tout quoi. Moyens audio-visuel zéro. On a quand même fait une scolarité qui nous a amené à un certain niveau qui nous a permis de gagner convenablement notre vie. Il faut aussi voir quel était l'état d'esprit, à quel résultat nous sommes arrivées bien que les moyens d'enseignement soient rudimentaires. On dit bien que Einstein a fait ses études sans tous les moyens d'aujourd'hui.

100 *Étudiante: Je trouve que les moyens, comme le nom l'indique, ne sont que des moyens, finalement enseigner, c'est transmettre, le moyen importe peu finalement...*

Ray: Alors, moi on m'a dit, « enseigner, c'est faire découvrir », qu'il fallait faire découvrir. Ça a été une théorie. Moi, à mon avis, elle n'est pas exacte. Il y a peut-être des personnes qui sont capables de découvrir, qui sont autodidactes, mais il y en a d'autres qu'il faut mettre sur le chemin. Quand je suis sorti de l'école à 16 ans, je
105 cherchais une place de mécanicien, je n'en ai pas trouvé. Alors je suis une année en Suisse allemande chez un paysan pour travailler. J'ai cherché en même temps une place d'apprentissage et j'en ai trouvé une à Payerne. La maison « Fuchs » qui faisait beaucoup de grosse mécanique, et de mécanique agricole. Alors j'ai fait mes quatre
110 années d'apprentissage là-bas, dans un atelier qui était équipé d'une manière très très rudimentaire. Ils étaient très conservateurs. C'était le grand père qui avait fondé cette usine et après il y a 3 fils qui ont repris. Bon j'ai quand même réussi à me démener. J'ai fait mes examens de fin d'apprentissage. Sur une échelle de 1 à 6, j'ai fait 1,4 de moyenne et je suis sorti le premier du canton! Le patron avait dit: « Si quelqu'un fait
115 moins 1.5, je lui donne 50 francs. » Je les attends encore. Et même, j'ai fait justement mon école de recul pendant l'apprentissage, ils m'ont pas loupé à la fin de l'apprentissage, j'ai dû refaire le temps que j'ai eu passé à l'armée. J'avais un contrat d'apprentissage, on travaillait 48 heures par semaine, jusqu'au samedi à midi et les apprentis devaient nettoyer l'atelier le samedi après-midi. Dans mon contrat, c'était marqué: « L'apprenti bénéficie de 6 jours de congé par année, sans garantie pour la
120 belle saison. » Et il fallait marchander pour les avoirs. Heureusement, pendant ce temps-là, il y avait l'aide à la campagne. On allait pendant 6 semaines, on allait travailler à la campagne, tu vois, c'était le temps des restrictions. Alors pendant que tu allais à la campagne, tu ne faisais pas le même travail, ce n'était pas la même discipline. Parce que la discipline à l'apprentissage, c'était pire que l'armée. C'était
125 très sévère.

Jeanne: Nous, en étant en apprentissage, on travaillait le samedi.

Étudiante: Mais vous aviez pas l'école le samedi?

Ray: A l'école primaire, oui, jusqu'au samedi à midi. Et on avait congé mercredi après-midi et samedi après-midi. Et puis, pendant la guerre, on avait l'école le
130 mercredi après-midi et plus le samedi. C'était pour économiser l'électricité et le chauffage.

Étudiante: Donc il y a quand même quelque chose qui a changé pendant la guerre.

Ray: C'était les restrictions. L'électricité était rationnée. Moi je me souviens, on habitait à Yverdon, à la rue de Gasparin, les beulers, ils étaient enclenchés depuis le
135 service électrique et l'eau chaude on l'avait le samedi et le dimanche. Et les moyens de transport, c'était pas ce que c'est aujourd'hui. Il y avait la traction à vapeur. Depuis Avenche pour aller jusqu'à Lausanne, il fallait passé deux heures, pour faire 60 km.

Jeanne: C'était l'omnibus. Après, on a eu un semi-direct. Quand j'allais chez mes parents à Payerne. Je dois te dire qu'il y avait encore des wagons en bois!

140 Ray: Qu'est-ce que tu aimerais savoir encore?

Étudiante: Est-ce que la guerre a changé quelque chose pour vous à l'école? Avant tu as dit que votre prof vous lisait des choses.

145 Ray: Oui, ça, c'était à l'école secondaire, au collège. Bien entendu que, il y avait tout une autre ambiance. Il faut reconnaître que dans le pays, on se serrait beaucoup plus les coudes, on s'aidait beaucoup plus qu'aujourd'hui. Il y avait moins cet esprit individualiste. En ce moment-là, on s'entraidait. Et moi j'avais des copains qui... Avenches, c'était la ville des juifs, des marchands de bestiaux, marchands de vaches, marchands de chevaux.

2^{ème} entretien

150 *Étudiante: Est-ce que vous pouvez me parler en peu de votre enfance? Me dire votre date de naissance ainsi que votre lieu de naissance, l'environnement dans lequel vous avez passé vos premières années.*

Ray: [Ne répond pas à ma question, entame un sujet dont il a envie de parler]. Je pensais à des choses que tu n'as pas mentionné, c'était les restrictions, les plantages. On allait semer du pavot...

155 *Étudiante: C'est aussi ce que j'aimerais savoir.*

160 Ray: Quand je te disais, on allait semer du pavot. On prenait les... comment dire, c'était comme des copeaux, si tu veux, des boules de pavot et une fois que ça avait fleuri, il fallait les casser, récolter la graine. Aujourd'hui, tu n'oserais plus car ça ferait de la drogue. (rires) Une fois qu'on avait acheté de graines, on allait à l'huilerie. Il nous faisait de l'huile avec les graines de pavot. Comment faire de l'huile avec des noix ou des noisettes.

Étudiante: Tu faisais ça pendant ton temps libre ou pendant l'école?

Ray: Pendant le temps libre pas pendant l'école. À l'école on avait autre chose à faire.

165 *Étudiante: Je dis ça parce qu'une autre personne que j'ai interviewé devait aller ramasser les doryphores durant les heures de cours.*

Jeanne: Ça je l'ai fait aussi alors, mais pas les pavots. Le matin de bonne heure on allait. Avec la classe, on allait ramasser ses petits trucs.

Ray: C'était pas de la culture, ramasser les doryphores. Aujourd'hui, on les traite les doryphores. Tandis qu'à l'époque, effectivement, nous allions en classe et il fallait

170 soulever les feuilles de pommes de terre, voir s'il y avait des doryphores. Moi qui suis allé je ne sais combien de fois, je n'ai pas vu une bête.

Étudiante: Vous en avez jamais trouvé ?

Jeanne: Ah si moi oui?

175 Ray: Bon moi c'était avant hein. C'était le début, peut-être qu'ils en trouvaient de temps en temps. Mais tout au début, moi je suis sûr qu'on a passé des demi-journée dans ces champs de patates pour rien.

Étudiante: Pourriez-vous me dire vos années de naissance pour que je puisse situer un peu?

Ray: Jeanne est de 1932 moi je suis plus âgée, je suis de 27.

180 Jeanne: 5 ans ça va encore. Moi j'ai des amis qui avait plus encore de différence d'âge.

Ray: Tes grands-parents...

Étudiante: Il avait 12 ans de différence oui.

185 Jeanne: Mais ta grand-maman, elle ne s'est jamais plainte de ça. Je trouve qu'ils ont très bien vieilli. Malgré la différence. Parce qu'il y en a qui vieillissent tout à fait différemment.

190 Ray: Je me rappelle qu'on a fait du ski ensemble au Chasseron avec ton grand papa. Il skiait drôlement bien ton grand papa. Mais ça, c'était dans les années 60-70. Pour en revenir à notre jeunesse, nous étions une fratrie de 4: trois filles et un garçon. J'étais le cadet. Et il fallait qu'il y ait des égards vis-à-vis du cadet. Nous étions une famille, je ne dirais pas pauvre, mais c'était quand même difficile.

Étudiante: Tes parents faisaient quoi comme métier ?

195 Ray: Mon papa travaillait dans l'agriculture, il s'occupait de machines agricoles: tracteurs, machines agricoles, et caetera. Il allait faire les labours. Il était ouvrier agricole. Ma maman, elle allait faire les lessives pour arrondir les fins de mois. C'était de 7h le matin jusqu'à 11h30 et de 13h jusqu'à 18h pour 5 francs par jour. On était quand même soumis, tu n'avais pas le droit d'émettre des remarques et de faire des reproches à qui que ce soit. Tu subissais.

Étudiante: En tant qu'enfant ?

200 Ray: J'entends en tant qu'enfant. Tu subissais, ma fois voilà. Il fallait aller à l'école et tâcher de faire le mieux possible parce qu'on nous ressassait assez que " Si tu étais bon à l'école, tu verras, tu pourras faire quelque chose, tu pourras faire un

205 apprentissage. Faute de quoi, tu iras comme manoeuvre.” Effectivement, ça nous
donnait quand même un peu de “stimmung”. Tu vois, il fallait se dire: “Si j’ai pas
envie de [finir à l’usine]”. Parce qu’il y avait la sortie de la crise, tu vois. Alors nos
parents, enfin nos parents et toutes les personnes de cet âge avaient subi les périodes
de chômage et les restrictions du chômage. Parce que l'assurance chômage, ça
n'existait pas. Et puis, ils organisaient des collectes, la semaine du [kilo], je ne sais
plus exactement. Et puis, je crois que c'est depuis le début de la guerre civile en
210 Espagne que ça a recommencé à reprendre du poil de la bête et après la guerre, avec la
fabrique de munitions et caetera, l'industrie a repris très fortement.

Étudiante: Toi tu as grandi à Avenches ?

Ray: Oui moi j'ai grandi à Avenches. J'ai fait l'école primaire avec une institutrice qui
était très sévère. J'aime autant te dire qu'on n’osait pas bouger.

Étudiante: Toi aussi?

215 Jeanne: Moi elle était très sévère aussi...

Ray: C'était un couple d'instituteurs.

Jeanne: Moi j'étais gentille parce que j'étais TELLEMENT timide. J'en ai souffert mais
tu t'imagines pas ce que j'en ai souffert. Quand je vois ma petite fille maintenant, elle
parle, elle parle...

220 Ray: [coupe la parole] On causait de Dachau, des camps de concentration allemands,
d’histoire, d’Hitler et caetera. Je lui ai dit: “J’ai visité Dachau.”

Étudiante: Ça doit être impressionnant...

Jeanne: Même mon fils qui a l'air assez olé olé et rigolo, il a dit: “Quand je suis
ressorti de là-bas, je pleurais.” Moi aussi alors hein.

225 Ray: Bon maintenant, le cinéma nous montre beaucoup de choses mais, ces choses
qu’ils ont vécues..., et là on en discutait et je t’ai dit qu’à Avenches, il y avait beaucoup
de juifs. Et moi, j'avais des copains d’école qui étaient juifs, c’était des enfants de
marchands de bestiaux, de vaches, de chevaux. Et, c’était [...] comment je pourrais te
230 dire, ils avaient beaucoup de parentés en Alsace. Ils étaient tout le temps...,
contrairement à ce que beaucoup de personnes croyaient, on savait ce qui se passait en
Allemagne. Puisqu’une de ces connaissances juive avait réussi à faire passer une lettre
pour écrire à ses connaissances, à sa parenté, qu’ils étaient bien traités, que c’était
mieux qu’au Bochuz Palace.

235 *Étudiante: En fait comment cela se fait-il que tu connaissais la religion des autres
personnes, vous saviez quelle famille était juive ?*

Ray: Oui, oui. On savait qui était juif, c'était les Lévy, les Bloch et cetera. Et EUX voyaient du pays hein, ils avaient la pétoche. Alors ils avaient VRAIMENT peur d'une invasion allemande parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils auraient fait. Ils ont vécu dans la peur ces gens.

240 *Étudiante: Et est-ce que la population suisse avait aussi peur d'être envahie ?*

Ray: On n'était pas très rassurés. Parce que quand tu voyais les armées allemandes, comme elles déferlaient partout en Europe, en France, en Pologne, en Russie et partout. Et puis Mussolini qui lui donnait encore un coup de main depuis le sud. C'était l'île au beau milieu de la guerre. Et du reste, tu as certainement lu des histoires de passeurs par exemple au Risou, à la Vallée de Joux.

245

Étudiante: Oui il y a aussi des histoires vers Sainte-Croix vers les Fours.

Ray: Mais c'était plus difficile vers les Fours. Enfin, il y a aussi des forêts. Mais si tu prends la Vallée de Joux sur la France, là tu as des immenses forêts qui permettaient quand même d'essayer de passer clandestinement. Mais nous, on n'en savait rien. De temps en temps, on savait quelque chose, mais moins que ceux qui faisaient le trafic. Mais je crois que je t'avais dit que le grand papa de Marianne qui est de Saint-Gall, il faisait justement..., il avait 18-20 ans, peut-être un peu plus, il faisait le passage depuis l'Autriche jusqu'en Suisse. Et c'est à ce moment-là que le commandant de la police Saint-galloise fermait un petit peu les yeux sur ce qui se passait et quand cela a été découvert, il a été destitué de sa place de commandant de la police Saint-galloise. Par la suite, il y a eu des changements dans l'histoire, tu vois. [On disait qu'] il avait quand même bien fait, heureusement que des gens les ont aidés. C'est pas comme le rapport Bergier qui dit que tous les Suisses étaient des imbéciles qui allaient se mettre à genoux devant les Allemands. Alors que là, c'était pas du tout vrai. Comment ça a été par la suite et bien il a été mis à la porte et je me souviens que personne ne l'a aidé, même pas les Juifs qu'il avait aidé. Ils ne lui auraient pas donné un coup de main. Il a été destitué et il a été réhabilité par la suite très tardivement, vingt ans après.⁵⁰ Je crois qu'il y avait encore une chose que la famille aurait voulu, que le gouvernement ne leur a pas accordé, je ne trouve pas le mot. Ils l'ont innocenté mais ils l'ont pas blanchi à cent pourcent. En voulant dire qu'avec la fonction qu'il avait, il aurait dû démissionner s'il n'était pas d'accord.

250

255

260

265

Jeanne: Il y en a qui pensent bien faire et puis...

Étudiante: C'est aussi sa fonction qui lui permettait justement d'agir...

Ray: Ouai, mais enfin, là, il y a eu beaucoup d'aide. Et moi ce que j'ai vécu, c'est par exemple l'entrée des troupes françaises en 1940 qui étaient venus se réfugier en Suisse. Ils avaient donc, comme en 1870, dû déposer leurs armes aux frontières, il y en

270

⁵⁰ Ray fait allusion à la réhabilitation du commandant de la police Saint-Galloise Paul Grüningen, qui a sauvé la vie de milliers de personnes (plus de 3'000) en les laissant passer la frontière suisse, contrairement aux recommandations du Conseil Fédéral.

avait dans le Jura. Ils ont passé par les verrières, ils crevaient de faim, il était fatigué et tout ce qui s'en suit, et toute la population s'est mobilisée pour leur donner un coup de main.

275 *Étudiante: Ils sont venus, jusqu'à Avenches ?*

Ray: Oui, ils ont trouvé..., il fallait bien les placer à quelque part. Ils étaient là avec leurs chevaux. C'était pas rigolo à voir. Par la suite, ils ont repris du poil de la bête et c'était beaucoup des internés qui venaient de la Bourgogne. C'était des armées qui venaient de cette région là. Et de temps en temps, on nous disait: " Hier soir, il y a
280 Fernand, il a fichu le quand, il a repassé la frontière. Ils cherchaient quand même à retourner en France.

Étudiante: Et toi Jeanne, tu avais 7 ans quand la guerre a commencé. Tu as vécu presque toute ton école primaire pendant la guerre.

285 Jeanne: Oui, oui. Parce que je suis même descendue avec l'institutrice à la gare quand les papas partaient pour la guerre.

Ray: Pour la mobilisation.

Jeanne: Ça ça m'est resté. De nous voir à la gare, mais on ne se rendait pas compte, à cet âge-là, on voyait partir ces messieurs, ces papas avec le train. À cet âge-là, moi, je ne pouvais pas me rendre compte. Oui, ils partaient, ça nous faisait mal, mais sans
290 vraiment comprendre.

Étudiante: Parce que vos pères ont été mobilisés ?

Jeanne: Oui, c'est sûr.

Ray: Oui. Ben tu vois mon papa avait 40 ans en 1939.

Jeanne: Moi il était de 1903. C'était dans l'âge où ils partaient.

295 Ray: Je ne sais pas combien de temps ils sont restés à l'armée avant de revenir à la maison. Il y avait les agriculteurs qui avait de temps en temps des congés.

Jeanne: Oui pour quand même venir aider.

Étudiante: Parce que toi Jane tes parents qu'est-ce qu'il faisait ?

300 Jeanne: Alors nous on était à la campagne avec jardin, avec tout. Ma grand-maman faisait boucherie, on avait des porcs, on avait des poules on avait des lapins, je dois dire honnêtement qu'on a jamais eu faim. Même pendant la guerre. Mais mon papa il était maréchal,

maréchal-ferrant. Il a beaucoup fait avec les chevaux et puis pour finir il s'est dirigé un petit peu... Il avait beaucoup à faire avec les paysans.

305 *Étudiante: Et tu as des frères et soeurs?*

Jeanne: J'ai un frère. On n'était pas très nombreux. Mais chez maman oui, elle était la neuvième sur dix! Moi dans mes cousines, je suis la cadette à 84 ans. (Rires) Ils ont tous nonante, pis il y en a qui ne sont plus.

310 *Étudiante: Et est-ce que vous vous souvenez de la période de la guerre. Peut-être que tu t'en souviens mieux Ray, toi qui est un peu plus âgé? Est-ce que vous en parliez ?*

Ray: Oui oui on a vécu tout ça, on a vécu l'obscurcissement. Il ne fallait pas qu'il y ait un rayon de lumière qui dépasse des fenêtres pendant la nuit.

Jeanne: Je m'en souviens aussi.

315 Ray: Peut-être bien qu'il fallait obscurcir, mais pas de telle manière. Et l'armée, je veux dire les véhicules de l'armée, ils avaient des phares bleus, qui étaient très très faibles, ils leur montraient juste le chemin pour ne pas se faire repérer.

Étudiante: Et tes amis juifs, il y en avait dans ta classe ? Est-ce que vous parliez de ça à l'école du coup ?

320 Ray: Ah, oui, oui, oui, on en parlait à l'école. J'avais un prof, un Jules Bourquin, qui prenait la peine chaque jour pendant à peu près une demi-heure de causer des conflits qu'il y avait en Europe. Et puis là, avec les enfants qui étaient juifs, on arrivait à faire quelque chose. Mais en ce temps-là, le corps enseignant était abonné gratuitement à La Gazette de Lausanne. Et bien entendu, il y avait la situation internationale. Et la situation internationale était toujours assez bien expliquée par René Payot. C'était un
325 journaliste à La Gazette et par la suite à la radio romande. Il faisait chaque semaine un exposé sur le déroulement des hostilités. Mais bien entendu que si tu écoutais des communiqués allemands ou des communiqués des alliés, c'était noir et blanc. L'allemand avait abattu vingt avions des alliés et les Alliés en avait perdu deux et avaient abattu vingt avions allemands. Tu vois. (rires) Il fallait bien faire de la
330 propagande. Et on vivait cette propagande et on avait un journal par exemple qui était édité par les Allemands, c'était *Signal* où tu avais toute la propagande allemande.

Étudiante: Tu l'as connu comment ce journal?

Ray: Ben parce qu'il était en kiosk.

Étudiante: Et ça t'intéressait ?

335 Ray: Oui ça m'intéressait. Je me suis toujours intéressé à cette histoire. Le déroulement des hostilités et tout. *Signal*, c'était un journal de propagande allemande.

Jeanne: Tu as toujours été très curieux sur tout. Il va jusqu'au bout des choses.

340 Ray: Puisque tu causes de ça, on avait un coiffeur, un Siber, c'était un allemand ce
Siber. Et il est parti, il a quitté sa femme, il n'avait pas d'enfant, pour aller rejoindre
l'armée allemande. Il est allé s'engager avec l'armée allemande et il est revenu en
Suisse à la fin des hostilités. Et je me souviens, parce que j'allais de temps en temps,
étant gamin, me faire couper les cheveux chez lui, enfin gamin tu vois peut-être 12-13
ans. Et il nous faisait une de ces propagande sur Hitler, comment ils allaient gagner la
guerre et tout ce qui s'ensuit. Et puis quand il est revenu, il avait été fait prisonnier en
345 Yougoslavie, et alors il avait bien mis de l'eau dans son vin.

Jeanne: Ils se sont faits un peu petits après hein.

*Étudiante: Et toi jeune tu as des souvenirs d'avoir parlé de ça à l'école ? Ou même
avec vos parents ?*

350 Jeanne: Oui, avec le papa en parlait. Maman elle était plus...ça l'intéressait moins.
Mais papa il a toujours été, tu as sûrement discuté avec grand-papa ? [s'adressant à
son mari] Enfin grand-papa, mon papa. Tu peux dire toi Ray. Ray, avec ces quelques
années de plus, ça a été tout différent. Tandis que moi j'ai été beaucoup plus...,
comment dire, tu vois on était un peu mis à l'écart de beaucoup de choses. Tu vois ?

Étudiante: Tu penses qu'on essayait de te cacher certaines choses ?

355 Jeanne: Oh cacher, pas cacher, non je crois pas alors.

Ray: Moi j'crois pas.

Jeanne: Parce que maman nous expliquait quand même ce qu'était la guerre, quoi que
nous on n'a pas autrement souffert en Suisse. Ensuite, on peut pas dire qu'on aie
souffert de la guerre ou de la faim ou des trucs comme ça.

360 Ray: Mais y'a eu quand même...

Jeanne: Mais il y a eu quand même des restrictions. On avait des petites cartes de
rationnement.

365 Ray: Il y a eu des fraudes qui se sont faites avec ces cartes de rationnement. Il y avait
un Yverdonnois qui était un spécialiste. Parce que ces cartes de rationnement, d'un
côté c'était en français, de l'autre côté c'était en allemand. Et les commerçants qui
ramassaient les cartes lorsqu'on allait faire les emplettes, devaient les coller sur des
feuilles. Et il y a un yverdonnois qui a réussi à partager ces feuilles en deux. Et vu que
d'un côté c'était français de l'autre côté c'était allemand, quand il collait ça sur une
feuille, il y avait la moitié en français l'autre moitié en allemand. Mais il s'est fait
370 choper. Ça mettait du beurre dans les épinards.

Jeanne: Moi, j'ai pas connu ça.

Ray: Le marché noir, ça existait. Mes parents, enfin mon papa avait des frères qui étaient paysans dans le Vully. Ils élevaient des porcs et caetera. Et bien, quand ils tuaient un porc eux, ils en tuaient un pour nous. C'était rien de tuer, il fallait ramener la viande. Depuis le Vully jusqu'à Avanches. Tu sais que le transport était contrôlé ?
375

Jeanne: En vélo, n'importe.

Ray: Moi j'allais avec mon papa, on allait au vie à vélo. Et puis, sur le porte-bagages, on mettait la viande qu'on voulait transporté. Il y avait toujours, enfin pas toujours mais très fréquemment, la gendarmerie qui faisait des contrôles sur les ponts. Il y a un pont à Salavaux, il y en a un un peu plus loin. Et puis, on s'arrêtait à Salavaux et mon papa m'a envoyé en éclaireur pour voir si il y avait la gendarmerie sur le pont.
380

Étudiante: Vous risquez quoi en fait ?

Ray: Une amende. Ah, c'était assez sévère comme amende.

Jeanne: Et je pense qu'ils auraient pris la viande.

Ray: Je me souviens d'un boucher à Avenches qui faisait un petit peu de marché noir, il a fait faillite. Toutes les amendes qu'il a dû payer, ce qu'il a gagné n'a pas suffi...
385

Étudiante: Et ben! Là j'ai plein de choses qui se complètent. Peut-être que j'aimerais encore en savoir un peu plus sur vos relations avec vos enseignants.

Ray: À l'école primaire, c'était très très sévère. Tu ne pouvais pas discuter avec le copain ou n'importe quoi. [...], de temps en temps, je crois qu'il nous fichait une claque sur les mains.
390

Jeanne: Ah, oui, oui, oui, ça c'est vrai.

Étudiante: Parce que toi tu l'as eu aussi?

Jeanne: Non, non. On l'a eu au chant. Alors je m'en souviens qu'il en avait expédier spécialement, même un peu malhonnête. Moi je suis arrivée à la maison, j'ai dit: "Mais, tu te rends compte, le prof de chant, il a dit "espèce de vieille gourde" ou "dépêche-toi de me déblayer, je veux plus te voir." Et moi, j'étais arrivée à la maison, j'avais dit: "Mais tu sais quand même, il a été un peu loin le prof de chant là." Mais autrement non, autant avec M....c'est qu'on avait le couple. Il y avait Madame Papet qui faisait jusqu'à tel âge et pis M. Papet qui prenait les plus grands. Ils ont déménagé à Yverdon après.
395
400

Ray: Et M. Pattey, c'est lui qui était instituteur ici. Il a été maître de prim'sup. Et comme je te disais, on avait pas de photocopieuse, y'avait pas d'ordi, y'avait pas de traitement de texte, il fallait beaucoup écrire. Toutes les leçons s'écrivaient, la
405 majorité. Ce qui n'était pas dans les bouquins, ben tu devais l'écrire.

Jeanne: On avait des cahiers d'écriture.

Étudiante: Oui, c'était très poussé l'écriture à l'époque. Et vous aviez également des cours de religion?

Jeanne: Nous, on avait la leçon de religion le lundi matin, je me souviens. On répétait
410 nos trucs. Parce qu'alors chez nous le pasteur, chez vous il était un petit peu plus olé-olé, chez nous j'en avais peur. Mais M. Duvoisin, grand, barraqué, moi il m'épouvantait.

Étudiante: C'est lui qui vous faisait les cours d'histoire biblique?

Jeanne: Le pasteur? Oui, oui.

415 Ray: Pas chez nous, c'était l'instituteur ou l'institutrice.

Jeanne: Ah non, chez nous c'était Duvoisin.

Ray: Et pis ton livre d'histoire biblique, tu devais apprendre ça par coeur. Tu avais un examen d'histoire biblique, mais ça ne comptait pas dans la moyenne.

Jeanne: Mais on avait l'examen, donc il fallait quand même savoir.

420 Ray: Par exemple les juifs ne venaient pas aux leçons de religion. Ils ne venaient pas à l'école durant ces heures-là.

Étudiante: Mais par contre, catholiques et protestants étaient ensemble?

Ray: Oui, catholiques et protestants, on était ensemble. Mais il y avait TRÈS peu de catholiques ma chère.

425 Jeanne: Oui, il y en avait moins. Moi, j'avais une ou deux camarades.

Ray: Sur une classe de trente élèves, disons voir qu'il y avait 4-5 juifs peut-être, autant de catholiques et pis tout le reste c'était des réformés. Il y avait beaucoup moins de brassage de population. Et puis, c'était tous des Suisses. A part...il y avait les Ratatsi qui étaient des Italiens.

430 Jeanne: Oui, après on a eu quelques Italiens mais qui venaient pour travailler hein.

Ray: Mais autrement c'était que [des Suisses], ça n'existait pas.

Étudiante: C'est vrai que c'était une population très homogène à cette époque.

435 Ray: On discute aujourd'hui qu'il faut que les élèves aient du plaisir à aller à l'école et tout ce qui s'en suit. Chez nous c'était pas ça. Tu allais à l'école et tu respectais une discipline. Il n'y avait pas de questions de...comment est-ce qu'il faut dire ça, d'avoir des initiatives et même si tu trouvais que quelque chose n'était pas juste, tu avais meilleur temps de la boucler et faire ce qu'on te disait de faire.

Étudiante: C'est étrange parce qu'à cette période et même avant, il y a plein de pédagogues avec l'Éducation nouvelle qui veulent que les enfants justement...

440 Ray: Ah ouai, tu dois connaître ça, comment est-ce qu'il s'appelait...mais tu sais les instituteurs, c'était de la vieille école. Je veux pas dire l'école des coups de bâtons mais c'était pas bien loin.

Étudiante: Et vous pensez que c'est quoi qui a fait que ça a changé?

445 Jeanne: Ah, maintenant, moi je trouve qu'il y a trop de laisser aller. Envers l'institutrice et les élèves.

Ray: Alors, il y avait une discipline de fer, et tu n'avais jamais de parents qui faisaient recours si il y avait eu un échec. Ou bien des parents qui faisaient un recours parce qu'un enfant avait été maltraité.

450 Jeanne: Oh Ray, on arrivait à la maison, on avait une punition, et bien: "Tu l'as méritée. Maintenant fais-là." Et c'est tout juste si on osait dire quelque chose.

Étudiante: Lorsque vos enfants étaient à l'école, c'était toujours comme ça?

455 Ray: C'était déjà plus relax. L'école, c'était très sévère, il fallait faire ses leçons, et il n'y avait pas un jour où tu pouvais te dire: "On n'a pas de leçons le lendemain." Et surtout au collège. Moi, je me souviens au collège, le jeudi, c'était la grande journée. Mais on avait des leçons pour le jeudi! Ca n'arrêtait pas! Il fallait les faire pendant toute la semaine. Et on apprenait beaucoup de choses par coeur. C'était pas tant le développement du raisonnement, de la recherche et tout ce qui s'ensuit. Tu apprenais ton histoire par coeur et pis c'est eux qui avaient raison, pis tu t'en foutais.

Jeanne: Moi, j'ai malheureusement pas fait le collège.

460 *Étudiante: Le collège était payant à l'époque?*

Ray: Non. À Avenches, c'était gratuit. Les élèves qui venaient des environs payaient un écolage. Mais par contre, les fournitures étaient à la charge des parents: les bouquins, les cahiers, les crayons, les gommes. Et moi j'avais deux profs principaux. J'avais Aloïs Gallet, qui nous enseignait le français, l'allemand, l'histoire. Et puis, il y

465 avait un deuxième prof qui faisaient les branches principales, que j'ai admiré et que
j'admire encore aujourd'hui, il donnait les maths, les sciences, le dessin. Un type
érudit. J'en ai pas revu un type aussi érudit que ça. Moi en tant qu'élève, je dis par
rapport à ces connaissances, je ne l'ai jamais vu nous donner une leçon avec un
470 bouquin ouvert. Jamais! S'il avait quelque chose à nous dicter, il te le dictait sans
avoir quelque chose sous les yeux. Il arrivait dans ...on causait des protozoaires, tu
vois ce que c'est? Lui, il n'était pas à son pupitre, il se promenait dans la classe et il
nous disait: "Qu'est-ce que nous avons fait la fois passée? De quoi est-ce que
nous avons causé? Tu te souviens de quelque chose" Alors, il continuait. Il avait ses
475 combines mais par coeur! Et je me souviens des démonstrations qu'il nous faisait en
maths, ou en géométrie ou bien n'importe quoi, physique. Ca allait tout seul. Et puis,
justement, t'avais pas de rétro-projecteur, de rien du tout. C'était tout au tableau. S'il
devait t'expliquer le théorème de Pascal ou bien n'importe quoi, la transmission des
forces dans les liquides, les pressions, il fallait faire tous les dessins et tout ce qui
s'ensuit. Pis on en était encore en ce temps-là au kilogrammes.

480 *Étudiante: C'est-à-dire?*

Ray: Et bien, il n'y avait pas d'autre unité que l'unité de masse et l'unité de poids, ce
qui est différent aujourd'hui.

Étudiante: Ca veut dire qu'il n'y avait pas le litre par exemple?

Ray: Donc, il y avait les kilogrammes, mais il n'y avait pas les newton.

485 *Étudiante: Parce qu'une fois que vous entriez au collège, il y avait déjà des voies de
spécialisation?*

Ray: Non, à Avanches tu vois, il n'y avait que le collège scientifique. C'est tout, il n'y
avait pas de classique. On faisait tout. Et ben, tu vois, on avait des leçons de français,
des leçons d'allemand, des leçons d'anglais.

490 *Étudiante: Toi Jeanne, tu as fait de l'allemand ou de l'anglais?*

Jeanne: Non.

Ray: En primaire, il n'y avait pas de langues étrangères, il n'y avait pas d'allemand.
T'avais uniquement le français. C'était après, à l'école secondaire où c'était plus
poussé. Je sais pas s'il y avait plus de différence en ce temps-là entre l'école
495 secondaire et l'école primaire qu'actuellement. Moi, je me souviens que je suis sorti
de l'école secondaire avec un bagage qui devait être sans mentir, qui devait être
nettement supérieur à mes copains qui avaient fait l'école primaire. Je crois que de ce
côté-là on était beaucoup plus poussé. Mais on avait aussi l'histoire. Alors, je ne sais
pas mais je me souviens que tout le monde critiquait les programmes d'histoire. On
500 faisait pas d'histoire suisse, on apprenait l'histoire ancienne, l'histoire de la Grèce, de

l’Egypte et tout ce qui s’ensuit. Je me souviens que j’ai appris la géographie de la Suisse uniquement en dernière année d’école.

Étudiante: Par contre [Jeanne] tu as fait de l’histoire suisse?

Jeanne: Ah oui. Histoire suisse, géographie de la Suisse.

505 [...]

Ray: A mon avis, d’après ce que j’ai vécu par la suite dans l’enseignement, d’avoir des enseignements à niveau, c’est tout à fait valable. On peut pas arriver tous au même résultat. Moi je vois, au début que j’ai enseigné ici, on avait qu’une [?], c’était tout le monde dans le même paquet. Par la suite est arrivé le bas technique, et puis tu avais
510 des élèves qui avaient plus de capacités et qui étaient dans des classes de bas techniques. Pratiques, ils avaient à peu près la même chose mais en théorie c’était beaucoup plus poussé. Bon, le bac technique leur permet, depuis 1960, d’aller à l’école d’ingénieur sans faire d’examen. C’est comme si tu veux bien, t’as le bac, tu peux aller à l’uni. Et je trouve que c’est quelque chose de valable, c’est dommage que
515 dans notre enseignement on ait changé ces différents niveaux. Parce que chacun ne peut pas avoir les mêmes connaissances. Et je me souviens, je suivais des cours à l’uni à Neuchâtel, on avait un prof, c’était un Müller de Zurich, il nous disait que tout le monde devait arriver au même stade au point de vue connaissance dans la vie.

Étudiante: Moi je pense que ça dépend de ce qu’on veut pour nos enfants.

520 Jeanne: Mais ça peut venir avec les années, tu crois pas?

Ray: Pour en revenir à l’école, c’était sévère. Si tu avais le malheur de chinder, de tricher ou n’importe quoi, c’était la grosse sanction. Les leçons, tu devais faire tes leçons et il y avait des contrôles qui se faisaient. Aujourd’hui, je ne sais pas si ça se contrôle beaucoup. Et il faut pas oublier qu’il n’y avait pas internet. Nous, on devait
525 faire une recherche, on était obligé de tout rechercher, d’aller à la bibliothèque, de rechercher de la documentation et tout tandis que maintenant tout est en ligne. Mais je ne regrette pas, parce que quand tu fais tes recherches toi-même, ça te reste mieux.

7.3.6 / Retranscription de l'entretien avec Sébastien P.

Date de l'entretien: 23 décembre 2016

Lieu: Réseau santé balcon du Jura, Site des Rosiers, Sainte-Croix, dans sa chambre.

Durée: environ 45 minutes (14h15- 15h00)

Date de naissance: 18 décembre 1925

Profession: contremaître chez Thorens, musicien

Commentaires: Monsieur Paillard est une personne très attachante et agréable. Je suis allée le voir deux fois, car il m'a été difficile de diriger la conversation la première fois, les informations données étaient très éparées. Nous avons passé une heure à écouter la musique de ce mélomane. Je suis donc retournée le voir une seconde fois, une semaine plus tard, fermement décidée à ne pas me laisser détourner du but de cet entretien. J'ai dû me présenter à nouveau, car M. Paillard ne se souvenait plus très bien de moi.

Étudiante: Si vous êtes d'accord, je vais vous poser des questions. Peut-être que vous m'avez déjà dit ces choses la semaine passée, mais ce sera plus facile pour moi si j'ai tout sur la même cassette. Pour commencer, pourriez-vous me parler de votre enfance ?

5 Sébastien: Moi, je suis né à la rue des Rasses à Sainte-Croix. [...] Après j'ai fait une année en Suisse allemande, et une année à Lausanne. Quand je suis revenu, je m'occupais des jardins chez Paillard. Parce qu'il y avait le plan Wahlen. Vous savez ce que c'est ? On avait prêté des terrains, cent mètres carrés aux ouvriers pour qu'ils puissent cultiver des légumes. Ils n'avaient pas besoin de payer. Moi je ramassais du commerce pour l'usine. J'ai fait du bois, des stères pour le patron. Parce qu'on se chauffait au bois à l'usine, il y avait des chaudières à bois. (Digression)

10

Étudiante: Donc, vous êtes né à la rue des Rasses. Pourriez-vous me parler un peu de vos parents?

Sébastien: Mon père, c'était un Paillard, et ma mère une Bornand.

15 *Étudiante: Que faisaient-ils comme profession ?*

Sébastien: Mon père était contremaître chez Thorens. Après, moi j'ai été là-dedans aussi. Il s'occupait donc du magasin. Les autres employés allaient chercher du commerce chez lui. Des pinceaux, des pièces de fournitures.

Étudiante: Et que faisait votre maman ?

20 Sébastien: Elle était chez Thorens un moment, et après on s'est marié. Après, elle était à la Migros.

Étudiante: Et vous aviez des frères et soeur ?

Sébastien: J'avais deux sœurs. Une 1923 une 1927.

Étudiante: Et vous viviez dans une grande maison ?

25 Sébastien: Oui, Oui. On avait passé cent mètres carrés. Moi j'étais tout seul dans ma chambre. Un grand corridor, il y avait toutes les commodités.

Étudiante: Aviez-vous un jardin ?

Sébastien: OUI, un grand jardin!

30 *Étudiante: Vous avez commencé l'école en 1931. Vous avez des souvenirs de cette période ? Comment c'était l'école à cette époque ?*

Sébastien: Au point de vue du travail ?

Étudiante: Oui. Est-ce que c'était des grandes classes?

Sébastien: C'était des classes de plus de 30 élèves. Même 35. C'était un grand collège.

35 *Étudiante: Est-ce que vous étiez avec des enfants de votre âge dans les classes où est-ce que c'était mélangé comme dans les villages par exemple ?*

Sébastien: Il y avait très peu de classe mélangée. Si c'était bon, il poussait les élèves dans les grandes écoles.

Étudiante: Vous écriviez beaucoup à l'école à l'époque ?

Sébastien: AH LA LA.

40 *Étudiante: Vous vous rappelez comment ça se passait une journée ?*

45 Sébastien: On avait des programmes pour chaque heure. L'arithmétique, la géographie, le machin biblique, faut pas oublier ça. C'était important à ce moment-là. Et alors, autrement, on avait la gymnastique. A l'école, il y avait aussi les moments de récré pour manger quelque chose le matin, et l'après-midi aussi. Il y en a qui venaient derrière le collège, et ils venaient là vendre du commerce, si on voulait prendre un petit pain, un pain au chocolat ou quelque chose. Il y avait le matin et l'après-midi. On faisait des jeux.

Étudiante: Vous faisiez des jeux pendant les pauses. Je ne pense pas qu'il y avait beaucoup de jeux pendant les cours ?

50 Sébastien: Les jeux s'il vous voulez, c'était comme des pauses. Les filles ne faisaient pas la même chose que les garçons.

Étudiante: Vous faisiez quoi par exemple ?

55 Sébastien: Il y avait la gymnastique, de l'autre côté de la route. On faisait toute sorte de jeux. Mais c'était important. On faisait vraiment du sport. On faisait des anneaux, on faisait tout ce qu'il y avait à l'époque: Lancer de javelot, tir à l'arc.

Étudiante: Et à midi, vous pouviez rentrer à la maison manger ?

Sébastien: Moi j'habitais à tout près. Et ceux qui habitaient les environs, comme au Château, ils mangeaient sur place.

Étudiante: Il y avait un espace prévu pour manger ?

60 Sébastien: Il y avait déjà quelque chose oui.

Étudiante: Et vous aviez des examens à chaque fin d'année ?

Sébastien: Parfois avant. Mais oui, à la fin de l'année, il y avait les examens sérieux. Surtout en arithmétique et en langue française.

Étudiante: Et ça se passait bien pour vous ?

65 Sébastien: Et bien, ça dépend des branches. Ce que j'aimais le moins, c'était le français. Je me sentais bête, avec ces règles, ces deux "t". Moi j'étais bon pour la gym, le chant, le dessin. En français, on faisait des compositions aussi.

Étudiante: Et comment ça se passait avec les vacances ?

70 Sébastien: C'était printemps, en avril. Moi j'étais tout le temps loin. On allait à Grandson, chez mon grand-père. On allait à la pêche, j'allais retirer les filets avec mon oncle qui était pêcheur professionnel.

Étudiante: Vous aviez de la chance, car beaucoup d'enfants devaient travailler pendant les vacances.

75 Sébastien: Moi non, plus grand, bien sûr que oui. Étant jeune, je donnais des petits coups de main pour faire quelque chose mais sans plus. Je m'intéressais à tout.

Étudiante: Vous avez eu 14 ans en 1939. À cette date, il y a la guerre qui éclate en Europe. Est-ce que vous vous souvenez de ces moments-là ?

Sébastien: Bien sûr. On était formé...comme jeune tireur ou...

Étudiante: Mais vous étiez formé pendant les cours? Ça s'est passé comment ?

80 Sébastien: Pendant la guerre?

Étudiante: Oui, vous avez eu des cours pendant l'école?

Sébastien: On faisait déjà des cours de jeunes tireurs. Après il y avait l'école de recrue. Moi je l'ai fait une année plus vite. Pour avancer, pour être prêt au cas où il y avait quelque chose.

85 *Étudiante: Et quand la guerre a éclaté, cela vous a laissé un souvenir ?*

Sébastien: J'étais encore à l'école. Bah ma foi, il y avait beaucoup de choses différentes.

Étudiante: Quelles genres de choses par exemple?

90 Sébastien: Toutes les cartes pour la consommation, pour acheter le commerce, n'importe. Pour le chocolat, la viande, les oeufs, on avait des cartes. Il y en avait aussi pour les habits.

Étudiante: Et à l'école vous en parliez de la guerre ?

Sébastien: On n'en parlait pas.

Étudiante: Et vous ça vous intéressait, ça vous faisait peur ?

95 Sébastien: Vous comprenez, nous c'était un peu embêtant parce qu'il y a la Suisse allemande. Et puis, on dit toujours que les Suisses allemands tenait pour les Allemands. C'était pas tout le monde, mais c'était embêtant. Mais vous savez la politique moi. Mon père était dans le commerce lui. Il était aussi au conseil communal. À l'armée, il était aussi il était au Mont-d'Or.

100 *Étudiante: Et vous en parliez dans la famille de ce qu'il se passait ?*

105 Sébastien: Bien sûre, parce que toutes les grandes personnes étaient catastrophées par l'événement. On ne savait pas ce qui allait arriver. La déclaration de guerre, après ils disaient: « Les Allemands veulent attaquer la Suisse pour [...]. » Tout le monde se faisait du souci. Si la Suisse n'était pas bien préparée, on y était [...]. Même au château, vous voyez dans le grand virage, en dessous, c'est vide. C'était pour faire sauter la route au cas où. C'était compliqué.

Étudiante: Et à l'école, est-ce qu'il y a des choses qui ont changé à cause de la guerre ?

110 Sébastien: C'est vieux hein. Mais on changeait des fois de régent. Ou bien, il y en a qui partaient faire le service. Ils étaient remplacés par des jeunes. Parfois, il y avait des maîtresses ou des régents qui étaient à la retraite qui revenaient travailler.

Étudiante: Et Sainte-Croix, c'est près de la frontière. Vous avez eu beaucoup de réfugiés ici ?

115 Sébastien: Quand j'étais au service, toutes les deux semaines, on devait garder les hôtels la nuit. On était armés. Pour pas qu'il n'y ait de manifestation ou de trafic trop importants. Parfois, on était en forêt la nuit.

Étudiante: Ici les gens passaient depuis la France ?

Sébastien: Oui, mais ils étaient renvoyés. Ou alors, on les internait.

[...]

120 *Étudiante: À quel âge avez-vous eu vos enfants ?*

Sébastien: À vingt ans. Il a septante!

Étudiante: Si vous repensez à l'école que vous avez vécue et celle que vos enfants ont vécue, est-ce que c'était très différent?

125 Sébastien: Non, ça continuait. Je veux dire, il y avait le même commerce, la géographie, les mathématiques, le calcul. En histoire, c'était un peu [...]

Étudiante: Vous vous avez fait de l'histoire suisse à l'école?

Sébastien: Oui.

Étudiante: Est-ce que vous avez étudié autre chose?

130 Sébastien: Pas grand chose. C'était le principal. Oh, la Suisse on devait connaître ça par coeur.

Étudiante: Et est-ce que vous vous souvenez de vos maîtres? Pourriez-vous m'en parler?

135 Sébastien: Oh, oui. Il y avait le gros Rossier, mais je sais pas d'où il était venu celui-là. Il y avait des tas d'histoires avec. Il en foutait à la porte, il faisait des choses [dont on osait même pas parler]. C'était un Rossier, mais il était mal vu. C'est comme un coup, je me rappelle de ça, il a dit: "Prends voir la porte, pis fous le camp!" Et le gamin, il est sorti et il a enlevé la porte! Je me rappelle toujours de celui-là, c'était un Basset. C'était rigolo, parce qu'il lui rentrait dedans. Il faisait des farces aussi, des tours. Il mettait des choses sur la porte, et quand on ouvre ça nous tombe dessus. Vous

140 avez connu tout ça ? Y'en a un qui dit à son copain: "Tu vas derrière la porte, mais tu bouges pas trop." Et ils ont dit à un autre copain: "Viens-voir vers la porte!" Et l'autre s'est approché et il est tombé par terre. Tout des farce un peu être étranges. Il y en a qui bombardait avec les gommages aussi et des petits bouts de papier.

Étudiante: Et votre femme, vous l'avez connue à l'école. Elle était dans votre classe ?

145 Sébastien: Pas dans ma classe, mais au même étage. [...] seulement c'était les femmes et puis les hommes. Dans les petites classes, on était mélangées mais après on était plus ensemble.

Étudiante: Et votre femme était aussi de Sainte-Croix ?

150 Sébastien: Oui, elle habitait au musée communal vous voyez où il est ? C'était un musée privé à l'époque. C'était un musée, c'était tous des dons que les gens avaient fait. Ce n'était pas un musée sur Sainte-Croix. Il y avait des choses d'ailleurs sur le Cambodge ou je ne sais où. Moi je connaissais bien ce musée, vu que ma femme habitait là. Son père était le concierge du musée. C'est dommage, parce que quand ça a été dispersé, il y en a qui ont profité pour ramasser du commerce.

155 *Étudiante: Pour en revenir à votre enfance, est-ce que vous aviez peur de la guerre?*

Sébastien: OOH, moi, j'aimais les armes. J'aurais pu faire sauter n'importe quoi moi. Je connaissais bien pour faire exploser n'importe quoi. Les grenades, j'adorais ça. Et les lance-flammes.

Étudiante: Vous saviez utiliser ces armes?

160 Sébastien: Oui, c'était le dernier moment. On était formé. J'étais dans les troupes de choc. J pouvais faire n'importe quoi Pour faire sauter les portes, les tanks. J'adorais ça. À la maison, j'avais des munitions pour ma carabine. Je pouvais faire des raccordements n'importe comment.

Étudiante: Et est-ce que vous étiez au courant de ce qui se passait en Allemagne ?

165 Sébastien: Bien sûr! Il y en a qui n'était pas au courant, mais nous on était au courant. Enfin c'était pas connu comme aujourd'hui. L'armée suisse nous donnait des informations. Le Général Guisan, il était assez pour renseigner la population. Moi je l'ai connu le Général Guisan. C'étaient des gens comme les autres. [...] Nous on tenait pas pour les Allemands. Mais en Suisse allemande... Je n'ai pas vu grand-chose quand j'y étais. La grand-mère elle parlait le "Berndutch", et où j'étais le patron parlait le "Zurichdutch" et ils ne se comprenaient pas. Je me rappelle, j'avais été faire des cours pour le bon allemand.

Étudiante: Vous avez beaucoup voyagé dans votre vie?

175 Sébastien: Oui, pas mal. J'étais joliment à l'étranger aussi. Et puis à Grandson, j'avais de la famille. J'ai été beaucoup en Italie à cause de mon fils. C'était déjà pendant la guerre. J'ai été dans tous les pays environ. (Se lève pour aller chercher quelque chose: une publicité pour un rasoir et des coupures de journaux)

Ça, c'est des vieilles photos de quand j'étais à la maison. [...] (fouille dans ses affaires, coupures de journaux, pub pour un rasoir de l'époque, lettres)

180 [visite de l'infirmière qui vient lui donner ses médicaments]

7.3.7 / Retranscription de l'entretien avec Charles P.

Date de l'entretien: 5 septembre 2016

Lieu: Intemporel Café à Yverdon-les-Bains

Durée: environ 60 minutes.

Date de naissance: ?

Profession: enseignant à la retraite, doyen de l'École normale d'Yverdon

Commentaires: Malentendu au départ, je pensais que cette entrevue était informelle et visait à présenter mon sujet, mais M. Pahud était disposé à discuter. Par conséquent, je lui ai demandé si je pouvais l'enregistrer. Les questions posées ne respectent pas la grille d'entretien.

[...]

Étudiante: Vous pourriez demander à votre cousine?

Charles: Je vais demander à ma cousine, elle encore vraiment très très bien. Elle est clairvoyante, donc elle doit avoir des souvenirs. J'ai une autre cousine, mais elle n'est pas suffisamment bien pour répondre, je pense qu'elle a perdu beaucoup de souvenirs.
5 Mais elle, elle habite Yvonnand donc c'est tout près. Je vais lui téléphoner et lui demander si elle est d'accord de vous rencontrer. Mon idée ce serait qu'il y ait 2-3 personnes autour de vous en même temps, puis on peut se renvoyer la balle et compléter les informations.

Étudiante: Justement, je pense que le fait d'être plusieurs peut faire ressortir des choses.

10 Charles: Exactement. Bon, ça c'est une chose. Maintenant, les sources encore à explorer pour vous. On a parlé d'annuaire, ça c'est important si vous voulez retrouver les enseignants. Mais ils sont rares, ils sont bientôt centenaires. Les plus jeunes ont bientôt cent ans!

15 *Étudiante: Oui, ça c'est une idée que j'ai eu. Si je m'aperçois que ce n'est pas possible, je ferai autrement.*

Charles: Le risque aussi c'est qu'ils aient complètement perdu la tête. Il y a quelques années en arrière, il y a 3 ans, il y avait un inspecteur, alors là il aurait pu vous en dire. Mais j'essaierai de voir Juliette et autre. Maintenant, ça c'est une source [l'Annuaire].
20 Il y a une autre source que vous pourriez explorer. Parce que, qu'est-ce qui a vraiment changé par rapport à avant et après la guerre, la phase pendant la guerre. Je pense qu'il y a quelque chose qui a changé, c'est la qualité des supports. Parce qu'on était dans ce qu'on appelle l'économie de guerre. Le papier avait probablement une moins bonne qualité et ça vous devriez pouvoir retrouver si vous voulez chercher dans ce domaine là des règlements, pas forcément des lois, des circulaires du départements concernant
25 les fournitures scolaires ou des consignes concernant les économies à faire dans une

classe, au niveau du matériel. Et ça, il faut voir dans les circulaires. Je ne sais pas si c'est toujours le cas maintenant, mais chaque année, les enseignants et les commissions scolaires recevaient une circulaire, c'était des consignes, concernant les fournitures scolaires. Je pense que là-dedans, on peut trouver quelque chose
30 concernant les économies ou les dotations tout simplement et puis « Débrouillez-vous avec ça. On vous donne tant de cahiers par élève et puis au revoir. » Pas faire comme aujourd'hui, on fait des photocopies et puis on les colle dans le cahier. On utilise le double de papier et puis encore on n'utilise qu'une face des photocopies. Donc, il y a un aspect économique. Mais ça c'est pas l'élève qui parle, c'est plutôt le domaine de
35 l'histoire parce que je suis assez passionné mais c'est une période qui m'échappe quand même.

Étudiante: J'avais vu en tout cas que pour la première guerre il y avait eu des restrictions au niveau des fournitures scolaires.

Charles: Oui alors il y a peut-être eu des normes restrictives en quantité et en qualité.
40 Le papier à dessin par exemple. Moi je me souviens qu'on avait du papier à dessin, il ne fallait pas trop peser dessus, on risquait de faire le trou.

Par rapport au programme, il faudrait peut-être comparer un plan d'étude d'avant et un plan d'étude...mais non les plans d'étude étaient les mêmes. Il y en a un qui a changé, mais il a été mis en consultation en 1953 et adopté en 1960 mais il y en avait un avant
45 qui date des années 20 et quelques. Mais il faudrait voir avec Sylviane Tinembart, elle a photocopié les plans d'études.

Étudiante: Est-ce qu'ils sont disponibles aux archives cantonales?

Charles: Heu...les plans d'études...Il faut demander à Sylviane. Nous on les avait mais on a tout laissé, donc à la Fondation du patrimoine scolaire. Tous les livres sont
50 partis à la BCU. Tout ce qui est autre document, c'est aux archives cantonales. Mais Sylviane pourrait mieux vous renseigner car moi je me suis retiré de la Fondation. J'en avais assez des séances où on parle pendant une heure et puis on n'a rien décidé. Mais par contre, je travaille toujours, mais comme je veux, ce que je veux. On me fait des propositions, j'en fais et puis voilà.

55 *Étudiante: Vous faites également des recherches?*

Charles: Oui, oui, oui. Mais j'ai bien ralenti en effet. J'ai pas mal de petites monographies sur différents sujets: par exemple l'enseignement mutuel, qui était une phase très courte chez nous hein, entre 1816 et 1835 à peu près. J'ai fait tout un dossier la-dessus. Et d'autres, mais pas sur cette période malheureusement.

60 *Étudiante: Tant mieux pour moi, comme ça le travail n'est pas déjà fait.*

Charles: Oui! Donc ça c'est un aspect, le plan d'étude, que vous pouvez regarder. Vous

pouvez consulter également les manuels de lectures. Vous verrez qu'à cette époque là, ils sont très fortement imprégnés, il y a beaucoup de textes de types patriotiques. Ce qui se comprend. L'histoire de nos ancêtres, pas les Gaulois, mais la Suisse primitive, jouait un rôle important dans le domaine de l'histoire. Après, les manuels étaient aussi imprégnés mais on y faisait moins attention. Ca fait penser que dans ce domaine là, on a aussi, et ça c'est aux archives cantonales, des tableaux d'enseignement. C'est des tableaux d'enseignement, par exemple, d'histoire, qui glorifient tout le passé historique de la Suisse, on reprenait déjà des événements de la guerre 14-18. [...] Ont été édictés peu avant la guerre, mais bon, il y avait déjà des tensions depuis 1933, donc depuis qu'Hitler avait pris le pouvoir en Allemagne. Un tableau extraordinaire, il y en a 2 que j'avais retrouvés, qui pourrait documenter ce qu'on présentait dans une classe à cette époque. Il y en a 2, je les vois encore. Un des deux, ce sont des fortifications sur la frontière, et puis un autre on voit un soldat, comme ça, bien calé, tenant son fusil dans les mains à la frontière. La Suisse est bien gardée parce qu'il y a le bon soldat qui est là. Ce genre de choses là peuvent enrichir votre documentation. Voire même en faire une photo et l'intégrer au mémoire. Il faudrait que je cherche parce que tous ces tableaux, on les avait photographiés et numérisés. Donc il est possible qu'on puisse les sortir de nos propres ordinateurs...je regarderai si je les ai à la maison.

Étudiante: Je me suis inscrite sur le site de la Fondation du patrimoine scolaire. Il y a pas mal de documentation.

Charles: Il y a encore peu de choses. Il n'y a rien qui concerne la guerre.

Étudiante: D'accord.

85 Charles: Et puis, moi-même je l'utilise aussi mais pour avoir des petits films mais surtout pour retrouver la piste. Parce que je suis depuis le début dans l'aventure. On a commencé en 1982. D'abord ça s'appelait l'Association des musées de l'écoles (?), puis c'est devenu la Fondation du patrimoine scolaire. Alors, dès le début, j'ai énormément inventorié, donc j'ai l'image d'un certain nombre de choses. Je regarderai si je trouve ces tableaux et je vous redis.

Étudiante: Ce serait génial!

Charles: Peut-être aussi des livres et manuels qui peuvent, comme j'ai cité précédemment les manuels de lecture, les manuels d'instruction civique, qui était en vigueur à partir de l'ancienne 6^{ème}, donc ce serait la 8^{ème} aujourd'hui.

95 *Étudiante: Justement, j'ai lu des choses sur l'instruction civique. Il y a eu pas mal de débats entre les cantons à propose de l'introduction de ces cours.*

Charles: Oui, à partir de la 6^{ème} année, il y avait une heure d'instruction civique par semaine, inscrite au programme. Et il y a un manuel officiel, donc ça c'est sûr. Et il existait déjà avant ce type de manuels, après il a disparu. Il a été refait au moment,

100 c'est d'ailleurs très très drôle, au moment de l'introduction du droit de vote pour les femmes dans le canton de Vaud, donc 1958. Ils ont refait le manuel, mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est la page de couverture. Avant, sur la page de couverture, on voyait les montagnes et un cercle de drapeaux et trois garçons. Puis, ils l'ont remanié et ils ont incrusté deux filles avec les trois garçons, mais les garçons sont quand même majoritaires. Et le drapeau ne flotte plus dans le même sens. Les garçons sont habillés un peu différemment, donc tout ça est très intéressant. C'est très intéressant de voir ce type de modifications. Mais ça, c'est après la guerre. Des manuels il n'y en a plus, après c'était des petites brochures, des monographies, des choses comme ça. Si on revient aux programmes, ils ne doivent pas avoir beaucoup changé [pendant la guerre].

110 Quelque chose qui est peut-être quand même intéressant à dire, c'est que dans certains villages, et là j'ai le témoignage d'un ami qui était scolarisé à Pomy. Au moment où il a dû rentrer à l'école, ils ont retardé l'entrée d'une année, parce que l'école était occupée par l'armée. Alors, on n'occupait pas toute l'école, mais on fermait les classes de la classe enfantine en l'occurrence. Donc il y a eu des classes fermées, à des périodes plus ou moins longues. Ce qu'on appelait les périodes de mobilisation, parce que la population suisse n'a pas été mobilisée dans sa totalité en permanence. C'était des périodes. Pour faire la place, des dortoirs pour une compagnie, ou des bureaux. Un autre effet, c'est que les instituteurs étaient astreints au service militaire comme n'importe qui, donc ils étaient absents, donc on avait des remplaçants. Et ça, à cette époque-là, j'avais des maîtresses, qui n'étaient donc pas mobilisées, je me souviens pas avoir eu de remplaçants, sauf une fois. Mais dans bien des villages il y a eu des remplaçants où souvent, c'était une femme qui remplaçait l'instituteur. Et puis un aspect, qui était alors spécifiquement lausannois. Comme enfants, on avait des consignes très précises. Bon il y avait l'aviation anglaise ou américaine qui passait par dessus chez nous et il y avait à chaque fois une alarme. SI l'alarme se déclenchait avant qu'on soit partis à l'école, on devait rester à la maison jusqu'à la fin de l'alarme. On aimait bien des fois. On aimait moins des fois, car s'il y avait une alarme qui commençait peu avant la fin de l'école, on devait rester à l'école jusqu'à la fin de l'alarme.

130 *Étudiante: Ça arrivait souvent?*

Charles: Des alarmes, il y en avait tous les jours. Mais plus de nuit que de jour. Oui, on entendait les alarmes et on entendait passer les avions sur Lausanne et le Léman.

Étudiante: Ma grand-maman habitait Vuiteboeuf et elle se souvient le jour où l'avion s'est crashé.

135 Charles: Ma femme se souvient bien aussi. Elle, elle a commencé l'école à Baulmes. C'était qu'une année d'école enfantine. Donc elle a commencé en 1942 sa première année d'école et en 1943 sa primaire. Je ne sais pas si elle a beaucoup de souvenir à part l'avion.

[...]

140 *Étudiante: Mon projet c'est d'interviewer des gens pour retracer un peu leurs souvenirs et leur histoire et recouper ça avec des sources.*

Charles: En tout cas, mon souvenir personnel, c'est les alarmes et les classes fermées qui restent le plus. Je vois pas autre choses. Bon, avant et après, ça a toujours été des maîtres très carrés, c'était stricte, ça y allait, ça marchait à la baguette. Ils seraient tous à Bochuz à force d'avoir tabassé les élèves.

Étudiante: Vous avez des souvenirs de maîtres qui étaient violents?

Charles: A l'école enfantine, je ne me souviens plus de son nom, mais c'était une maîtresse formidable, douce. En primaire, je me souviens qu'elle s'appelait Violette Gaulet, elle était très stricte, mais j'ai aucun souvenir qu'elle ait tapé. Après en 3^{ème}, on avait un fou, mais un fou. Il nous flanquait des baffes, c'était épouvantable. Comme on avait déménagé, on a pu changé de collègue et en 4^{ème} et 5^{ème}, j'avais un maître qui ne tirait pas les cheveux, ne donnait pas de baffes, mais des taloches! ça faisait mal avec la règle. Ça je me souviens. Après, j'étais en primaire supérieure, et je me souviens d'un maître formidable, exigeant aussi mais très humain, et je ne l'ai jamais vu, si ce n'est passer une bonne bordée à un élève, mais jamais vu toucher un élève. Moi même, j'ai été 18 ans dans l'enseignement primaire, puis ensuite à l'école normale pendant 22 ans. Durant les 18 ans que j'ai enseigné, j'ai eu donné de temps en temps une claque hein, ça c'est clair, c'était normal. Je me souviens aussi d'en avoir tabassé un comme ça dans un village. Au milieu de la route, je lui ai flanqué un coup de pied au derrière. Chaque jour, il avait oublié quelque chose, alors je l'ai mis sur la route en lui disant: « Tu vas chercher tes affaires! »

Étudiante: Dans quels endroits avez-vous enseignés?

Charles: Alors j'ai enseigné à Cuarny, donc en dessus. Ensuite, au [...], vers l'église et puis à Yverdon. Et il y avait ce qu'on appelait les classes d'application à l'époque, qui correspond aux maîtres de stage d'aujourd'hui. Parce qu'on donnait des cours aux normaliens, et puis on avait la classe d'application avec un/une assistant-e qui tenait la classe quand nous étions pris ailleurs. Alors j'ai commencé comme ça, puis après Genève, l'uni puis après j'ai été maître de méthodologie à l'école normale d'Yverdon puis les 5 dernières années comme doyen de l'école normale. Mais je me suis toujours intéressé à l'histoire de l'éducation. Il y a 22 ans que je suis à la retraite! C'est loin.

[...]

7.3.8 / Retranscription de l'entretien avec Gabriele M.

Date de l'entretien: 29 novembre 2016

Lieu: Réseau Santé du Balcon du Jura, Site des Rosiers, Sainte-Croix, dans sa chambre.

Durée de l'entretien: une heure

Date de naissance: 4 janvier 1924

Profession: ?

Étudiante: Pourriez-vous me parler de votre enfance?

Gabriele: Je suis née en 1924. Et j'avais 12 ans je me rappelle, j'avais vu cet espèce de gros zeppelin, c'était nouveau. Ça m'avait tellement impressionné de machin, c'était nouveau. C'est depuis là que dans ma vie, je me suis mise à réfléchir. J'avais 12 ans.

5 *Étudiante: Parce que ce zeppelin est passé au-dessus d'où vous viviez?*

Gabriele: Oui, et puis un moment après, c'était terminé. Il a été brûlé. Il a flambé en l'air. C'était allemand je crois. Il passait sur le territoire suisse. C'était impressionnant et il y avait un bruit, comme un bourdonnement, comme ça (brrrrrrrrrrrrrrr). C'était immense! C'était un événement pour nous étant étant gamin.

10 *Étudiante: Avez-vous toujours vécu à Sainte-Croix?*

Gabriele: Non, moi j'habitais Ependes à ce moment-là. Je suis née là-bas, à Ependes. Et puis, avec les années et bien... Je suis restée à Ependes jusqu'à 10-12 ans. J'étais avec ma maman. On a déménagé à Renens. Mon père travaillait au chemin de fer. Justement, quand on était à Ependes, au début, mon père travaillait sur les voies. Vous savez, ils étaient avec des pioches et ils tapaient contre les pierres pour que les railles tiennent bien. Et c'était leur travail, ils étaient des équipes, ils se mettaient à faire ça à des endroits. Où j'habitais, on avait une petite cabane, pour les cheminots. Ils chauffaient leur dîner dans cette petite cabane. Ils avaient des boîtes en métal qu'ils mettaient chauffer dans des grosses bassines. Ça leur chauffait leur dîner. Mon père
15
20
était dans cette équipe là. Une fois, quand ils étaient en train de décharger un wagon. Il y avait des grosses pierres et il a perdu l'équilibre. Il s'est cassé la figure. Alors après, il n'a plus pu travailler. Il a eu des ulcères, il avait les jambes ouvertes. Il a été un peu partout se faire soigner mais ça se rouvrait tout le temps avec la saleté, il a eu ça jusqu'à la fin de sa vie.

25 *Étudiante: Et il a arrêté de travailler...*

Gabriele: Il a arrêté de travailler et après on a été à Renens et ils l'ont mis dans le magasin électrique. C'était à la gare de Renens si vous voulez. En dehors de la gare. C'était comme un atelier où c'est ouvert. Il y a un toit et il y a les vitres et les portes tout autour. Il était là- dedans et il y avait des pièces mécaniques de toutes sortes. Je

30 pense qu'il travaillait ces pièces, en tout cas ils appelaient ça le magasin électrique des chemins de fer. Alors il a travaillé là-dedans pendant quelques temps. Après, on a déménagé, on est allé à Mie, c'est tout près de Coppet. On a habité ici après. Pendant tout le long, je faisais mes écoles à Renens, puis à Mies. J'étais un petit peu balancée de gauche et de droite.

35 *Étudiante: Mais cela vous embêtait ou vous étiez contente?*

Gabriele: Pas trop. J'aimais déjà pas l'école. J'aimais pas tant et c'était la vie que j'avais. J'avais plus de maman. J'étais déboussolée. Il fallait que je travaille un petit peu à beaucoup de choses, je négligeais un peu l'école, c'est comme ça.

Étudiante: Vous avez des frères et soeurs?

40 Gabriele: Oui, on était six en famille. J'avais quatre frères et une soeurs. Je suis l'avant dernière. Mais ils sont tous décédés. Il n'y a que moi qui reste. Et vous savez, j'étais la plus malingre, la plus faible de la famille. Je mangeais pas, j'étais vraiment petite. A dix ans, on m'aurait pas donné dix ans. Et puis, c'est moi qui reste. J'ai eu assez une bonne santé... Et puis, qu'est-ce que je peux encore vous raconter...J'étais
45 donc à Mies. J'ai fini mes écoles là à 15 ans et puis on m'a placé chez ma grand-mère qui habitait à Corcelles-sur-Chavornay. Alors là, j'ai passé huit ans chez ma grand-mère et elle entre-temps, elle est décédée. C'était pas rigolo non plus. Elle avait une grande maison, elle avait la cheminée, c'était la moitié de la cuisine et on voyait le ciel au dessus. C'était une cheminée très haute et quand il pleuvait, il y avait la caisse
50 à bois et le foyer, ça tombait sur les bûches. Soit la pluie, soit la neige, ça tombait là-dessus. Il y avait une grille au-dessus. Ça tombait pas très fort, assez pour humidifier le bois. Et puis, la cuisine était toute noire, c'était vraiment...Et puis, on avait un grand verger vraiment immense. Il y avait plein d'arbres fruitiers, de toutes les sortes, des prunes, des pruneaux, des cerises, et les cerises, y en avait des bigarreaux, des
55 griottes. On avait deux noyers, beaucoup de sortes de pommes, des toutes bonnes tendres et d'autres, on devait les mettre dans la cave. Moi je m'occupais de tout ça.

Étudiante: Mais on vous avait demandé d'aller chez votre grand-mère pour l'aider?

Gabriele: Oui, pis mon père s'était remarié, il refaisait sa vie et nous les enfants on a tous été mis un peu à gauche à droite. J'avais un frère qui était boucher, mon père lui a
60 donné ce métier, il a payé pour ça. Après, le second était mécanicien-électricien. J'en ai un autre qui était boulanger-pâtissier. Et puis le dernier, on avait la ferme à Corcelles où j'étais, alors on pensait que c'est lui qui reprendrait, parce qu'on avait des terrains et on les louait à un monsieur de Corcelles. Mais il n'a jamais voulu. Il a quitté la maison assez vite et il aurait voulu être aussi sur les voitures, la mécanique
65 quoi. Ma foi, il a pas eu une vie bien gaie.

Étudiante: Et vous viviez toute seule avec votre grand-mère, elle n'avait pas de mari?

Gabriele: Oui, quand j'étais avec elle, elle avait son fils, mon oncle Louis. C'est un homme qui était venu chez sa mère, il avait perdu sa femme et ses deux enfants. La femme était malade et un des fils s'est tué en venant en vacances chez sa grand-mère à
70 Corcelles. Depuis Corcelles jusqu'à Chavornay, c'était une descente. Il y avait à peine des petits virages mais il descendait fort et il s'est tué quoi. L'autre fils est tombé malade aussi et il est mort à douze ans. Il a eu une vie vraiment pas gaie cet oncle. Il était chez sa mère et il l'aidait un peu parce qu'elle était assez grosse et petite. Grosse, j'entends rondelette et elle avait de la peine. Alors on m'a mis chez ma grand-mère
75 pour ça, pour que je lui aide, que je m'occupe des fruits. Et on avait un jardin, il fallait travailler aussi le jardin. Et puis les lessives, on faisait tous les six mois, c'est tout. C'était des gros draps en toile de ménage, alors c'était long à sécher. Et déjà à cuire hein, parce qu'on cuisait le drap dans une lessiveuse, on mettait sur le feu avec
80 beaucoup d'eau. ça chauffait et ça faisait comme une toupie, pas une toupie, comment dire, un rond avec une longue tige. L'eau montait au-dessus et ça coulait à chaque fois que ça cuisait et ça enlevait toute la saleté du drap. Après on devait l'enlever et on le mettait dans une étuve avec de l'eau tiède et on le brossait avec une brosse à risette pour pouvoir enlever toute la saleté. Et après, on allait à la fontaine, dans le village et on mettait le drap dans la fontaine. Mais on protégeait avec un fleurier, c'est plusieurs
85 sacs cousus ensemble qu'on mettait dans le bassin parce que dans le bassin, il y avait une espèce de mousse verte, à la longue. Pour pas salir le drap on mettait le fleurier et on mettait le drap par dessus. On le mettait dans le premier bassin, car il y avait deux bassins. Un où on mettait le drap pour le nettoyer comme il faut au savon et après on le mettait dans le premier où il y avait l'eau belle claire pour le rincer. On se mettait à
90 deux pour l'essorer. C'était incroyable! Moi j'avais fait une nappe avec une toile de ménage. C'était rudimentaire hein. Quand il faisait froid l'hiver, c'était affreux.

Étudiante: Quand vous étiez à la maison, sans votre maman, vous deviez aussi beaucoup travailler je pense?

Gabriele: Bien sûr, mais on avait pris une personne pour faire les lessives. Elle venait
95 nous aider pour faire les lessives. Et puis, j'avais mon frère Georges, depuis son apprentissage disons, il avait des jours de congé et il venait pour m'aider, nettoyer un peu l'appartement.

Étudiante: Vous avez travaillé très tôt.

Gabriele: Oui, oui et assez dur. Et avec les années, j'allais encore chez les paysans. A
100 la moisson, on faisait des moillettes, vous savez, c'est pour le blé. Quand c'était coupé, on ramassait, et puis, on faisait des gerbes et puis on posait les gerbes en groupe parce que ça devait murir encore. On revenait deux-trois jours plus tard avec un char et on chargeait ces moillettes. C'était la vie de ce temps-là. On faisait aussi les foins, on aidait quand il y avait la betteraves. On arrachait cette betteraves, on coupait
105 les feuilles, c'était tout un travail.

Étudiante: C'était nouveau tout ça quand vous êtes arrivée chez votre grand-maman ou vous le faisiez déjà avant?

Gabriele: Non, non. Je ne le faisais pas avant.

Étudiante: Vous découvriez le monde agricole...

110 Gabriele: Oui, c'est sûr. J'ai fait toute ma jeunesse là si on peut dire. De quinze ans jusqu'à vingt-trois ans.

Étudiante: Et vous êtes parties à vingt-trois ans de Corcelles-sur-Chavornay?

115 Gabriele: Alors, quand je me suis fiancée, on est descendus à Chavornay. Mais moi, je restais chez ma grand-mère. C'est-à-dire que ma grand-mère est morte et après je suis descendue à Chavornay avec mon mari. Il y a mon père qui est venu dans la maison de ma grand-maman. Il était tout seul et puis il a pris... ça s'appelait le Pré Carré à Corcelles. Et dans ce Pré Carré, ils mettaient des gens qui étaient un peu dérangé. Mon père avait demandé une femme pour venir lui faire son ménage. Pendant ce temps, il vivait comme ça avec cette femme et moi quand j'étais en bas, que je me suis mariée,
120 je montais chez mon père. Je montais à pied et j'allais lui ranger son ménage. Parce que cette personne qui était un peu dérangée, elle pouvait pas tout faire. J'ai eu beaucoup à faire.

Étudiante: Ca veut dire que vous n'avez pas fait l'école ménagère?

125 Gabriele: Si. Quand je suis montée à quinze ans chez ma grand-mère. Tout ce temps-là, le matin, j'allais à l'école.

Étudiante: Et vous avez commencé l'école à Epende en fait?

Gabriele: Oui, oui, c'est sûr. A Ependes jusqu'à dix ans.

Étudiante: Et vous vous souvenez bien de cette période?

130 Gabriele: Non, et vous savez, c'était triste. Ma mère était malade en ce moment-là. Elle faisait quand même un peu de ménage. Et nous, on avait un kilomètre passé pour aller à l'école. Là, il fallait se lever plus vite et on prenait des fiasques où il y a eu du vin dedans. On en prenait chacun une dans la veste, parce qu'on avait pas l'eau courante, on était danscette guérite. On n'avait pas l'eau courante. On avait un puit, mais le puit c'était pour arroser le dehors car l'eau n'était pas potable. Alors, nous
135 pour le ménage, on apportait ça avec des fiasque. Depuis le matin, donc on prenait ces fiasques, on venait midi et on les vidait et on les reprenait pour le soir, la même chose. Et même on allait le dimanche, il fallait qu'on ait de l'eau.

Étudiante: Pour vous lavez, vous utilisiez les fiasques?

140 Gabriele: Non, on prenait l'eau du puit. Ma mère elle la chauffait car c'était froid. On a eu de la peine au début.

Étudiante: Votre maman, elle a eu la tuberculose?

Gabriele: Non, vous savez, si il y avait eu les dialyses à ce moment-là, on aurait pu la sauver. Mais il y avait pas hein, pour le foie. Ma grand-mère, c'était de vieillesse qu'elle est décédée. Pis mon père, alors, le jour où il a eu ses jambes fermées
145 complètement, il avait 54 ans, il a vécu une semaine et il est décédé. Son sang s'est infecté parce que les plaies s'étaient fermées. Toute la saleté est restée dans le corps.

Étudiante: Si on revient à cette époque à Epende, est-ce que vous avez des souvenirs précis de votre école? C'était une toute petite école je pense?

Gabriele: Oui, il y avait l'école d'ouvrage aussi pour les filles. Pour les garçons,
150 c'était la science naturelle. On appelait ça l'école d'ouvrage. On nous apprenait à coudre, à tricoter, à raccommoder, on nous apprenait tout ça. C'est rigolo parce que la dame, enfin la demoiselle qui s'occupait de nous, c'était ma belle-soeur après. Mais, elle était sévère. Quand on avait fait une faute, pis on allait donner notre travail pour qu'elle nous corrige, on avait écoulé une maille pis elle nous apprenait comment il
155 fallait faire. Si c'était trop souvent, elle nous prenait les cheveux-là, elle les tirait et elle nous tapait comme ça, pis elle nous disait: « Espèce de tête de linotte! » Et on avait le régent alors pour faire l'école de tous les jours. On avait l'école d'ouvrage une fois par semaine. Le régent, il s'appelait monsieur Basset, mais il était méchant. C'est-à-dire, c'était de notre faute, on babillait et puis il avait une boîte à craie, je ne sais pas
160 si vous voyez, c'était une boîte ronde comme ça, pis comme ça haute, c'était la longueur d'une craie. Alors il mettait là des balles de tennis, c'est dur hein, et pis quand il y a en avait un qui babillait, il ne nous manquait pas! Il prenait la balle, il la lançait, celui qui l'avait reçue, il devait aller vers lui, au tableau. Il prenait une règle en noisetier, c'est dur le noisetier et pis on devait mettre les doigts comme ça, et il nous
165 tapait dessus. Des fois, on faisait comme ça (retirer sa main) au moment où on voyait la règle arriver, alors il nous donnait le double. Il était méchant. Moi, j'étais petite, une fois il m'avait punie, et il avait mis son pied sur mon banc, comme ça et il m'a dit: « Mets-toi la- dessus! » Et avec la verge, il m'avait donné un coup mais j'ai été pendant longtemps rouge, bleue, il m'avait frappée.

170 *Étudiante: Même les petits écoliers se faisaient taper.*

Gabriele: Oui, il n'y avait pas de règle pour ça. Il donnait les coups comme il donnait aux grands. Une fois, Freddy, c'était un garçon, il était premier de la classe ex-aequo avec un autre. Mais l'autre, c'était le fils d'un paysan. Et à ce moment, les paysans, ils donnaient quelque chose au régent, de la viande par exemple quand ils faisaient des
175 boucheries, ils donnaient au régent de la viande, alors ils étaient bien vus ceux-là hein. On ne les frappait pas. Mais alors, mon frère, je me rappelle, il lui avait décollé l'oreille vous vous rendez compte. Et on n'osait rien dire du tout, c'était toujours nous les fautifs, c'est pas comme maintenant. Tu les touches, ils vont se plaindre et c'est le régent qui a des problèmes. Et puis mes frères, quand on était en famille comme ça,
180 mon père il les mettait chez des paysans. Un chez un, un chez l'autre comme ça, pis ils passaient l'hiver chez ces paysans, ils allaient garder les vaches, ils aidaient à l'écurie.

Étudiante: Mais c'était des paysans d'Ependes?

185 Gabriele: Oui, d'Ependes, mais c'était à leurs heures où ils n'avaient rien à faire. Mais ils restaient quand même chez le paysan, parce que faire un kilomètre tous les jours, venir comme ça, pis être à l'école le matin de bonne heure. Alors ils restaient chez les paysans, pis à la foi de l'année, ils avaient une paire de socques, c'était des socques en ce moment-là, pas des souliers. Alors, les paysans donnaient ça et peut-être une blouse. En ce moment-là les garçons portaient des blouses. Et nous les filles aussi.

Étudiante: Et votre père gardaient ses filles à la maison?

190 Gabriele: Nous on n'a pas été. On restait à la maison.

Étudiante: Vous aviez l'école l'après-midi aussi, cela veut dire que vous faisiez les allers- retours...

195 Gabriele: Oui, oui. On allait dîner et on devait vite revenir. Pis c'était à une heure. C'était pas à une heure et demie, deux heure comme maintenant. On avait juste le temps de manger et de repartir.

Étudiante: Et quand vous avez déménagé à Renens, vous habitiez plus près de l'école?

220 Gabriele: Oui, ça allait. Parce qu'il y a Renens-gare et Renens s'ensuit, ça s'appelait comme ça. Pis nous, on était entre les deux, entre la gare et le s'ensuit. On habitait au milieu. On avait une petite maison, elle était pas à nous hein, elle était à deux étages, mais elle était carrée, il n'y avait pas de toit. La nôtre, elle s'appelait la Morille et l'autre le Bolet. C'était rigolo. A l'école, ça allait pas mal. Le régent était pas si méchant que ça. Après, quand j'ai eu quinze ans, j'ai fait l'école ménagère. J'allais à vélo tous les jours. On descendait le matin à Chavornay, avec une copine qui habitait le même village que moi. Pendant une année on a fait ça, ces trajets. On nous
205 apprenait à tout quoi, tout ce qui se fait dans un ménage. On avait une semaine la couture, une semaine la cuisine. On avait trois potagers, le bois, le gaz et l'électricité et chaque semaine on changeait de groupe pour qu'on puisse aussi profiter de l'électricité à la place du bois. C'était pas mal, j'ai beaucoup aimé et j'ai bien appris, vraiment.

210 *Étudiante: Pourquoi avez-vous bien aimé?*

215 Gabriele: J'aimais bien faire les cours, j'aimais bien travailler. On avait fait, je me rappelle, une jolie blouse. On pouvait choisir notre tissu, on achetait notre tissu. Moi, il était crème et il avait des petits pois rouges. J'avais fait une blouse et on avait fait une jupe, brune, ça allait bien avec le crème et le rouge. Et on avait fait une chemise d'homme, des chaussettes. On avait appris à raccommoder les chaussettes des hommes. On faisait de la couture à la machine.

Étudiante: Vous avez continué à coudre par la suite?

Gabriele: Non, puisque j'étais chez ma grand-mère. J'étais chez elle pendant que je faisais ma dernière année d'école et après j'ai travaillé là-bas.

220 *Étudiante: Et après Renens, vous êtes allées à Mies?*

Gabriele: Oui, j'avais été à Mies avant d'aller à Corcelles. Oui, à Mies on avait un régent et aussi une maîtresse. C'était bien, il était gentil, j'ai bien aimé l'école.

Étudiante: A Mies, vous avez terminé votre école obligatoire. Vous avez eu des examens?

225 Gabriele: Oui, c'était tout simple. On nous mettait tout seuls à une table. C'était un peu comme maintenant. Ça je n'aimais pas alors. J'ai raté une année quand j'étais à Renens. J'avais plus ma maman, c'était un peu lourd, j'étudiais pas beaucoup. Mais je suis pas plus bête qu'une autre! Je sais peut-être pas des choses...J'ai manqué une année et puis voilà.

230 *Étudiante: Du coup, vous avez dû refaire une année?*

Gabriele: J'ai refait la même année, donc j'ai pas fait la toute dernière année si vous voulez. En faisant deux fois la même année, j'ai pas fait la dernière année. J'ai refait une année mais il y en avait deux à faire et j'en ai fait qu'une.

Étudiante: Pourquoi?

235 Gabriele: Parce que j'arrivais à 16 ans. Je n'avais pas le choix, c'était fini. J'avais l'âge de sortir de l'école. C'est ça que je veux dire.

Étudiante: D'accord. Vous m'avez dit que vous vous êtes mariée à 23 ans. Vous avez eu des enfants?

240 Gabriele: Pas tout de suite. Au bout de deux ans, j'en ai eu qu'un. C'est-à-dire que j'en aurais eu deux, mais moi j'étais malade. Et on a dû me l'enlever. Il n'avait que peut-être trois semaines quand ils ont su. J'ai dû aller chez le docteur et il a dit: « On discute pas. » Ma foi, il m'a tout enlevé. J'ai plus pu après avoir d'autres enfants. J'ai eu qu'un fils qui est né en 1948.

245 *Étudiante: Est-ce que vous vous disiez: « Ah, moi pour mon fils, je ne veux pas qu'il ait un professeur qui le tape ». Vous pensiez à ces choses-là?*

Gabriele: Vous savez, ça allait mieux. C'était seulement à mon âge. Après, quand mon fils a fait l'école, c'était plus sérieux, ils ne donnaient plus de coup comme on en donnait avant.

Étudiante: Comment ça se fait que ça a changé?

250 Gabriele: Je ne sais pas. Peut-être qu'ils ont voulu arrêté ça, déjà à ce moment-là. Toujours est-il que mon fils a bien fait ses écoles. Du reste, il a fait l'école normale et il est enseignant. Il a fait toutes ses écoles à...Heu Donc, j'étais mariée et puis...Je suis partie...j'ai eu mon fils...

Étudiante: A Chavornay?

255 Gabriele: Non. C'était à Orbe que j'ai eu mon fils. J'habitais à Lignerolles. Mais non...J'ai beaucoup déménagé, c'est ça qui me trompe. Et avec les années, on oublie un peu. Mais mon fils, je l'ai eu...C'était quand j'étais à Orbe. Avant Orbe, j'ai un doute...C'était à Renens...Non. A Mies, puis à Orbe. Voilà C'est comme ça que ça s'est passé. Mon fils, il a fait son école normale à Yverdon. Et moi j'habitais Orbe
260 déjà.

Étudiante: Je sens que quelque chose vous perturbe...

Gabriele: Mais j'arrive plus à comprendre...Depuis Chavornay, où est-ce que je suis allée. C'est ça qui me perturbe. J'étais à Lignerolles, puis après à Orbe. Non, lui il a commencé à Orbe son métier. Je me rappelle car il avait été photographié, pas
265 photographié mais pris pour qu'on puisse le passer à la télévision. Pas à la télévision, mais pour un film. Pendant qu'il faisait ses trajets pour aller à l'école, on l'avait interviewé. J'avais vu ce film, mon fils me l'avait montré. Mais parlons d'Orbe alors puisque j'étais mariée. Mon mari vivait avec moi et après j'ai été à Lignerolles. Voilà, c'est ça! On a fait Chavornay, Lignerolles et on est allés à Orbe. Ça va être tout embrouillé pour vous...
270

Étudiante: Si je vous pose des questions par rapport à la guerre...Vous vous rappelez un peu de cette période de la guerre qui éclate en France?

Gabriele: Déjà chez ma grand-mère à Corcelles, on avait des cartes pour manger. On pouvait pas avoir la marchandise comme on voulait, on était rationné. On avait des
275 cartes qu'on nous donnait pour un mois. Et on devait s'arranger pour pouvoir avoir la marchandise. Si on voulait du sucre ou autre, on gardait plus de cartes, de tickets. Nous, comme on était dans la campagne, on pouvait faire un jardin, on pouvait avoir des légumes, ça allait encore. ça nous laissait des tickets en plus parce qu'on n'avait pas besoin d'acheter les légumes. C'était difficile parce qu'on n'avait pas assez de
280 sucre, des choses comme ça, la farine, le pain. Mais on n'était encore pas si malheureux d'après les Français. Ils ont vu du pays eux! Ils avaient la guerre, tandis que nous on était aux limites.

Étudiante: Et vous entendiez ce qu'il se passait?

Gabriele: Ben oui parce qu'il y a eu un bombardement à Renens, mais nous, on n'était
285 plus à Renens à ce moment-là. Ils ont laissé tomber des bombes à Renens, ils se sont trompés. Ils croyaient lancé ça sur le territoire français.

Étudiante: Et vous ça vous intéressait ce qu'il se passait?

Gabriele: Nous, on avait peur.

Étudiante: Vous pensiez que ça allait arriver en Suisse?

290 Gabriele: Ben oui et on avait peur. On était jeune et on avait peur. En tout cas moi, j'avais peur.

Étudiante: Et vous avez des personnes que vous connaissiez qui ont été mobilisées?

295 Gabriele: Ils prenaient beaucoup les chevaux des paysans. Et puis aussi des fils de paysans. Ils devaient aller... Ils étaient mobilisés. Ils étaient sur leur garde, à la frontière. Ils étaient souvent loin et puis c'était la femme et les vieillards qui travaillaient, les grands-pères qui aidaient. Nous, ça allait car on n'avait pas beaucoup de terrains. Mais ceux qui avaient du terrain, qui devaient semer, labourer, faire toutes sortes de choses ben il fallait que ce soit les vieillards qui les fassent. Mais nous, on n'a pas trop souffert de ça. Moi, j'ai pas eu faim.

300 *Étudiante: Vous étiez au courant de ce qu'il se passait dans les camps?*

Gabriele: Oui, oui, oui. On était au courant dans les camps de concentration. C'était horrible quand on a appris tout ça. C'était affreux.

Étudiante: C'était à la radio que vous appreniez les nouvelles?

305 Gabriele: Oui. On apprenait tout ça par radio. Pis c'était matiné. Il fallait bien écouté parce qu'il y avait un bruit, comme brouillé. Comme si la personne était je ne sais où. Il fallait bien écouté. Moi j'écoutais pas, car j'avais déjà peur. Puis quand on apprenait que les Allemands gardaient la Suisse comme dessert. Parce qu'ils ont pris la Pologne, tout ça, ils allaient loin... Cet Hitler là, méchant comme tout. Tous les pays étaient sous leur domination. Alors après, il paraît qu'Hitler a dit: « La Suisse, je la garde comme
310 dessert. » Quand on entendait ça, on avait peur quoi. Pis total, c'est les Américains et les Anglais qui sont venus et qui ont bombardé la ville de Berlin et ça les a coupés un peu. Mais c'était fou hein, il aurait pris toute l'Europe! On était heureux qu'ils arrivent! Y en a qui ont fait une bombe à tout casser! Y'a des gens qui étaient fous, oui, ils se sont fait pauvres parce qu'ils ont dépensé ce qu'ils avaient pour faire la
315 bombe! Tellement ils étaient heureux. Après, il en a qui se sont suicidés parce qu'ils n'avaient plus un rond. C'était une histoire extraordinaire.

Étudiante: Et vous dans votre entourage, vous connaissiez personne qui aimait Hitler?

Gabriele: Non, personne. Tout le monde était contre. C'était un diable cet homme.

320 *Étudiante: Et vous aviez quand même des moments où vous aviez du temps, où vous pouviez sortir?*

Gabriele: Quand on savait qu'ils allaient bombarder, que c'était près de la frontière suisse, nous, on devait éteindre. Puis, on avait des lumières bleues, on devait pas mettre dans le village ou dans la ville des lumières extérieures. Tout était éteint. C'était l'obscurcissement. On entendait la sirène qui faisait: « Vou, vou, vou, vou »
325 Ça voulait dire que c'était la fin. On était alerté tous les Suisses. Parce qu'ils étaient tout près de la frontière, qu'ils venaient embêter la autour.

Étudiante: Il y avait souvent des alertes?

Gabriele: Oui. Mais nous, on n'allait pas se cacher dans les caves. C'était les Français qui faisaient ça, mais nous non.

330 *Étudiante: Bien, je vous remercie en tout cas pour toutes les réponses que vous m'avez données.*

Gabriele: Mais j'aimerais pas entendre le truc là!

8 / Bibliographie

Sources publiées

Chevallaz, G. (1946). Les temps nouveaux et l'école vaudoise. *Annuaire de l'instruction publique en Suisse*, vol. 37, pp. 18-48

Compte-rendus du Conseil d'État vaudois, 1939-1945

Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande, vol. 75-81, 1939-1945

Ferrière, A. (1945). *Maisons d'enfants de l'après-guerre*. Neuchâtel: La Baconnière.

Ferrière, A. (1948). *L'école active à travers l'Europe*. Paris: Victor Michon

Ferrière, A. (1947). *Transformons l'école*. Paris: J. Oliven

Fontes, V., Sghneererger de Athayde, M., Dos Santos, J. (1951). Influence de la guerre sur la jeunesse d'un pays qui n'a pas fait la guerre. *Enfance*, tome 4, n°2, pp.175-182

L'instruction publique en Suisse, vol. 30-36, 1939-1945

Meylan, L. (1941). *L'école secondaire vaudoise au service du pays*. Lausanne: Communauté de travail pour l'étude du problème scolaire.

Rosier, W. (1911/1933). *Histoire illustrée de la Suisse à l'usage des écoles primaires*. (nouvelle éd.) Lausanne: Payot

Textes prescriptifs

Loi du 19 février 1930 sur l'instruction publique primaire.

Modification au plan d'étude 1935, 1948

Plan d'études et instructions générales pour les écoles enfantines et les écoles primaires du canton de Vaud, 1935

Plan d'études et instructions générales pour les écoles enfantines et les écoles primaires du canton de Vaud, 1953

Archives cantonales vaudoises

a3-V Statistiques vaudoises, Bulletin du Grand Conseil, Compte rendu du Conseil d'Etat pour les années 1939-1946

f8-V*18'pub Recueil des lois vaudoises, Loi scolaire de 1930

Fond K XIII

K XIII 373 / 1 Élaboration du plan d'étude de 1953

Ouvrages

Becchi, E. (1996 / 1998). Le XXème siècle. In Becchi, E., Julia, D. (Éd.), *Histoire de l'enfance en Occident* (pp. 377-456). Paris: Seuil

Bertaux, D. (2010). *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*. Paris: Armand Colin

Bertrand, F., Danielou, J., Haller, J.-M. & Thévoz, J. (2006). *1856-2006. La Société pédagogique vaudoise. Histoire & Perspective*. Le Mont-sur-Lausanne : LEP

Bourgeois, C., Rouyet, D. (1997). L'histoire des manuels d'histoire vaudois vue par les directeurs de la collection, *Revue historique vaudoise*, 105, 87-94 <http://dx.doi.org/10.5169/seals-73914>

Chamot, A. (1979). *Le temps de la Mob en Suisse romande, 1939-1945*. Payot: Lausanne

Christe, S., Natchkova, N., Schick, M. & Schoeni, C. (2005). *Au foyer de l'inégalité. La division sexuelle du travail pendant la crise des années 30 et la deuxième guerre mondiale*. Lausanne: Éditions Antipodes

Criblez, L., Hofstetter, R. [ss. la dir]. (2000). *La formation des enseignant(e)s primaires. Histoire et réformes actuelles*. Bern : P. Lang, cop

Duclerc, V. (2002). Archives orales et recherches contemporaines. Une histoire en cours. *Sociétés et représentations*, vol. 1, n°13, pp. 69-86

Fink, N. (2014). *Paroles de témoins, paroles d'élèves. La mémoire et l'histoire de la Seconde guerre mondiale, de l'espace public au monde scolaire*. Berne: Peter Lang SA

Forster, S. (2008). *L'école et ses réformes*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes

Grin, M. (1990). *Histoire imagée de l'école vaudoise*. Yens / Morges: Cabédita

- Hameline, D. (2000). *Courants et contre-courants dans la pédagogie contemporaine*. Paris : ESF
- Hameline, D. (1993). Adolphe Ferrière. [version électronique] *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée*. Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation, vol. XXIII, n° 1-2, mars-juin 1993, p. 379-406.
- Heller, G. (1987). L'école vaudoise: entre l'identité suisse et l'identité cantonale 1848-1914. In. De Capitani, F., Germann, G., Lindt, A. *Auf dem Weg zu einer schweizerischen Identität 1848-1914. Probleme, Errungenschaften, Misserfolge* (pp.245-271). Fribourg: Éditions universitaires
- Hofstetter, R. (2012). La Suisse et l'enseignement aux XIXe-XXe siècles. Le prototype d'une "fédération d'États enseignants »?, *Histoire de l'éducation*, 134, 59-80. DOI: 10.4000/histoire-education.2499
- Kaufmann, J.-C. (2011/2016). *L'entretien compréhensif*. (4^e éd. rev. et aug.) Paris: Armand-Colin
- Kaufmann, L. (2013). *Autorité du discours- Discours d'autorité: les manuels d'histoire vaudois (1938-1998)*. Thèse de doctorat en lettres. Université de Lausanne. <http://manuelshistoire.ch>
- Kaufmann, L. (2015). Des manuels scolaires au service du Sonderfall helvétique. (1911-2011). *Revue des sciences de l'éducation de McGill*, vol. 50, n°2/3.
- Lasserre, A. (1989). *La Suisse des années sombres: courants d'opinion pendant la Deuxième guerre mondiale: 1939-1945*. Payot: Lausanne
- Müller, B. (2006). Archives orales et entretiens ethnographiques, un débat entre Florence Deschamps et Florence Weber, animé par Bertrand Müller. *Genèses*, vol. 1 (n°62), 93-109
- Durand, G., Hofstetter, R., Palandella, L. & Pasquier, G. (2015). *Les bâtisseurs de l'école romande: 150 ans du Syndicat des enseignants romande et de l'Éducateur*. Chêne-Bourg: Georg.
- Schacter, D.L. (1999). *À la recherche de la mémoire. Le passé, l'esprit et le cerveau*. Paris: De Boeck Université.
- Société vaudoise d'histoire et d'archéologie. (1997). *Histoires de manuels et manuels d'histoire dans le canton de Vaud (XIXe-XXe siècles)*. Lausanne : Société vaudoise d'histoire et d'archéologie. (Collection Revue historique vaudoise)
- Ritchie, D. A. (2002). *Doing oral history*. New York: Oxford University Press
- Volet, S. (1982). *École, communes, canton: le cas du pays de Vaud*. Genève: Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation

Wallenborn, H. (2006). *L'historien, la parole des gens et l'écriture de l'histoire. Le témoignage à l'aube du XXI^e siècle*. Loverval: Éditions Labor

Walter, F. (2009). *Histoire de la Suisse*. Neuchâtel: éd. Alphil

Sites internet

<http://www.oralhistory.ch>

<http://devhist.hypotheses.org>

<https://www.musee-ecoles.ch>

Résumé

Dès le début de la Seconde guerre mondiale, la Suisse subit de nombreux bouleversements liés au conflit se déroulant à ses frontières. Le contexte idéologique guide les décisions du gouvernement qui met en place des mesures d'économie de guerre et des pressions se font sentir jusque dans le monde scolaire, dont l'organisation relève des différents cantons helvétiques. Cette recherche s'intéresse aux conséquences du conflit sur le système scolaire vaudois, conséquences matérielles mais aussi idéologiques. L'auteure cherche également à identifier l'influence du conflit sur les politiques d'éducation pendant et après le conflit. À travers la récolte de témoignages de cette époque troublée, ce travail retrace le quotidien des écoliers vaudois durant la Mob. En s'entretenant avec d'anciens écoliers, l'auteure réunit un corpus de sources orales sur la vie des enfants des années 40. Elle en tire une analyse thématique qui présente l'organisation de l'école, les relations des enfants avec les adultes, plus précisément leurs parents et les instituteurs, la violence de ces derniers envers leurs élèves et la guerre. La guerre qui s'insère dans le quotidien, entre restrictions et obscurcissement, quelques bombardements par-ci par-là, et pères, oncles ou frères mobilisés. L'exploitation des sources a permis de répondre partiellement aux questions de recherche. Ainsi une foule de renseignements sur les bouleversements « matériels » ont été évoqués par les informateurs, qui sont restés silencieux sur le contexte idéologique de cette période et les politiques d'éducation. Le recoupement des sources écrites avec les sources orales permet donc de compléter les informations pour cerner l'ambiance de cette période particulière et identifier les conséquences du conflit sur l'institution scolaire du canton de Vaud et la vie des enfants de l'époque.

Mots-clés: Seconde guerre mondiale, école vaudoise, témoignages, mobilisation, système scolaire